Robert E. Howard

L'heure du dragon

Traduit par Vincent de l'Epine pour Littératureaudio.com

(The Hour of the dragon / Conan the conqueror, 1935)

Illustration : Knight Division, par Darek Zabrocki, Licence Non Commercial Use

Ce texte est réutilisable selon les conditions suivantes :

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale –
Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International (CC BY-NC-SA 4.0)

Attribution-NonCommercial-ShareAlike
4.0 International (CC BY-NC-SA 4.0)

Chapitre 1 – O Dormeur, éveille-toi ! 4
Chapitre 2 – Le Vent Noir se met à souffler 10
Chapitre 3 – Les falaises chancellent 16
Chapitre 4 – « De quel enfer es-tu sorti ? » 22
Chapitre 5 – Celui qui hantait les profondeurs 27
Chapitre 6 – Le coup de poignard 32
Chapitre 7 – Le voile se déchire 39
Chapitre 8 – Braises mourantes 47
Chapitre 9 – « Est-ce le roi, ou son fantôme ? » 53
Chapitre 10 – Une pièce d'or venue d'Achéron 59
Chapitre 11 – Les épées du sud 66
Chapitre 12 – La Dent du Dragon 71
Chapitre 13 – Un spectre surgi du passé 78
Chapitre 14 – La Main Noire de Set 83
Chapitre 15 – Le retour du corsaire 87
Chapitre 16 – Khemi aux noires murailles 92
Chapitre 17 – « Il a tué le Fils Sacré de Set ! » 95
Chapitre 18 – « Je suis la Femme qui n'est jamais morte » 99
Chapitre 19 – Dans la salle des morts. 104
Chapitre 20 – Que l'Achéron renaisse de ses cendres 109
Chapitre 21 – Les tambours de la mort 115
Chapitre 22 – La Route d'Achéron 123
Carte 131

Chapitre 1 – O Dormeur, éveille-toi !

La lumière des longs cierges vacilla, projetant par vagues des ombres noires sur les murs, et les tentures de velours ondoyèrent. Et pourtant il n'y avait aucun vent dans la pièce. Quatre hommes se tenaient debout autour d'une table d'ébène, sur laquelle se trouvait le sarcophage vert gravé qui luisait comme du jade. Dans la main droite levée de chacun de ces hommes, une étrange bougie noire brûlait d'une curieuse lumière verdâtre. Dehors, il faisait nuit, et un vent égaré gémissait parmi les arbres dans les ténèbres.

Dans la pièce, régnait un silence tendu, et les ombres ondulaient, tandis que quatre paires d'yeux étaient fixées avec une brillante intensité sur la longue boite verte, sur laquelle les hiéroglyphes énigmatiques semblaient se contorsionner, comme éveillés à la vie et au mouvement par la lumière incertaine. L'homme qui se tenait au pied du sarcophage se pencha en avant, et se mit à agiter sa bougie, comme s'il écrivait dans l'air à l'aide d'un pinceau un symbole mystique. Puis il déposa sa bougie dans un chandelier d'or noir au pied du sarcophage, et, murmurant une formule magique inintelligible pour ses compagnons, il glissa une main large et blanche dans sa robe bordée de fourrure, et lorsqu'il la ressortit, c'était comme s'il tenait au creux de la main une boule de feu vivant.

Les trois autres inspirèrent vivement, et l'homme sombre et puissant qui se tenait devant le sarcophage murmura : « Le Cœur d'Ahriman ! ». L'autre leva rapidement la main pour demander le silence. Quelque part, un chien commença à hurler tristement, et un bruit de pas furtif se fit entendre derrière la porte barrée et verrouillée. Mais personne ne regarda autre chose que le sarcophage, au-dessus duquel l'homme à la robe bordée d'hermine déplaçait maintenant le grand joyau flamboyant, tout en murmurant une incantation qui était déjà ancienne lorsque l'Atlantide fut engloutie. L'éclat de la gemme les éblouissait, si bien qu'ils ne pouvaient être certains de ce qu'ils voyaient, mais soudain dans un terrible fracas, le couvercle sculpté du sarcophage jaillit en l'air, comme si une pression irrésistible s'était exercée de l'intérieur, et les quatre hommes, se penchant impatiemment en avant, virent ce qui s'y trouvait : une forme recroquevillée, atrophiée, rabougrie, avec des membres bruns desséchés comme du bois mort, que l'on devinait à travers des bandages pourrissants.

« Ramener cette chose à la vie ? » murmura le petit homme sombre qui se tenait à droite, avec un bref rire sardonique. « Il tombera en poussière dès qu'on le touchera. Nous sommes des fous… »

« Shhh ! » fit d'un ton impérieux l'homme puissant qui portait le joyau. Son large front blanc ruisselait de transpiration, et ses yeux étaient écarquillés. Il se pencha en avant, et sans toucher la chose de ses mains, déposa sur la poitrine de la momie le joyau étincelant.

Puis il recula, et regarda avec une intensité fiévreuse, tandis que ses lèvres murmuraient une invocation silencieuse.

C'était comme si un globe de feu doté de vie dansait et se consumait au-dessus de la poitrine morte et flétrie. Et la respiration des quatre spectateurs se fit sifflante tandis qu'ils reprenaient leur souffle en serrant les dents. Car tandis qu'ils observaient, une abominable transformation était à l'œuvre. La forme rabougrie dans le sarcophage grandissait, s'allongeait. Les bandelettes se rompirent et tombèrent en une poussière brune. Les membres desséchés gonflèrent, se redressèrent. Leur teinte sombre commença à disparaître.

« Par Mitra ! » murmura le grand homme aux cheveux blonds qui se tenait à gauche. « Ce n'était pas un Stygien. Cette partie de l'histoire, au moins, est vraie. »

A nouveau, un doigt tremblant réclama le silence. Le chien dehors ne hurlait plus. Il gémissait, comme s'il faisait un rêve démoniaque, et même ce son, enfin, se perdit dans le silence. L'homme aux cheveux blond entendit clairement le bruit que faisait la lourde porte, comme si quelque chose pesait lourdement sur elle depuis l'extérieur. Il allait se retourner, l'épée à la main, mais l'homme à la robe d'hermine l'avertit de façon pressante :

« Reste ! Ne brise pas la chaîne ! Et sur ta vie, ne va pas à la porte ! »

L'homme blond haussa les épaules et se retourna, et alors il s'immobilisa, les yeux écarquillés. Dans le sarcophage de jade, était étendu un homme vivant : un homme grand, robuste, nu, à la peau blanche, la barbe et les cheveux noirs. Il était immobile, les yeux grand ouverts, aussi vides que ceux d'un nouveau-né. Sur sa poitrine, le grand joyau brûlait et étincelait.

L'homme en hermine chancela, comme s'il était subitement libéré d'une extrême tension.

« Ishtar ! » glapit-il. « C'est Xaltotun ! Et il est en vie ! Valerius ! Tarascus ! Amalric ! Voyez-vous ? Voyez-vous ? Vous doutiez de moi – mais je n'ai pas échoué ! Cette nuit, nous nous sommes approchés des portes grandes ouvertes de l'enfer, et les êtres des ténèbres se sont assemblés tout près de nous – Oui, ils l'ont suivi jusqu'à cette porte là-bas – mais nous avons ramené à la vie le grand magicien. »

« Et condamné nos âmes au purgatoire pour l'éternité, je n'en doute pas », murmura le petit homme à la peau sombre, Tarascus.

L'homme blond, Valerius, eut un rire amer. « Aucun purgatoire ne peut être pire que la vie elle-même. Tous, nous sommes damnés depuis la naissance. D'ailleurs, quel est celui qui n'accepterait pas de vendre son âme misérable en échange d'un trône ? »

« Il n'y a aucune intelligence dans son regard, Orastes » dit l'homme à la forte carrure.

« Il est mort depuis longtemps », répondit Orastes. « Il est comme l'homme qui vient juste de s'éveiller. Son esprit est vide après ce long sommeil – non, il était mort, il ne dormait pas. Nous avons ramené son esprit par-delà le vide et des gouffres de ténèbres et d'oubli. Je vais lui parler. »

Il se pencha sur le sarcophage, et fixant du regard les grands yeux sombres de l'homme qui se trouvait à l'intérieur, il dit doucement : « Eveille-toi, Xaltotun ! »

Les lèvres de l'homme s'agitèrent mécaniquement. « Xaltotun ! » répéta-t-il dans un murmure incertain.

« Tu es Xaltotun ! » s'exclama Orastes, comme un hypnotiseur qui envoie ses suggestions. « Tu es Xaltotun, de Python, en Achéron. »

Une légère flamme brilla fugitivement dans les yeux noirs.

« J'étais Xaltotun », souffla-t-il. « Je suis mort. »

« Tu es Xaltotun ! » cria Orastes. "Tu n'es pas mort ! Tu vis ! »

« Je suis Xaltotun » Ce n'était qu'un lointain murmure. « Mais je suis mort. Dans ma maison de Khemi, en Stygie, c'est là que je suis mort. »

« Et les prêtres qui t'ont empoisonné ont momifié ton corps grâce à leurs arts ténébreux, gardant intacts tous tes organes ! » s'exclama Orastes. « Mais maintenant tu vis à nouveau. Le cœur d'Ahriman a restauré ta vie et a ramené ton esprit à travers l'espace et l'éternité. »

« Le cœur d'Ahriman ! » Les souvenir semblaient lui revenir. « Les barbares me l'ont volé ! »

« Il se souvient » murmura Orastes. Sortez-le de la boite. »

Les autres obéirent, hésitants, comme s'ils étaient réticents à toucher l'homme qu'ils venaient de ramener à la vie, et ils ne semblèrent pas plus à l'aise quand ils sentirent une chair ferme et musculeuse, vibrante de sang et de vie, sous leurs doigts. Mais ils le soulevèrent de la table, et Orastes l'habilla d'une curieuse robe de velours

sombre, piquetée d'étoiles dorées et de croissants de lune. Puis il ceignit son front d'un bandeau doré, retenant les grandes boucles noires qui tombaient jusqu'à ses genoux. L'homme se laissa faire, sans dire un mot, pas même quand ils l'installèrent dans un fauteuil sculpté ressemblant à un trône, avec un haut dossier d'ébène et de larges accoudoirs d'argent, et des pieds comme des griffes d'or. Il resta assis là sans bouger, et lentement, l'intelligence revint dans ses yeux noirs, qui peu à peu devinrent profonds et étranges et lumineux. C'était comme si des lueurs magiques longtemps immergées remontaient lentement à la surface à travers de noirs étangs de ténèbres.

Orastes lança un regard furtif à ses compagnons, qui regardaient leur étrange invité avec une fascination morbide. Leurs nerfs d'acier avaient subi une épreuve qui aurait pu rendre fous des hommes moins solides. Il savait qu'il n'avait pas conspiré avec des lâches, mais avec des hommes dont le courage était à la mesure de leurs sauvages ambitions et de leur capacité au mal. Il tourna son attention vers l'homme assis dans le fauteuil en acajou noir, et celui-ci parla enfin.

« Je me souviens » dit-il d'une voix forte et retentissante, parlant le Némédien avec un accent curieusement archaïque. « Je suis Xaltotun, et j'étais grand prêtre de Set à Python, qui se trouvait en Achéron. Le Cœur d'Ahriman – j'ai rêvé que je l'avais retrouvé - où est-il ? »

Orastes plaça l'objet dans sa main, et il inspira profondément tandis qu'il plongeait son regard dans les profondeurs du terrible joyau qui brûlait dans sa paume.

« Ils me l'ont volé il y a bien longtemps » dit-il. « Il est le cœur rouge de la nuit, et sa force peut sauver ou damner. Il est venu de si loin, il y a si longtemps. Quand je le portais, personne ne pouvait s'opposer à moi. Mais il me fut volé, et Achéron tomba, et je m'enfuis en exil vers la noire Stygie. Je me souviens de beaucoup de choses, mais j'ai aussi beaucoup oublié. J'étais dans un pays lointain, par-delà des vides et des gouffres brumeux et des océans de ténèbres. En quelle année sommes-nous ? »

Orastes lui répondit. « C'est le déclin de l'Année du Lion, trois mille ans après la chute d'Achéron. »

« Trois mille ans » murmura l'autre. « Si longtemps ? Qui êtes-vous ? »

« Je suis Orastes, jadis prêtre de Mitra. Cet homme est Amalric, baron de Tor, en Némédie, l'autre est Tarascus, jeune frère du Roi de Némédie, et l'homme de haute taille est Valerius, héritier légitime du trône d'Aquilonie. »

« Pourquoi m'avoir redonné la vie ? » demanda Xaltotun. « Qu'attendez-vous de moi ? »

L'homme était maintenant tout à fait vivant et éveillé, et son regard acéré reflétait les pensées d'un cerveau aux idées claires. Il n'y avait plus chez lui aucune hésitation ou incertitude. Il en venait directement au fait, en homme qui sait que personne ne donne rien pour rien. Orastes lui répondit avec la même franchise.

« Nous avons ouvert les portes de l'enfer ce soir afin de libérer votre âme et de la ramener dans votre corps, parce que nous avons besoin de votre aide. Nous voulons placer Tarascus sur le trône de Némédie, et obtenir pour Valerius la couronne d'Aquilonie. Avec votre nécromancie, vous pouvez nous aider. »

L'esprit de Xaltotun était sournois et capable de subtilités inattendues.

« Tu dois être toi-même profondément versé dans les Arts, Orastes, pour avoir été capable de me faire revenir à la vie. Comment se fait-il qu'un prêtre de Mitra connaisse le Cœur d'Ahriman, et les incantations de Skelos ? »

« Je ne suis plus un prêtre de Mitra » répondit Orastes. « J'ai été chassé de mon ordre à cause de mon inclination pour la magie noire. Sans Amalric ici présent, j'aurais pu être brûlé vif comme magicien. Mais cela me laissa libre de poursuivre mes études. J'ai voyagé en Zamora, en Vendhya, en Stygie, et dans les jungles hantées de Khitaï. J'ai lu les livres reliés de fer de Skelos, j'ai parlé avec des créatures invisibles au fond

de puits profonds, et à des formes sans visage dans des jungles putrides et enténébrées. J'ai trouvé votre sarcophage dans les cryptes hantées par les démons en-dessous du temple de Set aux immenses murailles noires, au fin fond de la Stygie, et j'ai appris les arts qui pouvaient ramener à la vie votre corps desséché. Dans des manuscrits pourrissants, j'ai retrouvé la mention du Cœur d'Ahriman. Puis pendant un an, j'ai recherché l'endroit où il se trouvait, et je finis par le découvrir. »

« Alors pourquoi te donner la peine de me ramener à la vie ? » demanda Xaltotun, son regard perçant fixé sur le prêtre. « Pourquoi n'avoir pas utilisé le Cœur pour accroître tes propres pouvoirs ? »

« Parce qu'aucun homme de nos jours ne connaît les secrets du Cœur », répondit Orastes. Même les légendes n'ont pas gardé trace des Arts qui permettraient de libérer ses pleins pouvoirs. Je savais qu'il pouvait redonner la vie, mais de ses plus intimes secrets, je ne savais rien. Je ne l'ai utilisé que pour vous ramener à la vie. Ce que nous souhaitons, c'est pouvoir nous servir de votre savoir. Et quant au Cœur, vous seul connaissez ses secrets les plus terribles. »

Xaltotun secoua la tête, jetant un regard noir au plus profond des flammes du joyau.

« Mes connaissances en Nécromancie sont supérieures à la somme de celles de tous les autres hommes » dit-il, « et pourtant je ne connais même pas la totalité des pouvoirs de ce joyau. Je ne l'ai jamais invoqué dans les temps anciens, je préférais le garder afin qu'on ne l'utilisât pas contre moi. Enfin, il me fut dérobé, et entre les mains d'un Shaman barbare couvert de plumes, il permit de vaincre ma puissante sorcellerie. Puis il disparut, et je fus empoisonné par des prêtes Stygiens jaloux avant que je puisse découvrir où il était caché. »

« Il était dissimulé dans une caverne sous le temple de Mitra, à Tarantia » dit Orastes. « Par des moyens détournés, j'ai découvert cela, après avoir localisé vos restes dans le temple souterrain de Set en Stygie. Des bandits Zamoriens, en partie protégés par des sortilèges que j'ai appris de sources qu'il vaut mieux ne pas mentionner, ont arraché votre sarcophage aux griffes de ceux qui le gardaient dans les ténèbres. Le sarcophage voyagea à dos de chameau, puis dans une galère, et enfin en char à bœuf afin de gagner cette cité. Ces mêmes bandits – ou plutôt, ceux qui étaient encore en vie après cette terrible quête – dérobèrent le Cœur d'Ahriman dans les cavernes hantées sous le temple de Mitra, et là, toute l'habileté des hommes et toute la magie des sorciers faillirent ne point suffire. Un seul de ces hommes vécut suffisamment longtemps pour arriver jusqu'à moi et me remettre le joyau, avant de mourir la bave aux lèvres, essayant de raconter en bafouillant ce qu'il avait vu dans cette crypte maudite. Les bandits de Zamora sont des hommes fidèles à leur parole. Même avec l'aide de ma magie, aucun d'entre eux n'aurait pu voler le Cœur là où il avait été déposé, trois mille ans plus tôt, gardé par des démons dans les ténèbres. »

Xaltotun releva sa tête léonine et plongea son regard loin dans l'espace, comme pour sonder les siècles perdus.

« Trois mille ans ! » murmura-t-il. « Par Set ! Dis-moi ce qui a changé dans le monde. »

« Les barbares qui ont causé la chute d'Achéron ont formé de nouveaux royaumes », énonça Orastes. « Là où s'étendait l'empire se trouvent maintenant des royaumes appelés Aquilonie, et Némédie, et Argos, nommés d'après les tribus qui les ont fondés. Les anciens royaumes d'Ophir, de Corinthe, et le Koth occidental, qui furent jadis inféodés aux rois d'Achéron, ont repris leur indépendance à la chute de l'Empire. »

« Et qu'en est-il du peuple d'Achéron ? » demanda Xaltotun. « Quand je m'enfuis en Stygie, Pithon était en ruines, et toutes les grandes cités aux tours pourpres d'Achéron étaient souillées de sang et foulées par les sandales des barbares. »

« Dans les collines, de petits groupes continuent à proclamer qu'ils descendent d'Achéron », répondit Orastes. « Pour les autres, ils ont été balayés et éliminés par la vague de mes ancêtres barbares. Car les rois d'Achéron avaient fait beaucoup souffrir ces derniers. »

Un sourire terrible et sinistre anima les traits du Pythonien.

« Oui ! Beaucoup de barbares, hommes et femmes, hurlant sur l'autel sacrificiel, ont été tués de ma main. J'ai vu leurs têtes empilées en pyramides sur la grande place de Python lorsque les rois revenaient de l'ouest avec leur butin et leurs captifs nus. »

« Oui » répondit Orastes. Lorsque vint le jour de la vengeance, les épées ne restèrent pas dans leurs fourreaux. Ainsi Achéron cessa d'être, et Python aux tours pourpres devint un souvenir des temps anciens. Mais de jeunes royaumes s'élevèrent sur les ruines de l'empire, et grandirent. Et aujourd'hui, nous vous avons ramené pour que vous nous aidiez à régner sur ces royaumes, qui, s'ils sont moins étranges et moins formidables que l'Achéron de jadis, sont cependant riches et puissants, et valent la peine qu'on se batte pour eux. Regardez ! » et Orastes déroula devant l'étranger une carte soigneusement dessinée sur un vélin.

Xaltotun l'examina, et hocha la tête, déconcerté.

« Le contour même des terres a changé. C'est comme quelque chose de familier qu'on verrait dans un rêve, fantastiquement déformé. »

Orastes désigna un point sur la carte : « Voici Belverus, capitale de la Némédie, où nous nous trouvons actuellement. Voici les frontières de la Némédie. Au sud et au sud-ouest sont Ophir et Corinthe, à l'est la Brythunie, et à l'ouest, l'Aquilonie. »

« C'est là la carte d'un monde qui m'est inconnu » répondit doucement Xaltotun. Mais la haine brûlante qui embrasait ses yeux noirs n'échappa pas à Orastes. « C'est une carte que vous pouvez nous aider à changer » répondit ce dernier. « Nous souhaitons tout d'abord asseoir Tarascus sur le trône de Némédie. Nous voulons le faire sans combattre, et de telle façon qu'on ne puisse soupçonner Tarascus. Nous ne voulons pas que le pays soit déchiré par la guerre civile, afin de préserver nos forces pour la conquête de l'Aquilonie. Si le Roi Nimed et ses fils venaient à mourir d'une façon naturelle, de la peste par exemple, Tarascus pourrait monter sur le trône en tant que son héritier naturel, pacifiquement et sans opposition. »

Xaltotun approuva sans répondre, et Orastes continua : « La tâche suivante sera plus difficile. Nous ne pouvons installer Valerius sur le trône d'Aquilonie sans faire la guerre, et ce royaume est un adversaire formidable. Les Aquiloniens sont une race belliqueuse et endurcie par ses guerres continuelles avec les Pictes, les Zingariens et les Cimmériens. Depuis cinq cents ans, l'Aquilonie et la Némédie se livrent une guerre intermittente, et ce sont toujours les Aquiloniens qui ont eu l'avantage.
Leur roi actuel est un guerrier parmi les plus renommés dans les nations de l'ouest. C'est un étranger, un aventurier qui s'est emparé de la couronne par la force pendant une période de guerre civile, étranglant le Roi Namedides de ses propres mains, sur son trône même. Son nom est Conan, et personne ne peut lui résister sur un champ de bataille.
Valerius est maintenant le prétendant légitime au trône. Il avait été contraint à l'exil par son royal parent Namedides. Il est resté bien des années éloigné de son pays natal, mais il est du sang de la vieille dynastie, et beaucoup des barons applaudiraient secrètement l'éviction de Conan, qui est un moins que rien, sans aucun sang royal ou même noble. Mais les gens du commun lui sont loyaux, et la noblesse des provinces extérieures également. Et pourtant, si ses forces pouvaient être vaincues dès la première bataille, et si Conan lui-même pouvait être abattu, je pense qu'il ne serait pas difficile de mettre Valerius sur le trône. En vérité, une fois Conan éliminé, le centre même du gouvernement serait anéanti. Il ne fait partie d'aucune dynastie, ce n'est qu'un aventurier solitaire. »

« J'aimerais voir ce roi », médita Xaltotun, jetant un regard à un miroir d'argent qui constituait l'un des panneaux du mur. Le miroir ne renvoyait aucun reflet, mais l'expression de Xaltotun prouvait qu'il comprenait son usage, et Orastes approuva avec la fierté d'un bon artisan qui se voit reconnu par un maître en son art.

« Je vais essayer de vous le montrer » dit-il. Et, s'asseyant devant le miroir, il plongea son regard dans ses profondeurs, où une ombre vague sembla commencer à prendre forme. C'était étrange, mais ceux qui regardaient savaient qu'il s'agissait là du reflet des pensées d'Orastes, qui prenaient corps dans ce miroir comme les pensées d'un enchanteur peuvent prendre corps dans une boule de cristal. L'image, d'abord floue, acquit soudain une netteté saisissante – un homme grand, large d'épaules et de poitrine, avec un cou massif et noueux et des membres puissamment musclés. Il était vêtu de soie et de velours, et ses riches vêtements étaient frappés des lions dorés de l'Aquilonie, et la couronne d'Aquilonie brillait sur sa chevelure noire coupée au carré. Mais la grande épée qui était à son côté semblait lui être plus naturelle que tous ces accoutrements royaux. Son front était bas et large, et ses yeux d'un bleu volcanique semblaient briller de quelque feu intérieur. Son visage sombre, balafré, presque sinistre, était celui d'un combattant, et ses vêtements de velours ne pouvaient dissimuler les lignes dures et menaçantes de ses membres.

« Cet homme n'est pas un Hyborien ! » s'exclama Xaltotun.

« Non, c'est un Cimmérien, l'un de ces sauvages qui vivent dans les grises collines du nord. »

« J'ai de tous temps combattu ses ancêtres » murmura Xaltotun. « Même les rois d'Achéron ne purent les soumettre. »

« Ils terrorisent toujours les nations du sud » répondit Orastes. « Il est un fils de cette race sauvage, et lui-même s'est révélé, jusqu'ici, impossible à vaincre. »

Xaltotun ne répondit pas. Il resta là, à contempler le chatoiement du feu vivant dans sa main. Dehors, le chien poussa à nouveau un long hurlement de terreur.

Chapitre 2 – Le Vent Noir se met à souffler

L'année du Dragon commença dans la guerre et la pestilence et le désordre. La peste noire rôdait dans les rues de Belverus, frappant le marchand dans sa boutique, le serf dans sa masure, et le chevalier pendant son banquet. Face à elle, les arts de la médecine n'étaient d'aucun secours. On disait qu'elle avait surgi des enfers comme une punition pour les péchés d'orgueil et de luxure. Elle était rapide et mortelle, comme la morsure d'une vipère. Le corps de la victime tournait au pourpre puis au noir, et en quelques minutes, elle tombait à terre, mourante, et la puanteur de sa propre putréfaction emplissait ses narines avant même que la mort ne séparât son âme de son corps pourrissant. Un vent chaud et ronflant soufflait sans cesse du sud, et les récoltes se desséchaient dans les champs, et le bétail tombait et mourait.

On invoquait Mitra, et on murmurait contre le roi, car, de par le royaume, on disait qu'il s'adonnait secrètement à des pratiques répugnantes et à de folles débauches, à l'abri de son palais plongé dans la nuit. Et alors dans ce palais la mort se faufila, accompagnée des monstrueuses vapeurs de la peste. En une nuit, le roi, ainsi que ses trois fils, moururent, et le grondement des tambours funèbres couvrit le tintement des cloches sinistres et inquiétantes des chariots qui parcouraient les rues, et où s'entassaient les cadavres pourrissants.

Cette même nuit, juste avant l'aube, le vent chaud qui soufflait depuis des semaines cessa de rugir sinistrement à travers les rideaux de soie. Du nord, se leva un vent qui souffla puissamment entre les tours, et il y eut un orage cataclysmique, et des éclairs aveuglants, et des pluies torrentielles. Mais ensuite l'aube se leva pure, verte et claire, le sol crevassé se couvrit d'herbe, les cultures assoiffées se remirent à pousser, et la peste disparut – ses miasmes chassés du pays par le vent puissant.

Alors, on pensa que les dieux étaient satisfaits parce que le roi maléfique et les siens étaient morts, et lorsque son jeune frère Tarascus fut couronné dans la grande salle du trône, ce monarque auquel semblaient sourire les dieux fut acclamé par le peuple, à faire frémir les tours de pierre.

Une telle vague d'enthousiasme et de réjouissances qui traverse un pays est souvent le signal d'une guerre de conquête. Ainsi, personne ne fut surpris quand on annonça que le Roi Tarascus déclarait que la paix signée par son prédécesseur avec ses voisins de l'ouest était nulle et non avenue, et qu'il rassemblait son armée pour envahir l'Aquilonie. Ses motivations, clamées haut en fort, étaient pures, et donnaient à son entreprise un air de croisade. Il épousa la cause de Valerius, « héritier légitime du trône », et il venait, proclamait-il, non pas en ennemi de l'Aquilonie, mais en ami, pour libérer le peuple de la tyrannie d'un usurpateur et d'un étranger.

S'il y eut dans certains quartiers quelques sourires cyniques, et quelques murmures concernant le bon ami du roi, Amalric, dont la vaste fortune personnelle semblait se déverser dans les caisses plutôt vides du royaume, tout cela ne fut pas perceptible au milieu de la vague générale de ferveur et d'adoration envers Tarascus. Si quelques individus intelligent soupçonnèrent qu'Amalric était le véritable dirigeant de la Némédie, ils avaient la prudence de ne pas proclamer à haute voix cette hérésie. Et la guerre put commencer dans l'enthousiasme.

Le Roi et ses alliés firent mouvement vers l'ouest, à la tête de cinquante mille hommes – des chevaliers en armure brillante, leurs étendards volant au vent, des piquiers en brigandine casqués d'acier, des arbalétriers vêtus de cuir. Ils franchirent la frontière, prirent la place-forte qui la protégeait, brûlèrent trois villages de montagne, puis, dans la vallée de la Valkia, à dix milles à l'ouest de la frontière, ils rencontrèrent l'armée de Conan, Roi d'Aquilonie – quarante-cinq mille hommes, archers et fantassins, la fine fleur de la puissance et de la chevalerie aquiloniennes. Seuls les chevaliers de Poitain, sous le commandement de Prospero, n'étaient pas encore arrivés, car ils venaient de la région la plus au sud-ouest du royaume. Tarascus avait frappé sans prévenir. Son invasion avait immédiatement suivi son couronnement, sans aucune déclaration de guerre formelle.

Les deux armées se faisaient face de part et d'autre d'une large vallée peu profonde, entre des collines escarpées, où coulait une petite rivière, au milieu des roseaux et des saules. Les hommes de l'intendance des deux armées descendirent jusqu'aux berges pour y chercher de l'eau, et échangèrent des insultes et des pierres. Les derniers reflets du soleil brillèrent sur la bannière dorée au dragon écarlate de la Némédie, qui se déployait dans le vent au-dessus de la tente du Roi Tarascus, sur une éminence près des falaises de l'est. Mais à l'ouest, les ombres des falaises se refermaient comme un vaste cercueil pourpre sur les tentes de l'armée d'Aquilonie, et sur la bannière noire avec son lion d'or, qui flottait au-dessus du pavillon de Conan.

Toute la nuit, les feux éclairèrent toute la longueur de la vallée, et le vent apportait le son des trompettes, le fracas des armes, et les appels des sentinelles, à cheval d'un côté et de l'autre de la rivière qui serpentait entre les saules.

Dans les ténèbres qui précèdent l'aube, le Roi Conan se redressa sur sa couche, qui n'était rien de plus qu'une pile de soieries et de fourrures jetées sur un dais, et se réveilla. Il sursauta, poussa un cri aigu et empoigna son épée. Pallantides, son commandant, se précipitant à l'intérieur en entendant le cri, vit son roi assis, la main sur la poignée de son épée, et la transpiration ruisselant de son visage étrangement pâle.

« Votre majesté ! » s'exclama Pallantides. « Quelque chose ne va pas ? »

« Qu'en est-il du camp ? » demanda Conan. « Les gardes sont-ils en place ? »

« Cinq cents cavaliers patrouillent le long du ruisseau, votre Majesté » répondit le général. « Les Némédiens ne semblent pas vouloir faire mouvement vers nous dans le noir. Ils attendent l'aube, tout comme nous. »

« Par Crom » murmura Conan. « Je me suis réveillé avec le sentiment que le malheur venait à moi dans la nuit. »

Il fixait la grande lampe dorée qui éclairait d'une douce lueur les rideaux de velours et les tapis de la grande tente. Ils étaient seuls, sans même un esclave ou un page pour dormir sur le tapis, mais les yeux de Conan brillaient comme s'il était prêt à affronter un grand péril, et l'épée tremblait dans sa main. Pallantides le regarda, mal à l'aise. Conan semblait écouter quelque chose.

« Ecoute ! » siffla le roi. « As-tu entendu ? Un bruit de pas furtif ! »

« Sept chevaliers gardent votre tente, votre majesté », dit Pallantides. « Personne ne peut l'approcher sans combattre. »

« Pas dehors » grogna Conan. « On dirait que cela vient de l'intérieur de la tente. »

Pallantides lança un rapide regard inquisiteur autour de lui. Les tentures de velours se perdaient dans l'ombre dans les recoins, mais s'il y avait eu quelqu'un dans le pavillon à part eux, le général l'aurait vu. A nouveau, il hocha la tête. « Il n'y a personne ici, Sire. Vous dormez au milieu de votre armée. »

« J'ai déjà vu la mort frapper un roi au milieu de milliers d'hommes » murmura Conan. « Quelque chose qui marche sur des pieds invisibles et ne peut être vu… »

« Peut-être rêviez-vous, Votre Majesté » dit Pallantides, quelque peu perturbé.

« Peut-être bien », grogna Conan. Un rêve démoniaque alors. Je parcourais à nouveau ces chemins longs et difficiles qui m'ont conduit à la royauté. »

Il retomba dans le silence, et Pallantides le regardait sans un mot. Le Roi était une énigme pour le général, et pour la plupart de ses sujets civilisés. Pallantides savait que Conan avait parcouru d'étranges routes au cours de sa vie sauvage et aventureuse, et même qu'il avait été beaucoup de choses différentes avant qu'un tour du destin ne le place sur le trône d'Aquilonie.

« J'ai vu à nouveau le champ de bataille qui m'a vu naître », dit Conan maussade, reposant son menton sur son poing massif. « Je me suis revu en pagne de peau de panthère, projetant ma lance en direction des bêtes de la montagne. Puis j'étais à nouveau un mercenaire, un hetman des Kosaki qui vivent près de la rivière Zaporoska, un corsaire pillant les côtes de Kush, un pirate des îles Baracha, un chef des hommes des collines Himéliennes. J'ai été tout ceci, et de tout ceci j'ai rêvé, et toutes ces formes qui ont été moi défilèrent en une procession sans fin, et leurs pieds battaient le sol poussiéreux au rythme d'un chant funèbre. Mais au milieu de mon rêve se déplaçaient d'étranges silhouettes voilées et des ombres fantomatiques, et une voix lointaine semblait rire de moi. Et à la fin, il me semblait me voir moi-même, étendu sur ma couche, et une forme encapuchonnée se penchait sur moi. J'étais étendu là, incapable de bouger, et alors l'être rejeta sa capuche en arrière, et un crâne pourrissant se pencha sur moi en grimaçant. C'est alors que je me suis éveillé. »

« C'est là un bien mauvais rêve, Votre Majesté » dit Pallantides, réprimant un frisson. « Mais rien de plus. »

Conan secoua la tête, exprimant le doute plus que la contradiction. Il venait d'une race barbare, et les superstitions et les instincts qu'il tenait de son ascendance n'étaient jamais bien loin de la surface de sa conscience.

« J'ai fait beaucoup de sombres rêves » dit-il, « et la plupart d'entre eux n'avaient aucun sens. Mais, par Crom, celui-ci n'était pas comme la plupart des rêves ! Je voudrais que cette bataille se soit déjà déroulée et qu'elle fût gagnée, car j'ai un mauvais pressentiment depuis que le Roi Nimed est mort de la peste noire. Pourquoi s'est-elle arrêtée dès qu'il est mort ? »

« On dit qu'il avait péché… »

« On dit des bêtises, comme toujours » grogna Conan. « Si la peste frappait tous les hommes qui ont péché, alors par Crom, il n'en resterait pas assez pour compter les survivants ! Pourquoi donc les dieux – dont les prêtres nous disent qu'ils sont justes – tueraient-ils cinq cents paysans ou marchands ou nobles avant d'abattre le roi, si toute cette pestilence le visait lui ? Les dieux frappent-ils au hasard, comme un guerrier dans le brouillard ? Par Mitra, si je n'étais pas plus précis que cela avec mon épée, l'Aquilonie aurait un nouveau roi depuis longtemps. Non ! La peste noire n'est pas une pestilence ordinaire. Elle rôde parmi les tombes de Stygie, et seuls les enchanteurs peuvent l'appeler. J'étais un guerrier au service du Prince Almuric lorsqu'il envahit la Stygie, et parmi ses trente mille hommes, quinze mille furent victimes des flèches stygiennes, et le reste mourut d'une peste noire qui roula sur nous comme un vent venu du sud. Je fus le seul survivant. »

« Et pourtant seulement cinq cents personnes moururent en Némédie » argumenta Pallantides.

« Qui que ce soit qui l'ait appelée, celui-là savait comment l'arrêter à volonté » répondit Conan. « Je sais qu'il y avait là quelque chose de planifié et de diabolique. Quelqu'un l'a appelée, et quelqu'un l'a renvoyée une fois le travail accompli – quand Tarascus fut installé sur le trône, sain et sauf, et acclamé comme le libérateur du peuple face à la colère des dieux. Par Crom, je devine derrière tout ceci un esprit noir et subtil. Et qu'en est-il de cet étranger, dont on dit qu'il conseille Tarascus ? »

« Il porte un voile » répondit Pallantides. « On dit que c'est un étranger, venu de Stygie. »

« Un étranger de Stygie ! » répéta Conan, narquois. « Un étranger venu de l'enfer, plutôt ! Hé ! Qu'est-ce que ceci ? »

« Les trompettes des Némédiens ! » s'exclama Pallantides. « Et écoutez, comme les nôtres tapent du talon ! L'aube se lève, et les capitaines rassemblent les troupes pour l'assaut ! Mitra soit avec eux, car beaucoup ne verront pas le soleil se coucher derrière les rochers ! »

« Envoie-moi mes écuyers ! » s'exclama Conan, se levant hâtivement en se débarrassant de ses vêtements de nuit en velours. Il semblait avoir oublié ses sombres pressentiments à l'approche de l'action. « Va voir les capitaines et vérifie que tout est prêt. Je te rejoins dès que j'aurai revêtu mon armure. »

Beaucoup des façons de Conan étaient inexplicables pour les citoyens civilisés sur lesquels il régnait, et l'une d'entre elles était son insistance à vouloir dormir seul dans sa chambre ou sous sa tente. Pallantides sortit en hâte du pavillon, faisant cliqueter son armure, qu'il avait revêtue à minuit après quelques heures de sommeil. Il inspecta rapidement le camp, qui commençait à fourmiller d'activité. Les hommes se déplaçaient çà et là dans la lumière incertaine, entre les longs alignements de tentes, vêtus de cottes de mailles. Les étoiles luisaient toujours faiblement dans le ciel de l'ouest, mais de longs panaches de nuages s'étiraient le long de l'horizon oriental, et devant, la bannière au Dragon de la Némédie claquait au vent.

Pallantides se dirigea vers une petite tente toute proche, où dormaient les écuyers du roi. Ceux-ci sortaient déjà d'un pas incertain, éveillés par les trompettes. Et tandis que Pallantides leur ordonnait de se dépêcher, il resta soudain sans voix entendant un cri terrible, et l'impact d'un coup sourd à l'intérieur même de la tente du roi, suivi par le bruit terrifiant d'un corps qui s'effondrait. Puis, un rire étouffé se fit entendre, et le général sentit son sang se glacer dans ses veines.

Pallantides, poussant un cri à son tour, se précipita immédiatement dans le pavillon. Il cria à nouveau lorsqu'il aperçut le corps puissant de Conan étendu sur le tapis. La grande épée à deux mains du roi se trouvait près de sa main, et un piquet de tente brisé semblait indiquer où l'épée s'était abattue. Pallantides avait sorti son épée, et il regarda autour de lui, mais il ne vit rien. La tente était vide, il n'y avait que lui et le roi, comme lorsqu'il était sorti un instant auparavant.

« Votre majesté ! » Pallantides se mit à genoux aux côtés du géant abattu. Les yeux de Conan étaient ouverts, et il le regardait. Il semblait en possession de toutes ses facultés, et ses lèvres s'agitèrent, mais aucun son n'en sortit. Il semblait incapable du moindre mouvement.

Au-dehors, des voix se firent entendre. Pallantides se releva rapidement et alla jusqu'à l'entrée de la tente. Les écuyers royaux et l'un des chevaliers qui gardaient la tente se trouvaient là. « Nous avons entendu un bruit à l'intérieur » dit le chevalier en manière d'excuse. « Le roi va-t-il bien ? »

Pallantides le regarda d'un air songeur.

« Personne n'est entré ou ressorti du pavillon cette nuit ? »

« Personne à part vous-même, Seigneur » répondit le chevalier, et Pallantides ne pouvait douter de son honnêteté.

« Le roi a trébuché et fait tomber son épée » dit-il brièvement. « Retourne à ton poste. »

Tandis que le chevalier s'éloignait, le général fit signe discrètement aux cinq écuyers royaux de le suivre, et une fois qu'ils furent tous sous la tente, il referma l'ouverture avec soin. Ils pâlirent, à la vue de leur roi étendu sur le tapis, mais Pallantides arrêta d'un geste rapide leurs exclamations.

Le général se pencha à nouveau sur Conan, qui fit un effort pour parler. Les veines de ses tempes et les muscles de son cou se gonflèrent sous l'effort, et il parvint à lever la tête du sol. Sa voix enfin se fit entendre, bredouillante et à peine intelligible.

« La chose ! La chose dans le coin ! »

Pallantides releva la tête et regarda craintivement autour de lui. Il vit les visages des écuyers, pâles à la lumière des lampes, et les ombres qui s'étendaient le long de la toile de tente. C'était tout.

« Il n'y a rien ici, votre Majesté » dit-il.

« C'était là, dans le coin », grommela le roi, tournant sa tête léonine de droite et de gauche dans ses efforts pour se relever. « Un homme – tout au moins, il ressemblait à un homme – habillé de guenilles qui ressemblaient à des bandelettes de momie, enveloppé dans un manteau pourrissant, avec un capuchon. Tout ce que je pouvais voir, c'étaient ses yeux, tandis qu'il s'accroupissait là dans l'ombre. Je pensais qu'il était lui-même une ombre, jusqu'à ce que je voie ses yeux. Ils étaient comme deux noirs joyaux. J'allai vers lui et lui donnai un coup d'épée, mais je le manquai complètement – Comment cela est-il possible, Crom seul le sait – et je brisai ce piquet à la place. Il attrapa mon poignet tandis que je perdais l'équilibre, et ses doigts me brûlèrent comme du fer chauffé à blanc. Toutes mes forces me quittèrent, et le sol s'éleva contre moi et me frappa comme une massue. Puis il partit, et j'étais à terre, et – qu'il soit maudit ! – je ne puis plus bouger ! Je suis paralysé ! »

Pallantides examina la main du géant, et il frémit. L'un des poignets du roi portait des marques bleues laissées par de longs doigts fins. Quelle main pouvait être assez forte pour laisser des marques sur cet épais poignet ? Pallantides se souvint de ce rire caverneux qu'il avait entendu lorsqu'il s'était précipité dans la tente, et sa peau se couvrit d'une sueur froide. Ce n'était pas Conan qui avait ri.

« C'est là diablerie ! » chuchota un écuyer terrorisé. « On dit que les enfants des ténèbres font la guerre aux côtés de Tarascus ! »

« Silence ! » ordonna fermement Pallantides.

Au-dehors, les étoiles pâlissaient comme l'aube approchait. Un vent léger se mit à souffler depuis les montagnes, et apporta le vacarme d'un millier de trompettes. A ce bruit, le corps du roi fut parcouru d'un tremblement convulsif. Encore une fois, les veines de ses tempes gonflèrent, tandis qu'il tentait de se libérer des liens invisibles qui le maintenaient à terre.

« Equipez-moi et liez-moi sur ma selle », murmura-t-il. « Je mènerai la charge malgré tout ! »

Pallantides secoua la tête, et un écuyer le tira par son vêtement. « Seigneur, nous sommes perdus si l'armée apprend que le roi a été frappé ! Vous seul pouvez nous conduire à la victoire aujourd'hui. »

« Aidez-moi à l'installer sur le dais » répondit le général.

Ils obéirent, et déposèrent le géant impuissant sur les fourrures, puis ils le recouvrirent d'un manteau de soie. Pallantides se retourna vers les cinq écuyers, et observa longuement leurs visages avant de prendre la parole.

« Nos lèvres doivent rester scellées à jamais à propos de ce qui se passe sous cette tente » finit-il par dire. « Le Royaume d'Aquilonie en dépend. Que l'un de vous aille chercher Valannus, qui est capitaine des lanciers Pelliens. »

L'un des écuyers s'inclina et sortit rapidement de la tente, et Pallantides resta à regarder le roi abattu, tandis qu'au-dehors les trompettes sonnaient, les tambours résonnaient, et que le grondement de la multitude s'intensifiait avec la venue de l'aube. Puis l'écuyer revint, accompagné de l'officier que Pallantides avait nommé – un homme grand, large et puissant, bâti comme l'était le roi. Il avait comme lui une épaisse chevelure noire. Mais ses yeux étaient gris, et son visage ne ressemblait pas à celui de Conan.

« Le roi est frappé d'une étrange maladie » expliqua brièvement Pallantides. « Un grand honneur t'échoit ; tu vas mettre son armure et chevaucher à la tête de l'armée aujourd'hui. Personne ne doit savoir que tu n'es pas le roi. »

« C’est un honneur pour lequel un homme donnerait sa vie avec joie » proclama le capitaine, comblé à cette idée. « Fasse Mitra que je ne trahisse pas cette confiance ! »

Et, tandis que le roi terrassé le regardait avec des yeux enfiévrés qui reflétaient la rage amère et l’humiliation qui rongeaient son cœur, les écuyers enlevèrent la cotte de mailles de Valannus, le débarrassèrent de son casque et de ses jambières, et l’équipèrent de l’armure de plates noire de Conan, et de son casque à visière, dont les plumes noires ondulaient au-dessus du cimier. Par-dessus, ils enfilèrent le surcot de soie frappé du lion d’or, et le ceignirent d’une ceinture à boucle d’or, qui supportait une large épée à la garde incrustée de pierreries dans un fourreau doré. Tandis qu’ils s’affairaient, les trompettes se mirent à retentir au-dehors ainsi que le cliquetis des armes, et de l’autre côté de la rivière s’éleva un rugissement puissant, tandis que les escadrons prenaient place l’un après l’autre.

Complètement équipé, Valannus s’agenouilla, et s’inclina devant la silhouette qui était étendue sur le dais.

« Monseigneur Roi, Mitra fasse que je ne déshonore pas l’armure que je porte aujourd’hui ! »

« Apporte-moi la tête de Tarascus et je te ferai baron ! » Dans l’angoisse qu’éprouvait Conan, le vernis de la civilisation avait disparu. Ses yeux lançaient des flammes, et il serrait les dents, en proie à sa fureur et à sa soif de sang, aussi barbare que pouvait l’être n’importe quel sauvage des collines de Cimmérie.

Chapitre 3 – Les falaises chancellent

L'armée Aquilonienne s'était formée, disposée en longues lignes serrées de piquiers et de cavaliers en acier étincelant, lorsqu'un géant en armure noire émergea du pavillon royal, et lorsqu'il sauta sur la selle de l'étalon noir tenu par quatre écuyers, un rugissement à ébranler les montagnes jaillit de l'armée. Les soldats entrechoquèrent leurs épées, et poussèrent un tonnerre d'acclamations en l'honneur de leur roi guerrier – chevaliers en armure rehaussée d'or, piquiers en bassinet et cottes de mailles, archers en casaque de cuir, avec leur arc long dans la main gauche.

L'armée de l'autre côté de la vallée faisait mouvement, descendant en trottant la pente douce vers la rivière ; leur acier brillait à travers les brumes du matin qui tournoyaient autour des sabots de leurs chevaux.

L'armée Aquilonienne se dirigea tranquillement vers elle. Le pas mesuré des chevaux en armure faisait trembler le sol. Les bannières claquaient en de longs replis de soie dans le vent du matin ; les lances se balançaient comme une forêt mouvante, s'abaissant et remontant, leurs oriflammes flottant autour d'elles.

Dix hommes d'armes, des vétérans taciturnes qui savaient tenir leur langue, gardaient le pavillon royal. Un chevalier se tenait dans la tente, observant à l'extérieur à travers une fente ménagée dans l'ouverture. A part les quelques-uns qui étaient dans le secret, personne dans la vaste armée ne savait que ce n'était pas Conan qui chevauchait le grand étalon à la tête de l'armée Aquilonienne.

Celle-ci avait adopté sa formation habituelle : la partie la plus forte était le centre, composé uniquement de chevaliers lourdement armés, et les ailes étaient constituées de plus petits corps de cavaliers, des fantassins montés pour la plupart, soutenus par des piquiers et des archers. Ces derniers étaient des Bossoniens des marches de l'ouest, des hommes de stature moyenne solidement bâtis, en vestes de cuir et casques de fer.

L'armée Némédienne s'avançait dans une formation similaire, et les deux armées se dirigeaient vers la rivière, les ailes en avance sur le centre. Au centre de l'armée Aquilonienne, la grande bannière au lion déployait ses replis sombres au-dessus de la silhouette bardée d'acier sur l'étalon noir.

Mais sur son dais dans le pavillon royal, Conan grognait et proférait d'étranges malédictions païennes.

« Les armées bougent toutes deux » expliqua l'écuyer, qui regardait à travers l'ouverture. « Ecoutez les trompettes qui retentissent ! Ha ! Le soleil levant éclaire d'un tel feu les pointes des lances et les casques que j'en suis ébloui ! La rivière en devient écarlate – mais, elle sera véritablement écarlate avant que la journée soit finie ! »

« L'ennemi a atteint la rivière. Maintenant des flèches volent entre les deux armées comme des essaims qui cachent le soleil. Ha ! bien tiré, archers ! Les Bossoniens ont l'avantage ! Ecoutez-les hurler ! »

Et le roi entendait faiblement au loin, par-delà les sonneries de trompettes et le fracas de l'acier, les cris sourds et sauvages des Bossoniens, tandis qu'ils armaient leurs arcs et lâchaient leurs flèches, en un ensemble parfait.

« Leurs archers cherchent à fixer les nôtres tandis que leurs cavaliers chevauchent vers la rivière », dit l'écuyer. « Les rives ne sont pas abruptes, elles remontent en pente douce. Les chevaliers Némédiens arrivent, ils foncent à travers les saules. Par Mitra, les longues flèches trouvent le moindre défaut dans leurs armures ! Chevaux et hommes s'effondrent, se débattant et éclaboussant dans l'eau. Elle n'est pas profonde, et le courant n'est pas puissant, mais les hommes s'y noient, entraînés par le poids de leur armure, et piétinés par les chevaux affolés. Maintenant, les chevaliers d'Aquilonie s'avancent dans l'eau, et ils attaquent les chevaliers de Némédie. L'eau tourbillonne autour des ventres de leurs chevaux, et le fracas de l'épée contre l'épée est assourdissant. »

« Crom ! » s'écria Conan fou de douleur. La vie revenait doucement dans ses veines, mais il ne pouvait toujours pas relever son corps puissant.

« Les ailes de l'armée se referment » dit l'écuyer. « Piquiers et fantassins combattent au corps à corps dans la rivière, et derrière eux, les archers envoient leurs flèches.

« Par Mitra, les arbalétriers Némédiens sont complètement débordés, et les Bossoniens allongent leur tir pour que leurs flèches retombent sur les derniers rangs. Leur centre ne parvient pas à gagner de terrain, et leurs ailes sont repoussées de l'autre côté de la rivière ! »

« Crom, Ymir et Mitra ! » enragea Conan. « Dieux et Démons, si seulement je pouvais rejoindre le combat, même si c'était pour mourir au premier coup ! »

Au-dehors, durant toute la journée, la bataille fit rage. La vallée résonnait des charges et contre-charges, du sifflement des flèches, des boucliers volant en éclats et des lances brisées. Mais l'armée d'Aquilonie tenait bon. Une fois, elle fut repoussée au-delà de la rive, mais une contre-charge, menée par la bannière noire flottant au-dessus de l'étalon noir, permit de regagner le terrain perdu. Et comme un rempart de fer, l'armée put tenir la rive droite de la rivière, et enfin, l'écuyer informa Conan que les Némédiens étaient rejetés sur l'autre rive.

« Leurs ailes sont en pleine confusion ! » cria-t-il. « Leurs chevaliers tournent le dos au champ de bataille. Mais qu'est ceci ? Votre bannière se met en mouvement – le centre pénètre dans la rivière ! Par Mitra, Valannus mène l'armée de l'autre côté de la rivière ! »

« Folie ! » grogna Conan. « C'est peut-être un piège. Il devrait maintenir sa position ; à l'aube Prospero sera là avec les soldats du Poitain. »

« Les chevaliers progressent au milieu d'une grêle de flèches ! » cria l'écuyer. « Mais ils ne faiblissent pas ! Ils passent… Ils ont traversé ! Ils chargent en remontant la pente ! Pallantides a fait passer la rivière aux ailes de l'armée afin de les soutenir ! C'est tout ce qu'il peut faire. La bannière au lion ondule au-dessus de la mêlée. Les chevaliers de Némédie se remettent en position. Ils sont enfoncés ! Ils s'enfuient ! Leur aile gauche est en pleine déroute, et nos piquiers les abattent tandis qu'ils s'enfuient ! Je vois Valannus, chevauchant et frappant comme un dément. Il est emporté par la fièvre du combat. Les hommes ne regardent plus Pallantides, ils suivent Valannus, qui chevauche avec la visière de son casque rabattue, le prenant pour Conan. Mais regardez ! Il y a une méthode dans sa folie. Il contourne le front des Némédiens, avec cinq mille chevaliers, la fleur de son armée. Le gros de l'armée Némédienne est en pleine confusion, et regardez ! Leurs flancs sont protégés par les falaises, mais il y a un défilé qui n'est pas gardé ! C'est comme une grande crevasse dans la muraille, qui s'ouvre sur l'arrière des lignes Némédiennes. Par Mitra, Valannus l'a vu et il saisit l'opportunité ! Il a fait reculer l'aile Némédienne devant lui, et il mène ses chevaliers vers le défilé ! Ils contournent l'armée principale, ils traversent une ligne de piquiers, et chargent vers le défilé ! »

« Une embuscade ! » cria Conan, luttant pour se redresser.

« Non ! » cria l'écuyer, exultant. « Toute l'armée Némédienne est en déroute ! Ils avaient oublié le défilé ! Ils n'avaient jamais imaginé être repoussés aussi loin ! Oh, quel fou tu es, Tarascus, d'avoir fait une telle erreur ! Ah, je vois des lances et des bannières déferler depuis l'entrée nord du défilé, au-delà des lignes Némédiennes. Nos soldats vont tomber sur leurs lignes par-derrière et les écraser. Mitra, que se passe-t-il ? »

Il chancela tandis que les parois de la tente vacillaient. Au loin, par-dessus le tonnerre de la bataille, s'élevait un profond rugissement, terriblement menaçant.

« Les falaises chancellent ! » hurla l'écuyer. « Ah, par les dieux, qu'est-ce donc ? La rivière bouillonne et sort de son lit, et les pics s'effondrent ! Le sol tremble, chevaux et cavaliers sont renversés ! Les falaises ! Les falaises s'écroulent ! »

A ces mots, s'éleva un terrible grondement et une énorme secousse, et le sol se mit à trembler. Par-dessus le rugissement de la bataille, des hurlements de folle terreur se firent entendre.

« Les falaises se sont écroulées ! » cria l'écuyer, livide. « Elles sont tombées dans le défilé et y ont écrasé toute créature vivante ! J'ai vu la bannière au lion onduler un instant au milieu de la poussière et des pierres qui tombaient, puis elle a disparu ! Ha, les Némédiens poussent des cris de triomphe ! Ils peuvent bien crier, car la chute des falaises a éliminé cinq mille de nos plus braves chevaliers ! Mais écoutez ! »

Un concert de voix parvenait aux oreilles de Conan, gagnant en puissance, jusqu'à la frénésie : « Le roi est mort ! Le roi est mort ! Fuyez ! Fuyez ! Le roi est mort ! »

« Menteurs ! » haleta Conan. « Chiens ! Canailles ! Couards ! Oh, Crom, si je pouvais ne serait-ce que me mettre debout – ramper jusqu'à la rivière avec mon épée entre les dents ! Oh, mon garçon, est-ce qu'ils s'enfuient ? »

« Oui ! » soupira l'écuyer. « Ils courent vers la rivière. Ils se débandent, balayés comme l'écume devant la tempête. Je vois Pallantides qui s'efforce de les rallier – il est tombé, et les chevaux le piétinent ! Ils se précipitent tous dans la rivière, chevaliers, archers, piquiers, et s'y agglomèrent et s'y mélangent en un démentiel torrent de destruction. Les Némédiens sont sur leurs talons, les fauchant comme du blé mûr. »

« Mais ils feront face de ce côté de la rivière ! » s'écria le roi. Avec un effort qui fit jaillir la sueur de ses tempes, il se leva sur les coudes.

« Non ! » cria l'écuyer. « Ils ne le peuvent ! Ils sont en déroute ! Oh, par les dieux, vivre pour voir ce jour ! »

Puis il se souvint de son devoir, et cria aux hommes d'armes, qui se tenaient debout stoïquement, assistant à la fuite de leurs camarades : « Amenez un cheval, et vite, et aidez le Roi à y prendre place. Nous ne devons pas traîner ici. »

Mais avant qu'ils puissent exécuter ses ordres, les premières vagues de la tempête étaient sur eux. Chevaliers, lanciers et archers s'enfuyaient au milieu des tentes, renversant cordes et bagages, et parmi eux se trouvaient des cavaliers Némédiens, qui frappaient de droite et de gauche toutes les silhouettes étrangères. Les cordes des tentes furent coupées, le feu prit à cent endroits différents, et le pillage avait déjà commencé. Les inébranlables gardiens de la tente de Conan moururent sur place après un féroce combat, et les sabots des vainqueurs piétinèrent leurs corps massacrés.

Mais l'écuyer avait refermé l'ouverture de la tente, et dans la folle confusion du massacre, personne ne réalisa que le pavillon avait encore un occupant. Ainsi, les rugissements de la fuite et de la poursuite s'éloignèrent, plus haut dans la vallée. Un peu plus tard, l'écuyer vit un groupe d'hommes approcher de la tente royale d'une démarche résolue.

« Voici venir le Roi de Némédie, accompagné de quatre hommes et de son écuyer » dit-il. « Il acceptera votre reddition, Votre Majesté. »

« Reddition, qu'ils aillent au diable ! » grogna le roi.

Il avait réussi à se tenir assis. Il projeta douloureusement ses jambes en avant, et se mit debout, chancelant et vacillant comme un ivrogne. L'écuyer se précipita auprès de lui pour l'aider, mais Conan le repoussa.

« Donne-moi cet arc ! » grogna-t-il, désignant un arc long et un carquois qui étaient suspendus à un poteau de tente.

« Mais, Votre Majesté ! » cria l'écuyer, très perturbé. « La bataille est perdue ! Il revient à Votre Majesté de se soumettre avec toute la dignité qui incombe au sang royal ! »

« Je n'ai pas de sang royal » grinça Conan. « Je suis un barbare et je suis le fils d'un forgeron. »

Empoignant l'arc et une flèche, il tituba jusqu'à l'entrée du pavillon. Son apparence était si formidable, vêtu qu'il était de courtes braies de cuir et d'une chemise sans manches ouverte qui laissait voir sa poitrine imposante et velue, avec ses membres puissants, et ses yeux bleus qui brillaient sous sa crinière noire emmêlée, que l'écuyer se recula, plus effrayé par son roi que par toute l'armée Némédienne. Chancelant sur ses jambes largement arquées, Conan écarta comme un ivrogne l'ouverture de la tente, et avança en chancelant sous l'auvent. Le Roi de Némédie et ses compagnons avaient mis pied à terre ; ils s'arrêtèrent interdits, regardant avec ébahissement l'apparition qui leur faisait face.

« Me voici, chacals ! » rugit le Cimmérien. « Je suis le roi ! Mort à vous, fils de chiens ! »

Il tendit son arc et le relâcha, et la flèche se ficha dans la poitrine du chevalier qui se tenait aux côtés de Tarascus. Conan lança son arc sur le roi de Némédie.

« Maudite soit cette main tremblante ! Viens me prendre si tu l'oses ! »

Se retournant sur ses jambes incertaines, il tomba les épaules contre un piquet de tente, et en se relevant, il tenait sa grande épée des deux mains.

« Par Mitra, mais c'est le roi ! » jura Tarascus. Il jeta un regard rapide autour de lui, puis se mit à rire. « C'était un autre chacal qui portait son armure ! Allez, chiens, ramenez-moi sa tête ! » Les trois soldats – des fantassins qui portaient l'emblème des gardes royaux – se précipitèrent sur le roi, et l'un d'eux abattit l'écuyer d'un coup de masse. Les deux autres eurent moins de chance. Tandis que le premier attaquait, levant son épée, Conan le faucha d'un ample mouvement de sa lame, qui coupa les mailles de l'armure comme s'il s'agissait de vêtements, et trancha le bras et l'épaule du Némédien. Son corps, projeté en arrière, tomba entre les jambes de son compagnon. Celui-ci trébucha, et avant qu'il puisse reprendre ses esprits, la grande épée l'avait traversé de part en part.

Conan arracha l'épée du corps avec un cri de souffrance, et reprit appui contre le piquet de tente. Ses membres puissants tremblaient, sa poitrine se soulevait, et son cou et son visage ruisselaient de transpiration. Mais dans ses yeux brillait la flamme de la sauvagerie, et il dit : « Pourquoi restes-tu là-bas, chien de Belverus ? Je ne puis aller jusqu'à toi, alors viens et meurs ! » Tarascus hésita, jeta un regard à l'homme d'armes qui restait, et à son écuyer, un homme sinistre et émacié en cotte de mailles noire, puis il fit un pas en avant. Il était largement inférieur au géant Cimmérien par la taille et par la force, mais il portait une armure complète, et était un escrimeur reconnu dans toutes les nations de l'ouest. Mais son écuyer le retint par le bras.

« Non, Votre Majesté, ne sacrifiez pas votre vie. Je vais appeler les archers pour qu'ils abattent ce barbare, comme on abat les lions. »

Aucun d'entre eux n'avait remarqué le char qui s'était approché pendant le combat, et qui venait de s'arrêter près d'eux. Mais Conan le vit, en regardant par-dessus leurs épaules, et un étrange frisson parcourut son épine dorsale. Il y avait quelque chose de vaguement surnaturel dans l'apparence des chevaux noirs qui tiraient le véhicule, mais ce fut son occupant qui attira l'attention du roi.

C'était un homme grand, superbement bâti, vêtu d'une longue robe de soie sans aucun ornement. Il portait une coiffe Shémite, qui cachait la plus grande partie de ses traits, à l'exception de ses yeux sombres et magnétiques. Les mains qui tenaient les rênes, et faisaient se cabrer les chevaux, étaient blanches mais fermes. Conan regarda fixement l'étranger, tous ses instincts primitifs en alerte. Il sentait qu'il émanait de cette silhouette voilée une aura de danger et de puissance, une menace aussi claire que peut l'être l'ondulation des hautes herbes qui trahit la présence serpent lorsqu'il n'y a pas de vent.

« Salut à toi, Xaltotun ! » s'exclama Tarascus. « Voici le roi d'Aquilonie ! Il n'est pas mort dans l'éboulement comme nous le pensions. »

« Je sais » répondit l'autre, sans se soucier de dire comment il le savait. « Quelle est ton intention à présent ? »

« Je vais faire appeler les archers pour l'abattre » répondit le Némédien. « Tant qu'il reste en vie, il est dangereux pour nous. »

« Et pourtant, même un chien peut être utile » répondit Xaltotun. « Prenez-le vivant. »

Conan rit amèrement. « Viens essayer ! » le défia-t-il. « Si mes jambes ne me trahissaient pas, je te sortirais de ce char et te découperais comme un bûcheron coupe un arbre. Mais tu ne me prendras jamais vivant, maudit ! »

« Je crains qu'il ne dise la vérité » dit Tarascus. « Cet homme est un barbare, avec la toute férocité absurde d'un tigre blessé. Laisse-moi appeler les archers. »

« Regarde et apprends la sagesse » l'enjoignit Xaltotun.

Sa main disparut dans sa robe, et en ressortit avec quelque chose de brillant – une sphère scintillante. Il la jeta soudain vers Conan. Le Cimmérien la repoussa dédaigneusement avec son épée – mais à l'instant du contact, il y eut une vive explosion, un flamboiement blanc et aveuglant, et Conan s'écroula sans connaissance sur le sol.

« Est-il mort ? » Le ton de Tarascus indiquait plus une affirmation qu'une question.

« Non, il a juste perdu connaissance. Il reprendra ses esprits dans quelques heures. Demande à tes hommes de lier ses bras et ses jambes et de le déposer dans mon char. »

Et d'un geste, Tarascus s'exécuta, et ils portèrent le roi évanoui dans le char, en gémissant sous son poids. Xaltotun étendit un manteau de velours sur son corps, le mettant à l'abri des regards. Il reprit les rênes en main.

« Je vais à Belverus » dit-il. « Dis à Amalric que je serai à ses côtés s'il a besoin de moi. Mais avec Conan hors de notre route et son armée vaincue, les lances et les épées devraient suffire pour terminer la conquête. Prospero ne peut pas amener plus de dix mille hommes, et retournera plutôt à Tarantia quand il entendra parler de la bataille. Ne dis rien à Amalric ou à Valerius, ou à qui que ce soit à propos de notre prise. Laissons-les croire que Conan a été tué par l'écroulement des falaises. »

Il regarda alors pendant très longtemps l'homme d'armes qui restait, jusqu'à ce que celui-ci se mette à bouger fébrilement, rendu nerveux par cet examen.

« Qu'y a-t-il autour de ta taille ? » lui demanda Xaltotun.

« Mais, ma ceinture, si vous permettez, Seigneur ! » balbutia le garde, abasourdi.

« Tu mens ! » Le rire de Xaltotun était aussi tranchant que le fil d'une épée. « C'est un serpent venimeux ! Tu es un fou, de porter ainsi un serpent autour de ta taille ! »

Les yeux écarquillés, l'homme abaissa son regard, et à sa suprême horreur, il vit la boucle de sa ceinture se redresser vers lui. C'était la tête d'un serpent ! Il vit les yeux maléfiques et les crocs ruisselants de venin, entendit le sifflement, et sentit le répugnant contact de la chose sur son corps. Il poussa un cri furieux et frappa la chose de sa main nue, et il sentit les crocs s'y planter. Puis il se raidit et tomba lourdement au sol. Tarascus le regarda, sans expression. Il ne vit que la ceinture de cuir et sa boucle, dont la pointe était fichée dans la main du garde. Xaltotun tourna alors son regard hypnotique vers l'écuyer de Tarascus, qui devint blême et commença à trembler, mais le roi s'interposa : « Non, on peut lui faire confiance. »

Le sorcier tendit les rênes et fit faire demi-tour aux chevaux.

« Fais en sorte que tout ceci reste secret. Si tu as besoin de moi, qu'Altaro, le serviteur d'Orastes, m'appelle comme je le lui ai enseigné. Je serai dans ton palais de Belverus. »

Tarascus leva la main en guise de salut, mais son expression n'était pas agréable à voir tandis qu'il regardait l'hypnotiseur qui s'éloignait.

« Pourquoi donc épargner le Cimmérien ? » murmura l'écuyer terrifié.

« C'est bien ce que je me demande » grogna Tarascus. Le bruit de la bataille et de la poursuite s'affaiblissait avec la distance, le soleil couchant teintait les falaises de flammes écarlates, et le char se déplaçait à travers les vagues ombres bleuâtres qui flottaient en provenance de l'est.

Chapitre 4 – « De quel enfer es-tu sorti ? »

De ce long voyage dans le char de Xaltotun, Conan ne sut rien. Il reposait comme un cadavre, tandis que les roues de bronze cognaient contre les pierres des routes de montagne, ou bruissaient parmi les herbes hautes des vallées fertiles, et finalement, redescendant des hauteurs escarpées, grondaient rythmiquement sur la large route blanche qui serpente à travers les riches prairies jusqu'aux murs de Belverus.

Juste avant l'aube, Conan sentit la vie revenir lentement en lui. Il entendit des murmures, le grincement de gonds lourds. A travers une fente dans le manteau qui le recouvrait, il vit, indistinctement à la faible lumière des torches, la grande arche noire d'un porche, et les visages barbus de soldats, dont les casques et les pointes de lances reflétaient les flammes des torches.

« Comment s'est passée la bataille, Seigneur ? » interrogea une voix impatiente, en Némédien.

La réponse fut brève. « Très bien. Le roi d'Aquilonie a été tué et son armée est vaincue.»

Un murmure de voix excitées s'éleva, recouvert l'instant d'après par le bruit du char sur les pavés. Des étincelles jaillirent des roues qui tournaient tandis que Xaltotun fouettait ses étalons en passant sous le porche. Mais Conan entendit l'un des gardes qui murmurait : « Depuis au-delà de la frontière jusqu'à Belverus, tout cela entre le coucher du soleil et l'aube ! Et les chevaux qui transpirent à peine ! Par Mitra, ils – ». Puis les voix s'éteignirent, et il n'y eut plus que le claquement des sabots et le bruit des roues le long de la rue enténébrée.

Le cerveau de Conan enregistrait ce qu'il avait entendu, mais cela ne lui suggérait rien. Il était comme un automate dépourvu d'esprit qui entend et qui voit, mais ne comprend pas. Les images et les sons flottaient autour de lui sans aucune signification. Il sombra à nouveau dans une profonde léthargie. Il se rendit à peine compte que le char s'arrêtait dans une cour entourée de murs élevés, et qu'il était soulevé par de nombreuses mains, puis porté en haut d'un escalier de pierre tortueux, et le long d'un grand couloir sombre qui redescendait. Des chuchotements, des bruits de pas furtifs, des sons non identifiés bruissaient autour de lui, lointains et étrangers.

Et pourtant lorsqu'il s'éveilla complètement, ses idées étaient très claires. Il avait un parfait souvenir de la bataille dans la montagne et de tout son déroulement, et il avait une assez bonne idée de là où il se trouvait.

Il était étendu sur un divan de velours, vêtu comme il l'était la veille, mais les membres recouverts de chaînes qu'il ne pouvait briser. La pièce dans laquelle il se trouvait était meublée avec une sombre magnificence, les murs recouverts de tapisseries de velours noir, le sol d'épais tapis pourpres. Il n'y avait aucun signe d'une porte ou d'une fenêtre, et une lampe en or, curieusement ciselée, se balançait du plafond à frettes, et jetait dans toute la pièce une lumière éclatante.

Sous cet éclairage, la silhouette assise sur un fauteuil d'argent évoquant un trône, semblait irréelle et fantastique, avec ses contours rendus indistincts par une robe de soie vaporeuse. Mais les traits étaient clairement visibles, et même étrangement visibles dans cette lumière incertaine. C'était comme si une mystérieuse auréole soulignait la tête de l'homme, donnant un relief saisissant au visage barbu, comme si celui-ci était la seule réalité claire et tangible dans cette pièce mystique et fantomatique.

C'était un visage magnifique, avec des traits fermement marqués et d'une classique beauté. Il y avait à vrai dire quelque chose de dérangeant dans son aspect calme et tranquille, quelque chose qui suggérait un savoir surhumain, une profonde certitude bien au-delà de l'humanité. Mais aussi, une déconcertante sensation de familiarité errait à la limite de la conscience de Conan. Il n'avait jamais vu auparavant le visage de cet homme, il le savait bien, et pourtant ces traits lui rappelaient quelque chose ou quelqu'un. C'était comme rencontrer en chair et en os une image qui aurait hanté ses cauchemars.

« Qui es-tu ? » demanda le roi d'un ton agressif, s'efforçant malgré ses chaînes de se mettre en position assise.

« Les hommes me nomment Xaltotun » lui fut-il répondu, d'une voix forte et dorée.

« Quel est cet endroit ? » fut la question suivante du Cimmérien.

« Une pièce du palais du Roi Tarascus, à Belverus. »

Conan ne fut pas surpris. Belverus, la capitale, était aussi la plus grande cité Némédienne proche de la frontière.

« Et où est Tarascus ? »

« Avec l'armée. »

« Bon » grogna Conan. « Si tu veux m'assassiner, pourquoi ne le fais-tu pas, qu'on en finisse ? »

« Je ne t'ai pas sauvé des archers du roi pour t'assassiner à Belverus » répondit Xaltotun.

« Par le diable, que m'as-tu fait ? » demanda Conan.

« J'ai oblitéré ta conscience » répondit Xaltotun. « Comment, tu ne pourrais le comprendre. Appelle-cela de la magie noire, si tu veux. »

Conan était déjà parvenu à cette conclusion, et ruminait autre chose.

« Je crois comprendre pourquoi tu as épargné ma vie » grogna-t-il. « Amalric veut me garder comme un moyen de pression sur Valerius, si par extraordinaire il devenait roi d'Aquilonie. Il est bien connu que le Baron de Tor est derrière ce projet d'asseoir Valerius sur mon trône. Et comme je connais Amalric, il n'a pas l'intention que Valerius soit autre chose qu'un homme de paille, comme c'est le cas pour Tarascus actuellement. »

« Amalric ne sait rien de ta capture » répondit Xaltotun. « Pas plus que Valerius. Tous les deux pensent que tu es mort à Valkia. »

Les yeux de Conan s'étrécirent tandis qu'il observait l'homme en silence. « Je sentais la présence d'un cerveau derrière tout ceci », murmura-t-il, « mais je pensais que c'était celui d'Amalric. Amalric, Tarascus et Valerius ne sont-ils que des marionnettes, dont les fils dansent entre tes mains ? Qui es-tu ? »

« Quelle importance ? Si je te le disais, tu ne me croirais pas. Et si je te disais que je peux t'asseoir à nouveau sur le trône d'Aquilonie ? »

Les yeux de Conan se fixèrent sur lui, brûlants comme ceux d'un loup. « Quel est ton prix ? »

« Ta soumission à ma volonté ».

« Va au diable, avec ton offre ! » gronda Conan. Je ne suis pas une marionnette. J'ai gagné mon trône à l'aide de mon épée. De plus, acheter ou vendre le trône d'Aquilonie selon ta volonté est hors de ton pouvoir. Le royaume n'est pas encore conquis, une bataille ne décide pas de toute une guerre. »

« Tu combats bien plus que des épées » répondit Xaltotun. « Est-ce l'épée d'un mortel qui t'a abattu dans ta tente avant le combat ? Non, c'était un fils des ténèbres, un enfant des espaces extérieurs, dont les doigts brûlaient du froid glacé des gouffres noirs, ces doigts qui ont gelé le sang dans tes veines et la moelle dans tes os. Un froid si intense qu'il a brûlé ta chair comme un fer chauffé à blanc !

Est-ce la chance qui a incité l'homme qui portait ton armure à conduire ses chevaliers dans le défilé ? La chance qui a fait s'écrouler les falaises sur eux ? »

Conan le fixait sans répondre ; un frisson glacé parcourait son épine dorsale. Les magiciens et les sorciers abondaient dans sa mythologie barbare, et même un idiot aurait vu qu'il ne s'agissait pas là d'un homme ordinaire. Conan sentait quelque chose d'inexplicable en lui qui le mettait à part – une aura d'étrangeté dans le temps et dans l'espace, le sentiment d'une fabuleuse et sinistre antiquité. Mais son esprit entêté refusait de plier.

« L'écroulement des falaises était un hasard » murmura-t-il d'un ton agressif. « Et n'importe quel homme aurait pu décider de charger dans le défilé. »

« Non. Tu n'aurais pas mené cette charge. Tu aurais suspecté un piège. Et d'abord, tu n'aurais jamais traversé la rivière avant d'être certain que la déroute des Némédiens était bien réelle. Des suggestions hypnotiques n'auraient pas envahi ton esprit, même dans l'excitation de la bataille, au point de te rendre fou et de te précipiter aveuglément dans le piège qui avait été tendu pour toi, comme l'a fait cet homme inférieur auquel tu avais donné ton apparence. »

« Alors, si tout cela avait été prévu », grogna Conan, sceptique, « tout ce plan pour prendre mon armée au piège, pourquoi ce « fils des ténèbres » ne m'a-t-il pas tué sous ma tente ? »

« Parce que je souhaitais te prendre vivant. Il n'y avait nulle magie dans le fait de prévoir que Pallantides enverrait un autre homme dans ton armure. Je te voulais vivant et indemne. Tu peux avoir ta place dans mes combinaisons. Il y a en toi une force vitale qui est plus grande que les arts ou les ruses de mes alliés. Tu es un ennemi dangereux, mais tu pourrais faire un bon vassal. »

Conan cracha sauvagement en entendant ce mot, et Xaltotun, ignorant sa colère, prit un globe de cristal sur une table voisine et le plaça devant lui. Il ne le portait pas, en aucune façon, pas plus qu'il ne l'avait posé sur quelque chose, mais il était suspendu immobile dans l'air, aussi solidement que s'il reposait sur un piédestal de fer. Conan grogna à cette petite démonstration de nécromancie, mais il était tout de même impressionné.

« Voudrais-tu savoir ce qui se passe en Aquilonie ? » demanda Xaltotun.

Conan ne répondit pas, mais la rigidité soudaine de son corps trahissait son intérêt. Xaltotun plongea son regard dans les profondeurs vaporeuses du cristal, et parla : « Nous sommes maintenant le soir qui suit la bataille de Valkia. La nuit dernière, le gros de l'armée a campé près de Valkia, pendant que des escadrons de chevaliers harcelaient les Aquiloniens en fuite. A l'aube, l'armée a levé le camp et est partie vers l'ouest à travers les montagnes. Prospero, avec ses dix mille Poitaniens, était à des miles du champ de bataille lorsqu'il rencontra les survivants en fuite tandis que l'aube se levait. Il avait forcé l'allure toute la nuit, espérant rejoindre l'armée avant le début de la bataille. Incapable de rallier les restes de l'armée vaincue, il retourna en hâte vers Tarantia. Chevauchant rapidement, remplaçant ses chevaux épuisés par des montures prises dans les campagnes, il approche de Tarantia.

Je vois ses chevaliers fatigués, leur armure grise de poussière, leurs oriflammes pendantes, tandis qu'ils poussent leurs montures épuisées à travers la plaine. Je vois, aussi, les rues de Tarantia. La cité est agitée. D'une façon ou d'une autre, la nouvelle de la défaite et de la mort du Roi Conan est parvenue jusque là. Le peuple est fou de peur, il crie que le roi est mort, et qu'il n'y a personne pour les conduire au combat face aux Némédiens. Des ombres gigantesques se dirigent vers l'Aquilonie depuis l'est, et le ciel est noir de vautours. »

Conan jura, bouleversé : « Ce ne sont que des mots ! Le premier mendiant en guenilles dans la rue peut faire une telle prophétie. Si tu dis que tu as vu tout cela dans cette boule de verre, alors tu es un menteur aussi bien qu'une canaille, ce dont je ne doute pas ! Prospero tiendra Tarantia, et les barons se rallieront à lui. Le Comte Trocero de Poitain commande le royaume en mon absence, et il renverra tous ces chiens Némédiens dans leurs chenils. Que sont cinquante mille Némédiens ? L'Aquilonie les avalera. Ils ne reverront jamais Belverus. Ce n'est pas l'Aquilonie qui a été vaincue à Valkia, c'est seulement Conan. »

« L'Aquilonie est perdue », répondit Xaltotun, inébranlable. « La lance et la hache et la torche vont la conquérir, ou, si elles n'y parviennent pas, des puissances venues des âges sombres s'attaqueront à elle. Tout comme les falaises se sont écroulées à Valkia, les cités fortifiées et les montagnes tomberont, s'il en est besoin, et les rivières sortiront en rugissant de leurs lits et noieront toutes les provinces.

Il vaut mieux que l'acier et l'arc l'emportent, sans utiliser les Arts, car l'usage répété de sorts puissants met parfois en mouvement des forces qui peuvent faire vaciller l'univers. »

« De quel enfer es-tu sorti, chien de la nuit ? » grogna Conan, regardant l'homme fixement. Le Cimmérien frissonna involontairement. Il sentait quelque chose d'incroyablement ancien, d'incroyablement maléfique.

Xaltotun leva la tête, comme s'il entendait des murmures à travers le vide. Il semblait avoir oublié son prisonnier. Puis il secoua la tête impatiemment, et posa sur Conan un regard vide d'expression.

« Quoi ? Eh bien, si je te le disais, tu ne me croirais pas. Mais je suis las de discuter avec toi ; il est moins fatiguant de détruire une cité fortifiée que de formuler mes pensées en mots compréhensibles par un barbare sans cervelle. »

« Si j'avais les mains libres, j'aurais vite fait de faire de toi un cadavre sans cervelle. »

« Je n'en doute pas, si j'étais assez fou pour t'en laisser l'occasion » répondit Xaltotun, frappant dans ses mains. Ses façons avaient changé ; il y avait de l'impatience dans sa voix, et une certaine nervosité dans ses manières, même si Conan pensait que cela n'avait rien à voir avec lui.

« Réfléchis à ce que je t'ai dit, barbare » dit Xaltotun. « Tu vas avoir beaucoup de temps pour y penser. Je n'ai pas encore décidé ce que j'allais faire de toi. Cela dépend de circonstances qui ne se sont pas encore produites. Mais retiens bien ceci : si je décide de t'utiliser à mes fins, il vaudra mieux te soumettre sans résistance que d'endurer mon courroux. »

Conan lui lança une malédiction, juste au moment où les tentures s'écartaient, révélant une porte par où entrèrent quatre gigantesques Noirs. Ils n'étaient vêtus que d'un pagne de soie, retenu par une ceinture à laquelle était accrochée une grande clé.

Xaltotun fit un geste d'impatience en direction du roi, puis se retira, comme s'il extirpait entièrement cette question de son cerveau. Ses doigts s'agitaient étrangement. Il prit dans une grande boite de jade vert une poignée de poussière noire chatoyante, et la plaça sur un brasero qui était posé sur un trépied d'or au niveau de son coude. Le globe de cristal, qu'il semblait avoir oublié, tomba soudain sur le sol, comme si son support invisible avait été retiré.

Puis les Noirs levèrent Conan – car il était si lourdement chargé de chaines qu'il ne pouvait pas marcher – et l'emportèrent. Il jeta un regard en arrière, avant que la lourde porte de teck bardée d'or ne se referme, et vit Xaltotun qui se rasseyait sur son fauteuil en forme de trône, les bras croisés, tandis qu'une fine volute de fumée montait depuis le brasero. Conan sentit ses cheveux se hérisser sur sa tête. En Stygie, cet ancien et maléfique royaume qui se trouvait loin au sud, il avait déjà vu une poussière noire comme celle-là. C'était le pollen du Lotus Noir, qui vous plonge dans des rêves monstrueux et dans un sommeil qui ressemble à la mort, et il savait que seuls les terribles magiciens du Cercle Noir, qui est le nadir du mal, recherchent volontairement les cauchemars écarlates du Lotus Noir, pour raviver leurs pouvoirs de nécromancie.

Pour tous les habitants de l'ouest, le Cercle Noir était une fable et un mensonge, mais Conan connaissait sa réalité monstrueuse, et il savait que ses sinistres adeptes pratiquaient leur monstrueuse sorcellerie dans les noires catacombes de Stygie et sous les dômes enténébrés de Sabatea la maudite. Il jeta encore un regard à l'énigmatique porte bardée d'or, frémissant à l'idée de ce qu'elle pouvait cacher.

Le roi ne pouvait dire si l'on était le jour ou la nuit. Le palais du Roi Tarascus semblait être un lieu d'ombres et de ténèbres, qui fuyait toute lumière naturelle. L'esprit de l'ombre et de la nuit y régnait, et cet esprit, pensait Conan, avait pris corps en cet étranger, Xaltotun. Les Noirs portèrent Conan le long d'un couloir sinueux, si peu éclairé qu'ils s'y déplaçaient comme de noirs fantômes portant un cadavre, puis ils descendirent un escalier de pierre qui tournait sans fin. La torche que portait l'un d'entre eux projetait de grandes ombres déformées sur le mur ; on aurait dit des démons descendant un cadavre aux enfers. Ils parvinrent enfin au bas de l'escalier, puis traversèrent un long couloir droit, avec d'un côté un mur percé de loin en loin de passages voûtés derrière lesquels montait un escalier, et de l'autre, un autre mur avec de lourdes portes munies de barreaux séparées par des intervalles de quelques pieds. S'arrêtant devant l'une de ces portes, l'un des Noirs introduisit dans la serrure la clé qui pendait à sa ceinture. Puis, poussant la grille, ils entrèrent avec leur captif. Ils étaient dans un petit cachot dont les murs, le sol et le plafond étaient en pierre, et sur le mur opposé à la porte d'entrée, se trouvait une autre porte à barreaux. Ce qui se trouvait derrière cette porte, Conan ne pouvait le dire, mais il ne pensait pas que ce fût un autre couloir. La faible lumière de la torche, passant à travers les barreaux, laissait deviner de vastes ombres et des cavernes profondes.

Dans un coin du cachot, près de la porte par laquelle ils étaient entrés, des chaînes rouillées étaient accrochées à un grand anneau de fer fixé dans la pierre, et un squelette y pendait. Conan le fixa avec une certaine curiosité, remarquant l'état des os, dont la plupart étaient éclatés et brisés ; le crâne, qui était tombé, était écrasé, comme s'il avait reçu un coup sauvage, d'une force prodigieuse.

Impassible, l'un des noirs – pas celui qui avait ouvert la porte – retira les chaînes de l'anneau, en faisant jouer sa clé dans le massif cadenas, et tira de côté l'amas de métal rouillé et d'os brisés. Puis ils attachèrent les chaînes de Conan à cet anneau, et le troisième Noir tourna sa clé dans la serrure de la porte qui se trouvait de l'autre côté de la cellule, grognant de satisfaction lorsqu'il se fut assuré qu'elle était correctement fermée.

Ensuite ils observèrent Conan de façon énigmatique, géants d'ébène aux yeux plissés, la lumière de la torche soulignant leur peau luisante.

Celui qui tenait la clé de la porte par laquelle ils étaient entrés dit alors, d'une voix gutturale : « C'est maintenant ici ton palais, chien de roi blanc ! Personne savoir sauf le maître et nous. Tout palais endormi. Nous garder secret. Toi peut-être vivre et mourir ici. Comme lui ! » et il frappa dédaigneusement du pied le crâne brisé, le faisant bruyamment rebondir sur le sol de pierre.

Conan ne daigna pas répondre à cette injure, et le Noir, irrité peut-être par le silence de son prisonnier, murmura quelque malédiction, se pencha et cracha au visage du roi. Ce fut un mouvement très imprudent de sa part. Conan était assis sur le sol, les chaînes autour de la poitrine, les poignets et les chevilles entravés par l'anneau fixé au mur. Il ne pouvait ni se lever, ni s'écarter du mur de plus d'un yard. Mais il y avait beaucoup de mou dans les chaînes qui enserraient ses poignets, et avant que le Noir pût mettre sa tête hors de portée, le roi saisit de sa main puissante la longueur de chaîne disponible et le frappa à la tête. L'homme tomba, comme un bœuf qu'on vient d'abattre, et ses camarades le contemplèrent étendu là, le crâne ouvert, et le sang coulant de son nez et de ses oreilles.

Mais ils ne tentèrent aucune mesure de représailles, pas plus qu'ils ne répondirent aux sollicitations pressantes de Conan de s'approcher à portée de la chaîne sanglante qu'il tenait à la main. Au contraire, en grognant dans leur propre langue, ils soulevèrent le Noir sans connaissance et le sortirent comme un sac de grain, jambes et bras ballants. Ils utilisèrent sa clé pour refermer la porte derrière eux, mais sans la retirer de la chaîne d'or qui l'attachait à sa ceinture. Ils prirent la torche avec eux, et tandis qu'ils remontaient le couloir, l'obscurité se glissait derrière eux comme mue d'une volonté propre. Le bruit de leurs pas mourut au loin, avec la lueur de la torche, et les ténèbres et le silence régnèrent sans partage.

Chapitre 5 – Celui qui hantait les profondeurs

Conan resta immobile, supportant le poids de ses chaînes et le désespoir de sa situation avec le stoïcisme des hommes sauvages qui l'avaient élevé. Il ne bougeait pas, parce que le cliquetis de ses chaînes, lorsqu'il mouvait son corps, était assourdissant dans ce silence et cette immobilité, et son instinct, qui lui venait de milliers d'ancêtres nés dans les terres sauvages, lui disait qu'il ne devait pas trahir sa position dans son état actuel d'impuissance. Cela ne résultait pas d'un raisonnement logique ; il ne restait pas silencieux parce qu'il pensait que les ténèbres pouvaient cacher des dangers menaçants qui pourraient le trouver à leur merci. Xaltotun lui avait assuré qu'il ne lui serait pas fait de mal, et Conan croyait qu'il était dans l'intérêt de cet homme de le préserver, du moins pour l'instant. Mais les instincts de la nature étaient en lui, les mêmes que ceux qui l'avaient conduit, lorsqu'il était enfant, à rester invisible et silencieux tandis que les bêtes sauvages rôdaient autour de sa cachette.

Même ses yeux perçants ne pouvaient rien voir dans ces ténèbres compactes. Et pourtant au bout d'un moment, après un temps qu'il lui était impossible d'estimer, il put distinguer une faible lueur, une sorte de rayon oblique de lumière grise, qui lui permettait de voir vaguement les barreaux de la porte à côté de lui, et même de distinguer le squelette près de l'autre grille.

Cela le déconcerta, jusqu'à ce qu'il trouve l'explication. Il se trouvait profondément sous terre, dans les souterrains en-dessous du palais, mais pour une raison ou une autre, un puits avait été creusé quelque part au-dessus. Dehors, la lune avait atteint un point depuis lequel ses rayons pouvaient descendre obliquement dans le puits. Il se dit que de cette façon, il pourrait compter le passage des nuits et des jours. Peut-être le soleil lui aussi brillerait-il à travers ce puits, mais il se pouvait aussi qu'on le fermât durant le jour. Peut-être était-ce là un subtil moyen de torture : donner au prisonnier un petit aperçu de la lumière du soleil ou de la lune.

Son regard tomba sur les os brisés qui luisaient faiblement de l'autre côté du cachot. Il ne se tortura pas l'esprit en se demandant futilement qui cela pouvait être, et les raisons de sa perte, mais il s'interrogea sur la raison pour laquelle les os avaient pu être à ce point fracassés. Ils n'avaient pas été brisés sur un chevalet de torture. Alors, tandis qu'il regardait, un autre détail inquiétant lui apparut évident. Les tibias avaient été fendus dans le sens de la longueur, et il n'y avait à cela qu'une seule explication : ils avaient été brisés ainsi afin de pouvoir récupérer la moelle. Et quelle créature autre que l'homme brise les os pour leur moelle ? Peut-être ces restes étaient-ils les témoins muets de quelque horrible festin cannibale, perpétré par un malheureux poussé à la folie par la famine. Conan se demanda si ses propres os seraient découverts, dans le futur, pendus à leurs chaînes rouillées. Il combattit la panique irrationnelle du loup pris au piège qui se répandait en lui.

Le Cimmérien ne proféra pas de malédiction, ne cria pas, ne pleura pas, ne délira pas comme aurait pu le faire un homme civilisé. Mais la douleur et le trouble dans son cœur n'en étaient pas moins forts. Ses longs membres tremblaient sous l'intensité de ses émotions. Quelque part, loin à l'ouest, l'armée Némédienne se frayait un chemin à coups d'épée et de torches vers le cœur de son royaume. La petite armée de Poitenains ne pouvait résister devant elle. Prospero pourrait tenir Tarantia pendant quelques semaines ou même mois, mais au final, sans renforts, il devrait se rendre devant le nombre. Sans doute, les barons le rallieraient contre les envahisseurs, mais en attendant, lui, Conan, devait rester étendu là, impuissant, dans une cellule sombre, tandis que d'autres menaient ses lances au combat et se battaient pour son royaume. Le roi contractait ses puissantes mâchoires, envahi par une rage écarlate. Puis il se raidit, car au-delà de la porte la plus éloignée, il avait entendu un pas furtif. Plissant les yeux, il devina une silhouette indistincte, penchée derrière la grille. Il y eut un grincement de métal contre métal, puis un déclic, comme si une clé avait été tournée dans la serrure. Puis la silhouette se déplaça en silence et sortit de son champ de vision. Quelque garde, supposa-t-il, vérifiant la serrure. Après un moment, il entendit le son se répéter faiblement quelque part, beaucoup plus loin, puis ce fut une porte s'ouvrant doucement, puis des pas légers et rapides qui s'enfuyaient au loin. Ensuite le silence régna à nouveau.

Conan attendit pendant ce qui lui sembla être un long moment, mais fut certainement beaucoup plus court, car la lumière de la lune lui parvenait toujours par le puits caché. Il n'entendit plus aucun bruit. Il finit par changer de position, et ses chaînes firent entendre un son métallique. Alors il entendit un autre bruit de pas, plus léger – un pas léger derrière la porte la plus proche, la porte par laquelle il était entré dans la cellule. Un instant plus tard, une fine silhouette se dessinait vaguement dans la lumière grisâtre.

« Roi Conan ! » prononça une voix douce avec angoisse. « Oh, Seigneur, êtes-vous là ? »

« Et où serais-je sinon ici ? » répondit-il sur ses gardes, tordant le cou pour voir l'apparition.

C'était une jeune fille, qui enserrait les barreaux de la porte de ses doigts délicats. La vague lueur derrière elle dessinait sa silhouette souple à travers l'étoffe de soie vaporeuse drapée autour de ses reins, et se reflétait faiblement sur les joyaux qui décoraient son pectoral. Ses yeux noirs brillaient dans les ténèbres, ses bras blancs luisaient faiblement, comme de l'albâtre. Ses cheveux formaient une masse d'écume noire, dont la lumière ténue laissait à peine deviner les reflets. « Les clés de vos chaînes et de l'autre porte ! » murmura-t-elle, et une fine main blanche passa à travers les barreaux trois objets qui tombèrent sur le sol en cliquetant.

« De quel nouveau jeu s'agit-il ? » demanda Conan. « Tu parles Némédien, et je n'ai aucun ami en Némédie. Quelle est cette nouvelle diablerie de ton maître ? T'a-t-il envoyé ici pour te moquer de moi ? »

« Je ne me moque pas de vous ! » La fille tremblait violemment. Ses bracelets et son pectoral tintèrent contre les barreaux auxquels elle se cramponna. « Je le jure, par Mitra ! J'ai volé les clés à vos geôliers noirs ! Ils sont les gardiens de ces profondeurs, et chacun porte une clé qui ouvre uniquement un type de serrure. Je les ai fait boire. Celui à qui vous avez brisé la tête a été emmené chez un guérisseur, et je n'ai pas pu prendre sa clé. Mais j'ai volé les autres. Oh, par pitié, ne traînez pas ! Au-delà de ces cachots se trouvent les gouffres qui donnent sur les enfers ! »

Un peu impressionné, Conan essaya les clés sans trop y croire, s'attendant à ce qu'elles ne fonctionnent pas, et à entendre ensuite l'explosion d'un rire moqueur. Mais il fut stupéfait de découvrir que l'une d'elles, au moins, lui permettait de se libérer de ses chaînes, car elle ouvrait non seulement le cadenas qui les fixait à l'anneau, mais aussi ceux qui emprisonnaient ses membres. Quelques secondes plus tard il se mettait debout, exultant d'une joie féroce à l'idée de cette liberté relative retrouvée. D'un pas, il fut à la grille, et ses mains se refermaient sur l'un des barreaux et sur le fin poignet qui s'y appuyait, emprisonnant la jeune femme, qui releva bravement son visage pour le regarder droit dans les yeux.

« Qui es-tu, jeune fille ? » demanda-t-il. « Pourquoi fais-tu cela ? »

« Je ne suis que Zénobie », murmura-t-elle en reprenant son souffle, comme si elle était terrifiée, « juste une fille du sérail du roi. »

« A moins que ce ne soit qu'une maudite ruse » murmura Conan, « Je ne comprends pas pourquoi tu m'apportes ces clés. »

Elle pencha sa tête brune, puis la releva pour affronter le regard soupçonneux de Conan. Les larmes jaillissaient tels des diamants de ses longs cils noirs.

« Je ne suis qu'une fille du sérail du roi » dit-elle, avec une certaine humilité. « Il ne me jette jamais un regard, et ne le fera sans doute jamais. Je vaux moins que le moindre de ses chiens qui rongent les os dans sa salle de banquet.
Mais je ne suis pas qu'une poupée ; je suis faite de chair et de sang. Je respire, je connais la haine, la peur, la joie et l'amour. Et je vous aime, Roi Conan, depuis que je vous ai vu chevauchant à la tête de vos chevaliers, dans les rues de Belverus lorsque vous avez rendu visite au Roi Nimed, il y a des années. Mon cœur faillit jaillir de ma poitrine ce jour-là pour atterrir dans la poussière sous les sabots de votre cheval. »

Son visage s'empourpra tandis qu'elle parlait, mais ses yeux noirs ne faiblirent pas. Conan ne répondit pas immédiatement ; aussi sauvage et indompté qu'il soit, même le plus brutal des hommes ne peut être que frappé de stupeur et d'émerveillement lorsqu'il contemple ainsi l'âme mise à nu d'une femme.

Elle pencha alors la tête, puis pressa ses lèvres rouges contre les doigts qui emprisonnaient son poignet délicat. Puis elle releva soudain la tête, comme si elle venait de se souvenir de leur position, et un éclair de terreur brilla dans ses yeux. « Hâtez-vous ! » murmura-t-elle en le pressant. « Il est plus de minuit. Vous devez partir ! »

« Mais ne vont-ils pas t'écorcher vive pour avoir volé ces clés ? »

« Ils ne le sauront jamais. Si les Noirs se souviennent au matin de la personne qui leur a apporté du vin, ils n'admettront jamais que les clés leur aient été volées alors qu'ils étaient ivres. La seule clé que je n'ai pu obtenir est celle qui ouvre cette porte. Vous devez recouvrer votre liberté en passant par les fosses. Quels abominables périls rôdent là, je ne puis même pas le deviner. Mais de plus grands dangers vous attendent si vous restez dans cette cellule. Le Roi Tarascus est revenu – »

« Quoi ? Tarascus ? »

« Oui, il est revenu dans le plus grand secret, et il n'y a pas longtemps, il est descendu dans les souterrains, et puis il est remonté, pâle et tremblant comme un homme qui a couru un grand danger. Je l'ai entendu murmurer à son écuyer, Arideus, que quoi qu'en pense Xaltotun, vous deviez mourir. »

« Et Xaltotun ? » murmura Conan. Il sentit qu'elle frissonnait.

« Ne me parlez pas de lui ! » souffla-t-elle. « Les démons sont souvent invoqués par le simple énoncé de leur nom. Les esclaves disent qu'il est étendu dans sa chambre, la porte verrouillée, plongé dans les rêves du Lotus Noir. Je crois que même Tarascus a secrètement peur de lui, car sinon, il vous tuerait au grand jour. Mais il est descendu dans les souterrains ce soir, et ce qu'il y a fait, Mitra seul le sait. »

« Je me demande si c'était Tarascus qui se trouvait près de la porte de ma cellule, tout à l'heure ? » murmura Conan.

« Voici une dague ! » souffla-t-elle, passant quelque chose à travers les barreaux. Les doigts agiles de Conan se refermèrent sur un objet dont le contact lui était familier. « Empruntez vite cette porte, puis tournez à gauche, et longez les cellules jusqu'à ce que vous trouviez un escalier de pierre. Sur votre vie, ne vous éloignez pas des cellules ! Montez les marches et ouvrez la porte qui se trouve en haut, à l'aide de l'une de ces clés. Si Mitra le veut, je vous attendrai là. » Puis elle s'éloigna de son pas léger.

Conan haussa les épaules, puis se tourna vers la grille la plus éloignée. Peut-être était-ce là quelque piège diabolique élaboré par Tarascus, mais plonger la tête la première dans un piège faisait moins horreur à son caractère que rester assis docilement en attendant que s'accomplisse son destin. Il inspecta l'arme que la jeune fille lui avait donnée, et sourit sinistrement. Qui qu'elle puisse être, elle avait prouvé en lui donnant cette dague, qu'elle était une personne d'une intelligence pratique. Il ne s'agissait pas d'un élégant stylet, choisi à cause de son manche incrusté de joyaux ou de sa garde en or, destiné à accomplir un petit meurtre délicat dans le boudoir d'une dame ; c'était un bon vieux poignard, l'arme d'un guerrier, avec une lame large, quinze pouces de long, se terminant en une pointe aussi acérée qu'un diamant.

Il grogna de satisfaction. La sensation de l'arme dans sa main le réconfortait et lui redonnait un peu de confiance. Quels que soient les fils des intrigues qu'on pouvait tisser autour de lui, quels que soient les mensonges et les trahisons qui pouvaient l'entourer, cette dague était réelle. Les puissants muscles de son bras droit se raidirent, anticipant des coups meurtriers. Il essaya alors maladroitement d'ouvrir la porte à l'aide des clés. Mais elle n'était pas verrouillée. Et pourtant, il se souvenait avoir vu le grand homme noir la fermer. La silhouette furtive aperçue ensuite n'était donc pas un geôlier s'assurant que la porte était bien fermée. Au contraire, l'homme avait ouvert

la porte. Cette porte déverrouillée avait en elle-même une signification sinistre. Mais Conan n'hésita pas. Il poussa la grille, et sortit de sa cellule pour s'enfoncer dans les épaisses ténèbres.

Comme il l'avait imaginé, la porte ne donnait pas sur un autre couloir. Le sol dallé s'étendait sous ses pieds, et l'alignement de cellules continuait à droite et à gauche derrière lui, mais il ne pouvait estimer les limites de l'espace dans lequel il venait de pénétrer. Il ne pouvait voir ni le plafond, ni d'autres murs. Le clair de lune filtrait à travers cette vaste étendue uniquement par les grilles des cellules, et se perdait presque totalement dans les ténèbres. Des yeux moins perçants que les siens auraient à peine pu percevoir les vagues taches de lumière grisâtre qui flottaient devant chaque cellule.

Tournant à gauche, il se déplaça rapidement et sans bruit le long de l'alignement des geôles, ses pieds nus ne faisant aucun bruit sur les dalles. Il jetait un bref regard dans chaque cellule devant laquelle il passait. Toutes étaient vides, mais verrouillées. Dans certaines, il pouvait percevoir le léger reflet de la lumière sur la blancheur des os. Ces souterrains étaient une relique d'un âge sinistre, construits longtemps auparavant, lorsque Belverus était plus une forteresse qu'une cité. Mais à l'évidence, l'usage qu'on en avait fait récemment était beaucoup plus intensif qu'on ne l'imaginait.

Devant lui à présent, il voyait les vagues contours d'un escalier qui montait rapidement, et il sut que c'était celui qu'il devait emprunter. Mais soudain, il se retourna vivement, s'accroupissant dans les ténèbres.

Quelque part derrière lui, quelque chose se déplaçait – quelque chose de volumineux mais de furtif, qui marchait sur des pieds qui n'étaient pas des pieds humains. Le regard de Conan parcourut toute la longue rangée de cellules Devant chacune d'elles se dessinait un carré de faible lueur grisâtre, qui n'était guère plus qu'un endroit où les ténèbres étaient un peu moins épaisses qu'ailleurs. Mais il vit quelque chose se déplacer le long de ces carrés. Quoi, il n'aurait su le dire, mais c'était lourd et imposant, et pourtant cela se déplaçait avec une aisance et une rapidité qui n'était pas celles d'un homme. Il voyait la chose quand elle passait dans les flaques de lumière grise, et la perdait quand elle se fondait dans les étendues d'ombres dans l'intervalle. Cette progression furtive, faite d'apparitions et de disparitions comme s'il s'agissait d'un trouble de la vision, était très étrange.

Conan entendait les barreaux vibrer tandis que la chose essayait chaque porte l'une après l'autre. Maintenant, elle atteignait la cellule qu'il venait tout juste de quitter, dont la porte s'ouvrit d'un seul coup. Il vit une grande forme imposante se dessiner vaguement et fugitivement devant l'ouverture grisâtre, puis disparaître dans la cellule. La sueur couvrait le visage et les mains de Conan. Maintenant, il savait pourquoi Tarascus était venu si discrètement auprès de sa porte, pour s'enfuir ensuite aussi rapidement. Le roi avait déverrouillé la porte, et, quelque part au fond de ces gouffres maudits, il avait ouvert la cellule ou la cage qui contenait cette monstruosité.

A présent, la chose sortait de la cellule et remontait à nouveau le couloir, sa tête difforme près du sol. Elle ne prêtait plus aucune attention aux portes fermées. Elle reniflait la piste. Il la voyait plus clairement maintenant : la vague lueur dessinait les contours d'un énorme corps anthropomorphe, d'une taille et d'une carrure sans communes mesures avec celles d'un homme. Elle allait sur deux jambes, en se penchant en avant, elle était grise et hirsute, et son épaisse fourrure était striée d'argent. Sa tête était une épouvantable caricature d'être humain, et ses longs bras pendaient près du sol.

Conan comprit enfin – il comprit la signification de ces os brisés et écrasés dans la cellule – et il reconnut Celui qui hantait les profondeurs. C'était un singe gris, un de ces terribles mangeurs d'hommes des forêts qui s'étendent sur les côtes montagneuses à l'est de la mer de Vilayet. A demi-légendaires, et en tout cas terrifiants, ces singes étaient les gobelins des légendes Hyboriennes, ogres cannibales et meurtriers hantant les forêts enténébrées.

Il savait que la chose sentait sa présence, car elle progressait lentement maintenant, faisant rouler rapidement son corps en forme de baril sur ses jambes courtes et largement arquées. Il jeta un rapide regard vers l'escalier,

mais il savait que la chose serait dans son dos avant qu'il pût atteindre la porte qui se trouvait en haut des marches. Il choisit de lui faire face.

Conan se déplaça jusqu'au plus proche rayon de lune, afin d'avoir le plus possible l'avantage que pouvait lui procurer la lumière, car il le savait, la bête pouvait voir mieux que lui dans l'obscurité. La brute l'aperçut immédiatement, ses grands crocs jaunâtres brillèrent dans l'ombre, mais elle ne produisit aucun son. Créatures de la nuit et du silence, les singes gris de Vilayet étaient muets. Mais sur ses traits monstrueux et sinistres, qui étaient comme une bestiale parodie de visage humain, se dessinait une hideuse exultation.

Conan restait debout, calme, regardant sans frémir le monstre qui s'approchait. Il savait qu'il devait jouer sa vie sur un seul coup de poignard ; il n'aurait pas l'opportunité d'en infliger un second, pas plus qu'il n'aurait le temps de frapper puis de se mettre hors de portée. Le premier coup devait tuer, et tuer immédiatement, s'il espérait survivre à cet abominable corps-à-corps. Il observa la gorge épaisse, le ventre poilu, et la poitrine puissante qui se gonflait en deux arches gigantesques qui étaient comme deux boucliers. Il devait frapper au cœur : il valait mieux risquer que la lame soit déviée par les lourdes côtes, que de frapper là où le coup risquait de ne pas être instantanément fatal. Avec une pleine conscience des enjeux, Conan compara la rapidité de son œil et de son bras, ainsi que sa puissance musculaire, avec la force brute et la férocité du mangeur d'hommes. Il devait combattre au corps à corps, porter un coup mortel, et ensuite faire confiance à la robustesse de son corps pour pouvoir survivre à l'inévitable étreinte qui allait suivre.

Tandis que le singe venait à lui de sa démarche ondoyante, faisant tourner ses terribles bras, Conan plongea soudain entre ceux-ci et frappa avec toute la force de son désespoir. Il sentit la lame s'enfoncer jusqu'à la garde dans la bête velue, et tout de suite il baissa la tête et ramassa tout son corps en une masse compacte de muscles noués, et en même temps, il attrapa les bras qui se refermaient et envoya violemment son genou dans le ventre du monstre, se préparant à affronter l'étreinte meurtrière.

Pendant un instant de vertige, il eut l'impression d'être démembré par un tremblement de terre, puis soudain, il fut libéré, affalé sur le sol, et le monstre poussait son dernier soupir en-dessous de lui, ses yeux rouges révulsés, le manche du poignard vibrant encore dans sa poitrine. Le coup désespéré avait trouvé le chemin de son cœur. Conan haletait, comme s'il avait livré un long combat, tremblant de tous ses membres. C'était comme si certaines de ses articulations étaient disjointes, et le sang coulait des écorchures que les griffes du monstre avaient laissées sur sa peau. Ses muscles et ses tendons avaient été soumis à de sauvages torsions. Si la bête avait vécu une seule seconde de plus, elle aurait certainement réussi à le démembrer. Mais la force du Cimmérien lui avait permis de résister, pendant le bref instant qu'elle avait duré, à la convulsion d'agonie du singe, qui aurait mis en pièces un homme moins fort que Conan.

Chapitre 6 – Le coup de poignard

Conan se pencha et arracha le poignard de la poitrine du monstre. Puis il monta rapidement les escaliers. Quelles autres formes de terreur pouvaient se tapir dans l'obscurité, il ne pouvait le savoir, mais il n'avait aucune envie de les rencontrer. Un combat comme celui-ci était trop éprouvant, même pour le géant Cimmérien.

Le reflet de la lune sur le sol était en train de disparaître, les ténèbres s'épaississaient, et un sentiment proche de la panique l'envahissait tandis qu'il montait les marches. Il poussa un grand soupir de soulagement quand il arriva en haut, quand il sentit que la troisième clé tournait dans la serrure. Il ouvrit la porte doucement, passa la tête pour regarder, s'attendant à moitié à subir l'attaque d'un ennemi humain ou animal.

Il était face à un couloir de pierre nue, à peine éclairé, et une silhouette souple et élancée se tenait devant la porte.

« Votre Majesté ! » C'était un cri étouffé, vibrant, à la fois de soulagement et de peur. La jeune fille bondit auprès de lui, puis hésita, comme gênée.

« Vous saignez » dit-elle. « Vous avez été blessé ! »

Il eut un geste d'impatience. « Des écorchures qui ne feraient pas de mal à un petit enfant. Mais ton couteau était le bienvenu, toutefois. Sans lui, le singe de Tarascus serait en train d'écraser mes tibias pour leur moelle. Mais maintenant ? »

« Suivez-moi » souffla-t-elle. « Je vais vous conduire hors des murs de la cité. J'ai caché un cheval là-bas. » Elle se retourna pour le conduire le long du couloir, mais il posa sa lourde main sur son épaule nue.

« Marche à mes côtés » l'enjoignit-il doucement, passant son bras massif autour de sa taille légère. « Tu as été loyale avec moi jusqu'ici, et j'aurais tendance à te croire, mais je n'ai vécu aussi longtemps que parce que je n'ai jamais fait totalement confiance à personne, homme ou femme. Allez ! Et si tu me trompes, tu ne vivras pas assez longtemps pour te réjouir de la plaisanterie. »

Elle ne tressaillit pas à la vue du poignard ensanglanté, ni au contact des muscles durs avec son corps délicat.

« Coupez-moi la gorge sans pitié si je vous trompe » répondit-elle. « La simple sensation de votre bras autour de moi, même pour me menacer, est comme l'accomplissement d'un rêve. »

Le couloir voûté aboutit à une porte, qu'elle ouvrit. Derrière, était étendu un autre Noir, un géant en turban vêtu d'un pagne de soie, avec une épée recourbée qui gisait sur les dalles à côté de sa main. Il ne bougea pas. « J'ai drogué son vin » murmura-t-elle, faisant un écart pour éviter le corps étendu au sol. « Il est le dernier gardien des souterrains, et le plus proche de l'issue. Personne ne s'en jamais échappé, et personne n'a jamais essayé d'y pénétrer, c'est pourquoi seuls ces Noirs les gardent. De tous les serviteurs, ils étaient les seuls à savoir que le prisonnier que Xaltotun avait amené dans son char était le Roi Conan. Tandis que les autres filles dormaient, j'étais éveillée et je regardais la cour depuis un appartement situé à l'étage, car je savais que la bataille faisait rage, ou s'était terminée, dans l'ouest, et je craignais pour vous.
Je vis les Noirs vous porter en montant l'escalier, et je vous reconnus à la lueur des torches. Je me glissai dans cette aile du palais ce soir, juste à temps pour voir qu'ils vous descendaient dans les souterrains. Je n'osai pas revenir avant la tombée de la nuit. Vous devez être resté endormi dans les vapeurs de la drogue toute la journée dans la chambre de Xaltotun.
Oh, soyons prudents ! D'étranges choses sont à l'œuvre dans le palais cette nuit. Les esclaves disent que Xaltotun dort, comme souvent, drogué par les lotus de Stygie, mais Tarascus est dans le palais. Il y est entré en secret, par

la poterne, enveloppé dans un manteau poussiéreux comme s'il avait fait un long voyage, et accompagné seulement par Arideus, son maigre et silencieux écuyer. Je ne comprends pas, mais j'ai peur. »

Ils arrivèrent au pied d'un escalier étroit, qu'ils gravirent, puis ils passèrent par un étroit panneau qu'elle écarta sur le côté. Une fois qu'ils furent passés, elle le remit en place, et c'était comme s'il était partie intégrante de la muraille. Ils étaient dans un couloir plus vaste, décoré de tapis et de tentures, que des lampes suspendues éclairaient d'une lueur dorée.

Conan écouta avec attention, mais il n'entendait aucun bruit dans le palais. Il ne savait pas dans quelle partie du bâtiment il était, ni dans quelle direction se trouvait la chambre de Xaltotun. La jeune fille tremblait tandis qu'elle le conduisait le long du couloir. Elle finit par s'arrêter à côté d'une alcôve dissimulée par un rideau de satin, qu'elle écarta, en lui faisant signe d'entrer. « Attendez ici ! Derrière cette porte au bout du couloir, nous pouvons très bien rencontrer des esclaves ou des eunuques à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Je vais voir si la voie est libre, avant que nous tentions de passer. »

Instantanément, la méfiance de Conan se réveilla. « Me conduis-tu dans un piège ? »

Des larmes jaillirent des yeux noirs de la jeune fille. Elle tomba à ses genoux et se saisit de sa main musclée. « Oh, mon roi, ne perdez pas confiance en moi maintenant ! » Sa voix vibrait désespérément. « Si vous doutez, si vous hésitez, nous sommes perdus ! Pourquoi vous sortirais-je des souterrains pour vous trahir maintenant ? »

« Très bien » murmura-t-il. « Je vais te faire confiance, même si, par Crom, les habitudes de toute une vie ne sont pas faciles à oublier. Mais je ne te ferai pas de mal, même si tu me ramenais tous les hommes d'armes de Némédie. Sans toi, le maudit singe de Tarascus m'aurait trouvé enchaîné et sans armes. Fais comme tu veux, femme. »

Embrassant ses mains, elle bondit avec légèreté et courut le long du couloir, pour disparaître derrière une lourde double porte.

Il la suivit du regard, se demandant s'il était fou de lui faire confiance, puis il haussa ses puissantes épaules, et remit en place les rideaux de satin, dissimulant son refuge. Il n'était pas étrange qu'une jeune beauté passionnée risque sa vie pour l'aider ; de telles choses s'étaient produites assez souvent dans sa vie. Beaucoup de femmes l'avaient regardé avec envie, du temps de ses errances, comme du temps où il était roi.

Et pourtant il ne resta pas immobile dans l'alcôve à attendre son retour. Suivant son instinct, il explora la cache à la recherche d'une autre sortie, et finit par en trouver une – un étroit passage, masqué par les tapisseries, et qui conduisait à une porte magnifiquement sculptée, à peine visible dans la faible lumière qui filtrait depuis le couloir. Tandis qu'il l'examinait, il entendit, quelque part derrière cette porte, le bruit d'une autre porte qui s'ouvrait et se refermait, puis un bruit confus de voix. Son visage sombre s'éclaira d'une expression sinistre tandis qu'il réalisait que l'une de ces voix lui était familière. Sans hésitation, il se glissa dans le passage, puis s'accroupit devant la porte comme une panthère en embuscade. La porte n'était pas verrouillée, et il manipula délicatement, puis l'ouvrit à la volée, au mépris des conséquences.

La porte était masquée de l'autre côté par des tapisseries, mais à travers une fente dans le tissu, il pouvait voir une pièce éclairée par une bougie posée sur une table d'ébène. Il y avait deux hommes dans la pièce. L'un était un ruffian balafré, d'allure sinistre, vêtu de braies de cuir et d'un manteau râpé, l'autre était Tarascus, Roi de Némédie. Tarascus semblait mal à l'aise. Il était un peu pâle, et il ne cessait de sursauter et de jeter des regards autour de lui, comme s'il craignait d'entendre quelque chose, ou un bruit de pas.

« Va rapidement et pars à l'instant » disait-il. « Il est profondément drogué, mais je ne sais quand il se réveillera. »

« Il est étrange d'entendre des paroles de crainte sortir des lèvres de Tarascus » gronda l'autre d'une voix dure et profonde.

Le roi fronça les sourcils. « Je n'ai peur d'aucun homme, comme tu le sais. Mais lorsque j'ai vu les falaises tomber à Valkia, j'ai compris que ce démon que nous avons ressuscité n'était pas un charlatan. Je crains ses pouvoirs, car je ne connais pas toute leur étendue. Mais je sais que d'une façon ou d'une autre, ils sont liés à cette chose maudite que je lui ai volée. Elle l'a ramené à la vie ; elle doit donc être la source de sa sorcellerie. Il l'avait bien cachée ; mais l'un des esclaves, qui suivant mes ordres, l'espionnait, l'a vu placer le joyau dans un coffret en or, et a vu où il cachait ce coffret. Mais même ainsi, je n'aurais pas osé le voler à Xaltotun s'il n'avait été plongé dans les rêves du lotus.
Je crois que là réside le secret de son pouvoir. C'est avec le joyau qu'Orastes l'a ramené à la vie. C'est avec lui qu'il fera de nous ses esclaves, si nous ne sommes pas vigilants. Alors prends-le, et jette-le à la mer comme je te l'ai demandé. Et éloigne-toi suffisamment de la côte pour être certain qu'aucune marée, aucune tempête ne pourra le rejeter sur la plage. Je t'ai payé pour cela. »

« En effet » grogna le ruffian. « Et je te dois plus que l'or, roi ; j'éprouve pour toi de la gratitude. Même les voleurs peuvent être reconnaissants. »

« Quelle que soit la dette que tu peux avoir envers moi » répondit Tarascus, « elle sera payée lorsque tu auras jeté cette chose à la mer. »

« Je vais chevaucher vers Zingara et prendre la mer à Kordava » promit l'autre. « Je n'ose pas me montrer à Argos, à cause d'une histoire de meurtre qui – »

« Peu importe, que cela soit fait. Voici ; un cheval t'attend dans la cour. Va, et va vite ! »

Quelque chose passa de main en main, quelque chose d'incandescent comme un feu vif. Conan n'en eut qu'un bref aperçu. Puis le ruffian mit un chapeau mou sur sa tête, tira son manteau sur ses épaules, et sortit en hâte de la pièce. Et, tandis que la porte se refermait sur lui, Conan se précipita à l'intérieur, assoiffé de sang. Il s'était contenu autant qu'il l'avait pu. La vue de son ennemi si près de lui avait fait bouillir son sang sauvage, et il oublia toute notion de prudence et de retenue.

Tarascus se tournait vers une autre porte lorsque Conan arracha les rideaux et bondit dans la pièce comme une panthère ivre de carnage. Tarascus se retourna, mais avant même qu'il pût identifier son adversaire, le poignard de Conan le frappait. Mais le coup n'était pas mortel, comme le sut Conan à l'instant même où il frappa. Son pied s'était pris dans un replis du rideau, et il avait trébuché tandis qu'il bondissait. La pointe se ficha dans l'épaule de Tarascus et glissa sur ses côtes, et le roi de Némédie poussa un hurlement. La force du coup et l'impact du corps de Conan le projetèrent en arrière, renversant la table, et éteignant la bougie. La violence de la charge les fit tomber tous deux au sol, enchevêtrés dans les replis de la tapisserie. Conan, aveugle, frappait au hasard dans le noir, tandis que Tarascus, gagné par la panique, hurlait de terreur ; mais comme si la peur lui conférait une énergie surhumaine, il parvint à se libérer et à s'enfuir dans le noir, en hurlant : « A l'aide ! Gardes ! Arideus ! Orastes ! Orastes ! »

Conan se dégagea des tapisseries emmêlées et des débris de la table, et se releva, jurant avec amertume, n'ayant pu satisfaire sa soif de sang. Il était désorienté, ne connaissant pas les plans du palais. Il entendait encore résonner les hurlements de Tarascus au loin, et un concert de cris sauvages lui répondait. Le Némédien lui avait échappé à la faveur des ténèbres, et Conan ne savait pas dans quelle direction il était parti. L'attaque vengeresse du Cimmérien avait échoué, et il ne lui restait plus qu'à sauver sa propre peau s'il le pouvait. Jurant rageusement, Conan retourna dans l'alcôve, juste pour voir Zénobie revenir en courant, ses yeux noirs dilatés par la terreur.

« Oh, qu'est-il arrivé ? » cria-t-elle. « Le palais est en alerte ! Je jure que je ne vous ai pas trahi – »

« Non, c'est moi qui ai éveillé ce nid de frelons » grogna-t-il. « J'ai essayé de solder une petite dette. Quel est le plus court chemin pour sortir ? »

Elle le prit par le poignet et se mit à courir le long du couloir. Mais avant qu'ils atteignent la lourde porte à l'autre bout, des cris étouffés s'élevèrent de l'autre côté, et la porte commença à vibrer sous les coups. Zénobie se tordit les mains et se mit à gémir. « Nous sommes coincés ! J'avais refermé cette porte en revenant. Mais ils vont l'enfoncer dans un instant. Le chemin vers la poterne passe par là. »

Conan se retourna. Au bout du couloir, il entendait une clameur croissante qui lui indiquait que ses ennemis, bien que toujours invisibles, étaient derrière lui aussi bien que devant.

« Vite ! Cette porte ! » cria la jeune fille, désespérée, traversant le couloir et ouvrant à la volée la porte d'une chambre. Conan la suivit, et tira le verrou doré. Ils se tenaient dans une chambre richement meublée, où ils étaient seuls, et elle l'attira vers une fenêtre à barreaux d'or, à travers laquelle il pouvait voir des arbres et des arbustes.

« Vous êtes fort » haleta-t-elle. « Si vous pouvez tordre ces barreaux, vous pouvez encore vous enfuir. Le jardin est plein de gardes, mais les fourrés sont épais, et vous pourrez leur échapper. Le mur sud est aussi le mur d'enceinte de la cité. Une fois que vous l'aurez passé, vous aurez une chance de vous enfuir. Un cheval est caché dans un fourré à côté de la route qui part vers l'ouest, à quelques centaines de pas au sud de la fontaine de Thrallos. Vous savez où elle se trouve ? »

« Oui ! Mais, et toi ? Je pensais t'emmener avec moi. »

La joie éclaira le beau visage de la fille. « Alors, ma coupe de bonheur est pleine ! Mais je ne veux pas compromettre votre fuite. Si vous vous encombrez de moi, vous pouvez échouer. Non, ne craignez rien pour moi. Ils ne soupçonneront jamais que je vous aie aidé de mon plein gré. Allez ! Ce que vous venez de dire illuminera ma vie durant de longues années. »

Il la prit dans ses bras d'acier, écrasa sa frêle silhouette haletante contre lui, et l'embrassa avec passion sur les yeux, les joues, la gorge et les lèvres, jusqu'à ce qu'elle s'abandonne pantelante à son étreinte. Il était brutal et tempétueux comme un vent d'ouragan, et même ses gestes d'amour étaient violents.

« Je pars » murmura-t-il. « Mais par Crom, je reviendrai pour toi un jour ! » Et se retournant, il saisit les barreaux en or et les descella de leurs logements d'une formidable torsion, puis il passa une jambe sur le rebord avant de descendre rapidement, s'agrippant aux décorations du mur. Il se mit à courir dès qu'il toucha le sol, et se fondit comme une ombre dans le véritable labyrinthe que constituaient les arbres foisonnants et les immenses rosiers. Jetant un dernier regard par-dessus son épaule, il vit Zénobie qui se penchait sur le rebord de la fenêtre, les bras tendus vers lui en un geste muet d'adieu et de renoncement.

Les gardes couraient partout dans le jardin, convergeant tous vers le palais, d'où s'élevait une clameur de plus en plus forte – de grands hommes en cuirasse brunie, avec des casques à cimier en bronze poli. La lumière des étoiles se reflétait sur leurs armures au milieu des arbres, trahissant leurs moindres mouvements, mais le bruit de leur approche les précédait de fort loin. Pour Conan, élevé dans les contrées sauvages, leur course à travers les bosquets était comme la cavalcade assourdissante d'un troupeau de bétail. Certains passèrent à quelques pieds de là où il était étendu dans un épais buisson, et ne devinèrent jamais sa présence. Ils couraient vers le palais, et ils étaient aveugles à tout ce qui pouvait se passer autour d'eux. Quand ils furent passés, criant toujours, il se leva et s'enfuit en traversant le jardin, sans faire plus de bruit qu'une panthère.

Il atteignit rapidement le mur sud, et monta les marches qui menaient au parapet. Le mur était conçu pour se protéger des gens à l'extérieur, pas à l'intérieur. Il ne vit aucune sentinelle patrouillant sur les fortifications. A travers une embrasure, il regarda le grand palais qui s'élevait au-dessus des cyprès derrière lui. Des lumières brillaient à chaque fenêtre, et il pouvait voir des silhouettes allant et venant derrière elles, comme des marionnettes aux fils invisibles. Il sourit férocement, agita la main en un signe d'adieu et de menace, et passa au-

dessus du bord extérieur du parapet. Il se laissa tomber sans bruit sur les branches d'un arbre bas tout proche. Un instant plus tard, il courait dans l'ombre, de l'allure d'un homme des collines capable d'avaler de longs miles.

Des jardins et des villas d'agrément entouraient les murailles de Belverus. Les esclaves somnolents à leur poste de garde ne voyaient pas la silhouette rapide et furtive qui escaladait les murs, traversait les allées plantées d'arbres formant une voûte végétale, et se déplaçait silencieusement à travers les vergers et les vignes. Les chiens de garde s'éveillèrent et poussèrent leurs sourds aboiements, devinant une ombre qui se faufilait, à peine sentie, et bien vite disparue.

Dans une pièce de son palais, Tarascus se tordait de douleur et hurlait sur une couche maculée de sang, s'abandonnant aux mains rapides et habiles d'Orastes. Le palais était envahi de serviteurs tremblants, aux yeux écarquillés, mais le roi était seul dans la chambre en compagnie du prêtre renégat.

« Es-tu certain qu'il dort toujours ? » demanda encore Tarascus, serrant les dents pour affronter la douleur causée par les herbes médicinales qu'Orastes appliquait sur la longue entaille qui allait de son épaule à ses côtes. « Ishtar, Mitra et Set ! Ça brûle comme les lacs de feu de l'enfer ! »

« Dont vous devriez faire connaissance en ce moment même, si vous n'aviez pas eu autant de chance » remarqua Orastes. « Celui qui a manié ce couteau, qui qu'il fût, frappait pour vous tuer. Oui, je vous ai dit que Xaltotun dormait toujours. Pourquoi êtes-vous aussi insistant sur ce point ? Qu'a-t-il à voir avec cela ? »

« Vous ne savez rien de ce qui s'est passé dans le palais cette nuit ? » Tarascus observait l'attitude du prêtre avec une brûlante intensité.

« Rien. Comme vous le savez, j'ai été occupé à traduire des manuscrits pour Xaltotun. Depuis plusieurs mois maintenant je retranscris dans un langage qu'il peut lire des ouvrages ésotériques écrits dans des langues récentes. Il était versé dans toutes les langues et alphabets de son temps, mais il n'a pas encore appris les nouvelles langues ; afin de gagner du temps, il m'a donc demandé de les lui traduire, afin de savoir si de nouveaux savoirs ont été découverts depuis son époque. Je ne savais pas qu'il était revenu hier soir jusqu'à ce qu'il me fasse appeler et qu'il me parle de la bataille. Puis je suis retourné à mes études, et je ne savais pas non plus que vous étiez revenu jusqu'à ce que les clameurs dans le palais me fassent sortir de ma chambre. »

« Alors, tu ignores que Xaltotun a amené ici le roi d'Aquilonie prisonnier ? »

Orastes secoua la tête, sans montrer de surprise particulière. « Xaltotun a simplement dit que Conan ne s'opposerait plus à nous. J'ai supposé qu'il était tombé lors de la bataille, mais je n'ai pas demandé de détails. »

« Xaltotun a épargné sa vie alors que je m'apprêtais à l'abattre » grogna Tarascus. « J'ai tout de suite compris son but. Il voulait garder Conan prisonnier afin de l'utiliser comme une arme contre nous – contre Amalric, contre Valerius, et contre moi. Tant que Conan sera vivant, il sera une menace, un moyen d'unifier l'Aquilonie, qui pourra nous contraindre à suivre des voies que nous n'aurions pas empruntées sans cela. Je n'ai pas confiance en ce Pythonien mort-vivant. Et depuis peu, je commence à le craindre.
Je l'ai suivi, quelques heures après son départ vers l'est. Je voulais savoir ce qu'il comptait faire de Conan. J'ai découvert qu'il l'avait emprisonné dans les souterrains. J'avais bien l'intention de voir ce barbare mort, en dépit de Xaltotun. Et en effet j'ai – »

On frappa avec précautions à la porte. « C'est Arideus » grommela Tarascus. « Laisse-le entrer. » Le sinistre écuyer entra, et ses yeux brillaient d'une fébrile excitation. « Eh bien, Arideus ? » s'exclama Tarascus. « As-tu trouvé l'homme qui m'a attaqué ? »

« Ne l'avez-vous pas vu, Monseigneur ? » demanda Arideus, comme quelqu'un qui souhaite vérifier ce dont il est déjà certain. « Ne l'avez-vous pas reconnu ? »

« Non. C'était tellement rapide, et la chandelle était éteinte – tout ce que j'ai pensé, c'était qu'il s'agissait de quelque démon appelé par la magie de Xaltotun – »

« Le Pythonien dort dans sa chambre fermée à clé. Mais je suis allé dans les souterrains » Les maigres épaules d'Arideus tressaillirent d'excitation.

« Eh bien, parle ! » s'exclama Tarascus avec impatience. « Qu'as-tu trouvé là-bas ? »

« Une cellule vide » souffla l'écuyer. « Le cadavre du grand singe ! »

« Quoi ? » Tarascus se redressa, et le sang jaillit de sa blessure ouverte.

« Oui ! Le mangeur d'hommes est mort – frappé au cœur – et Conan est parti ! »

Le visage de Tarascus virait au gris, tandis qu'il autorisait mécaniquement Orastes à le recoucher, et que le prêtre reprenait son travail sur sa chair meurtrie.

« Conan ! » répéta-t-il. « Pas son corps broyé – échappé ! Mitra ! Ce n'est pas un homme, mais un démon ! Je pensais que Xaltotun était à l'origine de cette blessure. Je comprends maintenant. Par les dieux et les démons ! C'est Conan qui m'a poignardé ! Arideus ! »

« Oui, votre Majesté ! »

« Cherche dans les moindres recoins du palais. Peut-être rôde-t-il encore dans les couloirs obscurs comme un tigre affamé. Ne laisse aucune alcôve échapper à ta vigilance, et fais attention. Ce n'est pas un homme civilisé que tu chasses, mais un barbare ivre de sang dont la force et la férocité sont celles d'une bête sauvage. Fouille les jardins du palais et la ville. Mets en place un cordon de gardes autour des murailles. Si tu vois qu'il s'est échappé de la ville, comme c'est possible, prends la tête d'une troupe de cavaliers et suis-le. Une fois hors des murs, ce sera comme chasser un loup dans les collines. Mais hâte-toi, et tu pourras peut-être encore l'attraper. »

« C'est une matière qui demande plus que des compétences humaines ordinaires » dit Orastes. Peut-être devrions-nous demander conseil à Xaltotun. »

« Non ! » s'exclama violemment Tarascus. « Que les soldats poursuivent Conan et le tuent. Xaltotun ne peut rien nous dire si nous tuons un prisonnier qui s'enfuit. »

« Bien » dit Orastes. « Je ne viens pas d'Achéron, mais je suis versé dans certains arts, et dans le contrôle de certains esprits qui se dissimulent dans le monde matériel. Peut-être puis-je vous aider. »

La fontaine de Thrallos se trouvait au milieu d'un cercle de chênes à côté de la route, à un mile des murs de la cité. Conan entendit son tintement musical dans le silence de la nuit étoilée. Il but abondamment de son eau glacée, puis courut vers le sud jusqu'à un petit fourré très dense qu'il avait aperçu. En faisant le tour, il vit un grand cheval blanc attaché à une branche. Poussant un puissant soupir de soulagement, il l'atteignit d'un bond, lorsque soudain, retentit un rire moqueur qui le fit se retourner. Une silhouette sortait de l'ombre et s'avançait, et une cotte de mailles brilla faiblement à la lueur des étoiles. Ce n'était pas là un garde du palais, avec une armure polie et un casque à plumet. C'était un homme grand, équipé d'une cotte de mailles grise et d'un morion – un de ceux qu'on appelait les Aventuriers, une classe de guerriers particulière à la Némédie ; des hommes qui n'étaient pas parvenus à atteindre la richesse et la position d'un chevalier, ou étaient tombés en déchéance, des combattants aguerris, vouant leur vie à la guerre et à l'aventure. Ils constituaient une classe à part ; ils commandaient parfois des troupes, mais n'avaient de comptes à rendre qu'au roi. Conan savait qu'il n'aurait pu être découvert par un ennemi plus dangereux.

Un rapide regard parmi les ombres le convainquit que l'homme était seul. Le Cimmérien développa lentement sa large poitrine, planta ses orteils dans le sol, et tendit ses muscles.

« Je chevauchais vers Belverus sur les ordres d'Amalric » dit l'Aventurier, qui avançait, sur ses gardes. La lumière des étoiles se reflétait sur la grande épée à deux mains qu'il portait. « Un cheval caché dans les fourrés hennit à l'approche de ma monture. J'allai voir, et je trouvai étrange qu'un cheval soit attaché ici. J'ai attendu – et par ma foi, que voilà une belle prise ! »

Les Aventuriers vivaient de leur épée.

« Je te connais » murmura le Némédien. « Tu es Conan, roi d'Aquilonie. Je croyais t'avoir vu mourir dans la vallée de la Valkia, mais – » Conan bondit comme un tigre aux abois. Aussi expérimenté que puisse l'être l'Aventurier, il n'imaginait pas la vivacité désespérée dont étaient capables des muscles de barbare. L'épée à demi levée, il n'était pas sur ses gardes. Avant qu'il pût frapper ou parer, le poignard du roi se frayait un passage dans sa gorge, au-dessus du gorgelet, et redescendit jusqu'à son cœur. Dans un gargouillement il chancela, puis s'écroula, tandis que Conan libérait sa lame d'un geste impitoyable. Le cheval blanc renâcla violemment et fit un écart en voyant et en sentant le sang sur l'épée.

Regardant son ennemi sans vie, le poignard dégouttant de sang à la main, la sueur coulant sur sa large poitrine, Conan resta immobile comme une statue, écoutant attentivement. Dans les bois alentours, pas un bruit, à part les piaillements ensommeillés des oiseaux que le combat avait réveillés. Mais dans la cité, à un mile de là, il entendit la sonnerie stridente d'une trompette.

Hâtivement, il se pencha sur l'homme à terre. Quelques secondes de recherches lui suffirent pour se convaincre que quel que fût le message dont l'homme était porteur, il devait être transmis de bouche à oreille. Mais il ne s'arrêta pas longtemps. Il ne restait plus beaucoup d'heures avant l'aube.

Quelques instants plus tard, le cheval blanc galopait vers l'ouest sur la route blanche, et son cavalier portait la cotte de mailles grise d'un Aventurier Némédien.

Chapitre 7 – Le voile se déchire

Conan savait que son unique espoir de parvenir à s'échapper résidait dans la vitesse. Il n'envisagea même pas de se cacher quelque part aux environs de Belverus en attendant que ses poursuivants soient passés ; il était certain que l'allié mystérieux de Tarascus serait capable de le trouver. De plus, il n'était pas de ceux qui se dissimulent : un combat, ou une poursuite, convenaient mieux à son tempérament. Il savait qu'il avait une belle avance. Il leur imposerait un rythme épuisant jusqu'à la frontière.

Zénobie avait bien choisi ce cheval blanc. Sa rapidité, sa résistance et son endurance étaient évidents. La jeune fille s'y connaissait en chevaux comme en armes, et, pensait Conan avec quelque satisfaction, elle connaissait aussi les hommes. Il chevaucha vers l'ouest, dévorant les miles à toute allure.

Il traversait un pays endormi, dépassant des villages nichés au creux des bois, et des villas aux murs blancs au milieu de vastes champs et de vergers, qui se faisaient plus rares au fur et à mesure qu'il progressait vers l'ouest. Les villages se raréfiaient, le paysage se faisait plus rude, et les forts qui se dressaient sur les éminences témoignaient de siècles de guerre de frontière. Mais personne ne descendit de ces châteaux pour l'affronter ou pour l'arrêter. Leurs seigneurs étaient sous la bannière d'Amalric, et les oriflammes qui flottaient jadis sur ces tours claquaient maintenant au vent dans les plaines d'Aquilonie.

Quand il laissa derrière lui le dernier hameau, Conan quitta la route, qui commençait à s'incurver vers le nord-ouest, vers les passes qu'il apercevait au loin. Rester sur la route, cela voulait dire passer à côté des tours frontalières, qui disposaient toujours de garnisons d'hommes armés qui ne le laisseraient pas passer sans lui poser de questions. Il savait qu'il ne rencontrerait pas de patrouilles chevauchant le long de la frontière, ni d'un côté ni de l'autre, comme en temps ordinaire, mais il y avait ces tours, et dès que l'aube se lèverait, il y aurait probablement des allées et venues de soldats escortant des blessés dans des chars à bœufs.

Cette route venant de Belverus était la seule qui traversât la frontière sur cinquante milles du nord au sud. Elle suivait une série de passes à travers les collines, et de part et d'autre s'étendaient de vastes pays de montagnes sauvages, peu habitées. Il maintint le cap à l'ouest, avec l'intention de passer la frontière au plus profond des collines sauvages qui se trouvaient au sud des passes. La route était plus directe, plus rude, mais plus sûre pour un fugitif. Un seul homme à cheval peut traverser un pays qui semblerait impassable à une armée.

Mais lorsque l'aube se leva, il n'avait toujours pas atteint les collines ; elles n'étaient qu'un long rempart bleuâtre qui s'étendait bas sur l'horizon devant lui. Il n'y avait plus ni fermes ni villages, ni aucune villa aux murs blancs se profilant au milieu de bouquets d'arbres. Le vent de l'aube agitait l'herbe haute et épaisse, et il n'y avait rien d'autre que les longues ondulations de terre brune, couvertes d'herbe sèche, et de loin en loin, les mornes murailles d'un fort sur une colline basse. Les pillards Aquiloniens avaient trop souvent traversé la frontière il n'y avait encore pas si longtemps, pour que la campagne soit aussi densément peuplée qu'elle l'était plus loin à l'est.

L'aube courait comme un feu sur la prairie, et haut dans le ciel, un cri sauvage se fit entendre tandis qu'un vol d'oies sauvages se dirigeait rapidement vers le sud. Dans un vallon herbeux, Conan s'arrêta et ôta la selle de sa monture couverte de sueur qui commençait à haleter. Conan l'avait poussée sans pitié pendant les heures qui avaient précédé l'aube.

Tandis que son cheval broutait l'herbe et se roulait à terre, Conan s'allongea en haut de la légère pente et regarda vers l'est. Loin au nord, il pouvait voir la route qu'il avait quittée, qui s'étirait comme un ruban blanc vers de lointaines hauteurs. Aucun point noir ne se déplaçait sur ce ruban scintillant. Rien n'indiquait, à voir le château qui se trouvait au loin, que ses occupants avaient remarqué le voyageur solitaire.

Une heure après, le paysage était toujours aussi désert. Seuls signes de vie, un reflet métallique aperçu sur le rempart du château, au loin, et un corbeau dans le ciel qui allait et venait, plongeant puis s'élevant de nouveau

dans les airs comme s'il cherchait quelque chose. Conan sella son cheval et se remit en route vers l'ouest, à une allure plus tranquille.

Tandis qu'il atteignait la plus lointaine crête de la pente, un cri rauque retentit au-dessus de lui ; redressant la tête, il vit le corbeau qui battait des ailes haut dans le ciel, croassant sans cesse. Quand il repartit, l'animal le suivit, maintenant sa position et emplissant l'air du matin de ses cris hideux, sans se soucier aucunement des efforts du Cimmérien pour le chasser.

Cela continua pendant des heures. Conan commençait à grincer des dents, et il sentait qu'il donnerait bien la moitié de son royaume pour pouvoir tordre ce cou noir. « Démon de l'enfer ! » cria-t-il, pris d'une rage futile, serrant sa main gantée de fer en direction de l'oiseau frénétique. « Pourquoi donc me harcèles-tu de tes braillements ? Va-t'en, engeance de la perdition, va picorer le blé dans les champs des fermiers ! »

Tandis qu'il commençait à gravir les premiers contreforts des collines, il lui sembla entendre un écho aux cris de l'oiseau loin derrière lui. Se retournant sur sa selle, il vit en effet un point noir suspendu dans le lointain bleuté. Encore plus loin, il aperçut le reflet du soleil de l'après-midi sur l'acier. Cela ne pouvait signifier qu'une seule chose : des hommes en armes. Et ils ne progressaient pas le long de la route, qui était hors de sa vue derrière l'horizon. Ils le suivaient.

Il grimaça et tressaillit légèrement tandis qu'il tournait son regard vers le corbeau, qui tournoyait haut au-dessus de lui.

« Alors, ce n'est pas seulement la lubie d'un animal sans cervelle ? » murmura-t-il. « Ces cavaliers ne peuvent pas te voir, fils de l'enfer, mais l'autre oiseau, lui, peut te voir, et ils peuvent le voir. Tu me suis, il te suit, et ils le suivent. Es-tu seulement une créature à plumes subtilement dressée, ou quelque démon qui a pris la forme d'un oiseau ? Est-ce Xaltotun qui t'a lancé sur mes traces ? Es-tu Xaltotun ? »

Seul un cri strident lui répondit, un cri qui semblait se moquer cruellement de lui.

Conan ne perdit plus son souffle avec ce noir espion. Maussade, il s'attaqua à la longue ascension des collines. Il n'osait pas trop pousser son cheval, car la halte qu'il lui avait accordée n'avait pas été assez longue pour lui permettre de se reposer. Conan avait toujours beaucoup d'avance sur ses poursuivants, mais ils le rattraperaient sans doute rapidement. Il était presque certain que leurs chevaux étaient plus frais que le sien, car sans nul doute, ils avaient changé de montures au château devant lequel ils étaient passés.

L'avancée se fit plus difficile, le paysage plus accidenté. Les pentes herbeuses abruptes cédèrent la place à des flancs de montagnes densément boisés. Là, il savait qu'il aurait pu échapper à ses poursuivants, s'il n'y avait eu ce maudit oiseau qui hurlait au-dessus de lui. Il ne pouvait plus les voir dans ce pays de montagne, mais il était certain qu'ils le suivaient toujours, guidés infailliblement par leurs alliés à plumes. La forme noire devint pour lui comme un incube démoniaque, le traquant à travers des enfers sans fin. Les pierres qu'il lui jetait se perdaient au loin, ou retombaient inoffensives, et pourtant, dans sa jeunesse, il avait déjà abattu des faucons ainsi.

Le cheval se fatiguait vite. Conan sentait bien que sa position était désespérée. Il sentait un destin funeste et inexorable derrière tout ceci. Il ne pouvait pas s'échapper. Il était toujours un captif, tout autant que lorsqu'il était dans les souterrains de Belverus. Mais il n'était pas un fils de l'Orient, capable de se soumettre passivement à ce qui lui semblait inévitable. S'il ne pouvait s'échapper, au moins il emporterait quelques-uns de ses ennemis avec lui dans son voyage vers l'éternité. Cherchant un endroit favorable où faire face à ses adversaires, il se dirigea vers un grand bouquet de mélèzes qui masquait une pente.

Soudain devant lui retentit un cri perçant, humain et pourtant étrangement sauvage. Un instant plus tard, il avait franchi un écran de branchages, et vit ce qui était à l'origine de ce cri surnaturel. Dans une petite clairière en contrebas, quatre soldats Némédiens en cotte de maille étaient occupés à passer un nœud coulant autour du

cou d'une vieille femme décharnée vêtue comme une paysanne. Un tas de fagots liés par des cordelettes et tombés sur le sol près d'elle, montrait à quelle activité elle se livrait lorsqu'elle avait été surprise par ces ruffians. Conan sentit une colère froide s'emparer de son cœur tandis qu'il regardait en silence les hommes tirer la vieille femme vers un arbre dont les branches basses devaient à l'évidence servir de gibet. Il avait franchi la frontière une heure auparavant. Il se tenait maintenant sur ses terres, témoin du meurtre d'un de ses sujets. La veille femme se débattait avec une force et une énergie surprenantes, et tandis qu'il la regardait, elle leva la tête et poussa à nouveau ce cri étrange, inquiétant et puissant qu'il avait déjà entendu. Le corbeau, qui battait des ailes au-dessus des arbres, y fit écho comme par dérision. Les soldats rirent cruellement, et l'un d'eux frappa la femme à la bouche.

Conan sauta à bas de son cheval fourbu et dévala les rochers, atterrissant sur l'herbe dans un fracas de métal. Les quatre hommes se retournèrent en l'entendant et tirèrent leurs épées, regardant bouche bée le géant en cotte de mailles qui leur faisait face, l'épée à la main.

Conan rit férocement. Ses yeux avaient la dureté du silex.

« Chiens ! » dit-il, sans passion et sans pitié. « Est-ce que les chacals Némédiens s'érigent maintenant en bourreaux, et pendent mes sujets à volonté ? Avant cela, vous devrez prendre la tête de leur roi. Me voici, attendant votre bon plaisir, Mes seigneurs ! »

Les soldats le regardaient, hésitants, tandis qu'il marchait vers eux.

« Quel est ce fou ? » grogna un ruffian barbu. « Il porte une cotte de mailles Némédienne, mais il parle avec un accent Aquilonien. »

« Peu importe » dit un autre, « Tuons-le, et ensuite on pendra la vieille chouette. »

Et ce disant, il fonça sur Conan, l'épée levée. Mais avant qu'il pût frapper, la grande épée du roi s'abattait, lui fendant le casque et le crâne. L'homme tomba devant lui, mais les autres étaient de féroces combattants ; ils se mirent à crier comme des loups, et se ruèrent sur la silhouette solitaire en cotte de mailles grise, et leur clameur et le fracas de l'acier couvrirent les cris du corbeau qui tournoyait dans le ciel.

Conan ne cria pas. Les yeux brûlant d'un feu bleu, souriant sinistrement, il frappait de droite et de gauche de son épée à deux mains. Malgré sa taille, il était aussi rapide qu'un chat, et il était constamment en mouvement, présentant une cible si mobile, que les coups de taille et d'estoc fendaient l'air autour de lui le plus souvent. Et pourtant quand il frappait, il trouvait un parfait équilibre, et ses coups tombaient avec une puissance dévastatrice. Trois des quatre hommes étaient à terre, agonisant dans leur propre sang, et le quatrième saignait par une demi-douzaine de blessures, trébuchant tandis qu'il tentait de se replier en parant frénétiquement, lorsque l'éperon de Conan se prit dans le surcot de l'un des hommes à terre. Le roi chancela, et avant qu'il pût retrouver l'équilibre, le Némédien, avec l'énergie du désespoir, se rua sur lui avec une telle sauvagerie que Conan s'étala de tout son long sur le cadavre. Le Némédien hurla de triomphe et se lança sur lui, levant sa grande épée des deux mains au-dessus de son épaule droite, écartant les jambes pour se préparer à frapper – puis soudain, au-dessus du roi étendu à terre, quelque chose d'énorme et de poilu jaillit comme un éclair en plein sur la poitrine du soldat, dont le cri de victoire se changea en un hurlement d'agonie.

Conan, se relevant, vit l'homme étendu mort, la gorge déchirée, et un grand loup gris qui se tenait au-dessus de lui, la tête penchée tandis qu'il reniflait le sang qui formait une mare dans l'herbe.

Le roi se retourna lorsque la vieille femme lui parla. Elle se tenait grande et droite devant lui, et malgré ses vêtements usés, on voyait que ses traits, bien dessinés et aquilins, et ses vifs yeux noirs, n'était pas ceux d'une paysanne ordinaire. Elle appela le loup, et celui-ci vint à ses côtés en trottant comme un grand chien. Puis il frotta son énorme épaule contre le genou de la femme, tandis qu'il regardait Conan de ses grands yeux verts brillants.

Distraitement, elle posa la main sur le cou puissant de l'animal, et tous deux restèrent là à regarder le roi d'Aquilonie. Il trouva leurs regards perturbants, même s'il n'y décelait aucune hostilité.

« On dit que le Roi Conan a péri sous les pierres et la poussière lorsque les falaises se sont écroulées à Valkia » dit-elle d'une voix profonde et forte.

« C'est ce qu'on dit » grogna-t-il. Il n'était pas d'humeur à discuter, et il pensait à ces cavaliers armés qui s'approchaient à chaque instant. Le corbeau au-dessus de lui lança un cri strident, et Conan leva involontairement les yeux vers lui, serrant les dents dans un accès d'excitation nerveuse.

En haut de la pente, le cheval blanc se tenait la tête basse. La vieille femme le regarda, puis elle regarda le corbeau, puis elle entonna l'étrange cri sauvage qu'elle avait déjà poussé. Comme s'il reconnaissait ce cri, le corbeau se mit à tournoyer, soudain muet, puis fonça vers l'est. Mais, avant qu'il soit hors de vue, les immenses ailes d'un aigle se dessinèrent sur le ciel. L'animal avait surgi de l'enchevêtrement des branches ; il fondit sur le noir messager, le percuta et le jeta à terre. La voix stridente de l'espion s'était tue à jamais.

« Crom ! » murmura Conan, contemplant la vieille femme. Es-tu une magicienne, toi aussi ? »

« Je suis Zelata » dit-elle. « Les gens des vallées disent que je suis une sorcière. Cet enfant de la nuit guidait-il les hommes armés qui te poursuivent ? »

« Oui. » Elle ne sembla pas trouver cette réponse étonnante. « Ils ne peuvent être loin derrière moi. »

« Prends ton cheval et suis-moi, Roi Conan » dit-elle brièvement.

Sans plus de commentaire, il escalada les rochers, et ramena le cheval dans la clairière en suivant un sentier sinueux. En revenant, il vit à nouveau l'aigle qui descendait tranquillement du ciel, pour se poser sur l'épaule de Zelata. Il étendait délicatement ses vastes ailes afin de ne pas l'écraser sous son poids.

Sans prononcer un mot, elle se mit en chemin, le grand loup trottant à ses côtés, l'aigle volant au-dessus d'elle. Elle le conduisit à travers d'épais fourrés, le long de tortueuses corniches qui dominaient de profonds ravins, et finalement emprunta un étroit sentier bordé d'un précipice, jusqu'à une curieuse habitation de pierre, moitié hutte, moitié caverne, en contrebas d'une falaise cachée parmi les gorges et les escarpements. L'aigle vola jusqu'au sommet de la falaise, et s'y percha comme une sentinelle immobile.

Toujours silencieuse, Zelata fit entrer le cheval dans une grotte adjacente, tapissée de feuilles et d'herbe pour le fourrage, et avec une petite source qui jaillissait dans un recoin sombre. Dans la hutte, elle fit asseoir le roi sur un banc grossier recouvert de peau, et s'assit elle-même sur un tabouret bas devant le petit âtre, tandis qu'elle allumait un feu de tamaris, et préparait un repas frugal. Le grand loup se coucha à ses côtés, faisant face au feu, son énorme tête reposant sur ses pattes. Ses oreilles remuant tandis qu'il rêvait.

« Tu ne crains pas de t'asseoir dans la hutte d 'une sorcière ? » demanda-t-elle, finissant par rompre le silence. Pour toute réponse, son hôte haussa ses épaules recouvertes de mailles grises d'un geste d'impatience. Elle lui mit dans les mains un plat de bois rempli de fruits secs, de fromage et de pain d'orge, et un grand pot de la bière capiteuse des collines, brassée à partir de l'orge qui pousse dans les hautes vallées.

« Je trouve que le sombre silence des vallons est plus agréable que le brouhaha des rues de la ville » dit-elle. « Les enfants de la nature sont meilleurs que les enfants des villes. » Sa main caressa brièvement le cou du loup endormi. « Mes enfants étaient loin de moi, aujourd'hui, sinon je n'aurais pas eu besoin de ton épée, mon roi. Ils accouraient à mon appel. »

« Que diable ces chiens Némédiens avaient-ils contre toi ? » demanda Conan.

« Des rôdeurs de l'armée d'invasion parcourent toute la campagne, depuis la frontière jusqu'à Tarantia » répondit-elle. « Ces idiots de villageois de la vallée leur ont dit que j'avais de l'or caché quelque part, afin de les détourner de leurs villages. Les Némédiens ont réclamé mon trésor, et mes réponses les ont irrités. Mais aucun rôdeur ne te trouvera ici, pas plus que les hommes qui te poursuivent ou leurs corbeaux. »

Il secoua la tête, mangeant avec avidité. « Je vais à Tarantia. »

Elle secoua la tête. « Tu vas te fourrer dans la gueule du dragon. Cherche plutôt refuge à l'étranger. Il n'y a plus de cœur en ton royaume. »

« Que veux-tu dire ? » demanda-t-il. « Des batailles ont déjà été perdues dans le passé, et malgré cela des guerres furent gagnées. Un royaume ne peut être perdu suite à une seule défaite. »

« Et tu vas aller à Tarantia ? »

« Oui. Prospero tiendra face à Amalric. »

« En es-tu sûr ? »

« Par le diable, femme ! » s'exclama-t-il avec colère. « Que faire d'autre ? »

Elle secoua la tête. « Je crois qu'il en est autrement. Voyons voir. Il n'est pas facile de lever le voile, et pourtant je vais le lever quelque peu pour toi, et te montrer ta capitale.

Conan ne vit pas ce qu'elle jeta sur le feu, mais le loup gémit dans son sommeil, et une fumée verte s'amassa et se mit à tourbillonner dans la hutte. Et tandis qu'il regardait, les murs et le plafond de la hutte semblèrent s'élargir, puis s'éloigner pour enfin disparaître, se fondant dans d'infinies immensités, et la fumée l'environna tout entier, masquant tout autour de lui. Et dans la fumée, des formes se mouvaient et disparaissaient, et surgissaient avec une étonnante clarté.

Il contemplait les tours et les rues familières de Tarantia, dans lesquelles une foule s'agitait et hurlait, et en même temps il était capable de voir les bannières de la Némédie qui se déplaçaient inexorablement vers l'ouest à travers les fumées et les flammes d'un pays livré au pillage. Sur la grand 'place de Tarantia, la foule frénétique hurlait que le roi était mort, que les barons se préparaient à se partager le royaume, et que le gouvernement d'un roi, même de Valerius, valait mieux que l'anarchie. Prospero, dans son armure brillante, chevauchait parmi eux, essayant de les calmer, les enjoignant à faire confiance au Comte Trocero et à se rendre sur les murailles pour aider ses hommes à défendre la cité. Ils se retournèrent contre lui, hurlant de rage et saisis d'une peur irrationnelle, lui criant qu'il était le boucher de Trocero, un ennemi plus malfaisant encore qu'Amalric lui-même. Des pierres et des détritus furent lancés sur ses chevaliers.

L'image se brouilla légèrement, ce qui pouvait indiquer le passage du temps, puis Conan vit Prospero et ses chevaliers franchir les portes de la ville et galoper vers le sud. Derrière lui, la cité était en plein tumulte.

« Fous ! » murmura Conan d'une voix rauque. « Fous ! Pourquoi ne pas croire Prospero ? Zelata, si tu te joues de moi, par quelque artifice – »

« Cela s'est passé » répondit Zelata, imperturbable, quoique d'un air sombre. « C'est hier au soir que Prospero a quitté Tarantia, alors que l'armée d'Amalric était presque en vue. Depuis les murs, les hommes pouvaient voir les flammes du pillage. J'ai lu cela dans la fumée. Au coucher du soleil, les Némédiens ont pénétré dans Tarantia, sans rencontrer d'opposition. Regarde ! En ce moment même, dans le palais royal de Tarantia – » Soudain Conan vit la grande salle du couronnement. Valerius se tenait sur le trône royal, habillé d'hermine, et Amalric, toujours revêtu de son armure poussiéreuse et tachée de sang, plaçait une riche et brillante couronne sur les boucles blondes de Valerius – la couronne d'Aquilonie ! Le peuple applaudit, de longues lignes de guerriers Némédiens

bardés d'acier regardaient d'un air farouche, et des nobles depuis longtemps en disgrâce à la cour de Conan se pavanaient d'une démarche arrogante, arborant les emblèmes de Valerius.

« Crom ! » Ce fut un jaillissement sauvage qui sortit des lèvres de Conan tandis qu'il se levait, ses grands poings serrés comme des marteaux, les veines de ses tempes nouées, les traits convulsés. « Un Némédien plaçant la couronne d'Aquilonie sur ce renégat – dans la grande salle royale de Tarantia ! »

Comme si la violence de Conan l'avait repoussée, la fumée se dissipa, et il vit à travers ses derniers volutes les yeux noirs de Zelata qui brillaient.

« Tu l'as vu – tous les habitants de ta capitale ont oublié la liberté que tu as conquise pour eux par la sueur et le sang ; ils se sont vendus aux esclavagistes et aux bouchers. Ils ont montré qu'ils n'avaient pas confiance en leur propre destin. Peux-tu te fier à eux pour reprendre ton royaume ? »

« Ils pensaient que j'étais mort » grogna-t-il, retrouvant un peu de son calme. « Je n'ai pas de fils. Les hommes ne peuvent être gouvernés par un souvenir. Et même si les Némédiens ont pris Tarantia ? Il reste les provinces, les barons, et le peuple des campagnes. Valerius n'a gagné qu'une gloire vide de sens. »

« Tu es obstiné, comme il sied à un guerrier. Je ne peux te montrer le futur, pas plus que je ne puis te montrer tout le passé. Non, à vrai dire, je ne te montre rien. Je te permets juste de regarder derrière le voile que soulèvent des puissances dont tu n'as pas idée. Voudrais-tu voir dans le passé, un indice pour le présent ? »

« Oui. » Il se rassit brusquement.

A nouveau, la fumée verte s'éleva et tourbillonna. A nouveau, des images se dessinèrent devant lui, cette fois étranges et apparemment sans aucun rapport avec sa situation. Il vit d'immenses murailles noires, des piédestaux à demi cachés dans les ombres, soutenant les statues de dieux sauvages, à demi animaux. Des hommes se mouvaient dans les ombres, des hommes sombres, maigres, habillés de pagnes de soie rouges. Ils portaient un sarcophage de jade vert, le long d'un gigantesque couloir noir. Mais avant qu'il pût comprendre de ce qu'il voyait, la scène changea. Il vit une caverne sombre, pleine de ténèbres et hantée par une étrange horreur intangible. Sur un autel de pierre noire, se trouvait un étrange récipient en or, en forme de coquillage. Dans cette caverne entrèrent quelques-uns des hommes sombres et maigres qui avaient porté le sarcophage. Ils prirent le récipient d'or, et les ombres se mirent à tourbillonner autour d'eux, et Conan ne put dire ce qui arriva alors. Mais il vit une lumière au milieu du tourbillon de ténèbres, comme une boule de feu vivant. Puis la fumée ne fut plus que de la fumée, qui s'élevait du feu de tamaris et se dissipait.

« Mais que peut bien annoncer ceci ? » demanda-t-il, interloqué. « Ce que j'ai vu à Tarantia, je puis le comprendre. Mais que signifie cette vision de brigands Zamoriens se faufilant dans un temple souterrain de Set, en Stygie ? Et cette caverne – je n'ai jamais vu ni entendu parler de quoi que ce soit qui ressemble à cela, dans aucun de mes voyages. Si tu peux me montrer tout cela, ces fragments de vision épars et qui ne signifient rien, pourquoi ne peux-tu pas me montrer tout ce qui va arriver ? »

Zelata arrangea le feu sans répondre. « Ces choses sont gouvernées par des lois immuables » finit-elle par dire. « Je ne puis te les faire comprendre ; je ne les comprends pas moi-même, bien que j'aie recherché la sagesse dans le silence des montagnes depuis plus d'années que je ne puis m'en souvenir. Je ne puis te sauver. Je le ferais, si je le pouvais. L'homme doit, au final, œuvrer à son propre salut. Mais peut-être la sagesse me viendra-t-elle dans mes rêves, et alors au matin je pourrai te donner un indice pour comprendre cette énigme. »

« Quelle énigme ? » demanda-t-il.

« Le mystère auquel tu es confronté, et qui fait que tu as perdu ton royaume » répondit-elle. Puis elle étendit une peau de mouton sur le sol devant l'âtre. « Dors » dit-elle laconiquement.

Sans un mot, il s'étendit sur la peau, et sombra dans un sommeil agité mais profond, dans lequel des spectres se mouvaient silencieusement tandis que rampaient des ombres monstrueuses. Une fois, se découpant sur un ciel pourpre où ne brillait aucun soleil, il vit les murs et les tours formidables d'une cité qui n'avait pas sa pareille dans le monde réel qu'il connaissait. Ses piliers colossaux et ses minaret pourpres se dressaient vers les étoiles, et au-dessus, flottant comme un immense mirage, trônait la silhouette barbue de l'homme qu'on appelait Xaltotun.

Conan s'éveilla dans la froide blancheur du petit matin, et vit Zelata accroupie devant un petit feu. Il ne s'était pas éveillé une seule fois pendant la nuit, et pourtant, le bruit fait par le grand loup sortant et rentrant aurait dû le réveiller. Mais l'animal était là, à côté du foyer, son poil hirsute mouillé par la rosée, et par autre chose que la rosée. Du sang humide brillait sur son épaisse fourrure, et il avait une entaille à l'épaule.

Zelata fit un signe de tête affirmatif, sans détourner le regard, comme si elle lisait les pensées de son hôte royal.

« Il a chassé avant l'aube, et rouge fut cette chasse. Je crois que l'homme qui chassait un roi ne chassera plus rien désormais, ni homme ni bête. »

Conan fixa le grand animal avec une étrange fascination tandis qu'il se déplaçait pour prendre la nourriture que Zelata lui offrait. « Lorsque je reprendrai mon trône, je n'oublierai pas » dit-il brièvement. « Tu m'as traité en ami – par Crom, je n'arrive pas à me souvenir de la dernière fois où je me suis étendu et ai dormi à la merci d'un homme ou d'une femme comme cette nuit. Mais à propos de cette énigme que tu devais déchiffrer pour moi ce matin ? »

Un long silence s'ensuivit, pendant lequel le tamaris craqua bruyamment dans le feu.

« Trouve le cœur de ton royaume » dit-elle enfin. « Là se trouve ta défaite et ton pouvoir. Tu combats plus qu'un mortel. Tu ne retrouveras ton trône que si tu trouves le cœur de ton royaume. »

« Tu veux dire, la cité de Tarantia ? »

Elle secoua la tête. « Je ne suis qu'un oracle, et les dieux parlent à travers mes lèvres. Celles-ci restent closes de peur que je ne parle trop. Tu dois trouver le cœur de ton royaume. Je ne peux rien dire de plus. Ce sont les dieux qui ouvrent et ferment mes lèvres. »

L'aube blanchissait encore les pics lorsque Conan reprit sa course vers l'ouest. Jetant un regard en arrière, il vit Zelata qui se tenait devant la porte de sa hutte, plus indéchiffrable que jamais, le grand loup à ses côtés.

Sous le ciel gris, le vent qui gémissait apportait la promesse de l'hiver. Des feuilles brunes voletaient doucement en se détachant des branches nues, tombant sur ses épaules bardées de mailles.

Toute la journée, il progressa parmi les collines, évitant les routes et les villages. A la tombée de la nuit, il commença à descendre progressivement des hauteurs, et il vit les vastes plaines d'Aquilonie s'étendre devant lui.

Les villages et les fermes se trouvaient proches des collines sur le flanc occidental des montagnes, car depuis un demi-siècle, la plupart des raids à travers la frontière avaient été le fait des Aquiloniens. Mais maintenant, seules des braises et des cendres indiquaient les endroits où s'étaient élevées les fermes et les villas.

Les ténèbres s'épaississant, Conan ralentit l'allure. Il avait peu de chances d'être découvert, ce qu'il craignait autant de la part d'amis que d'ennemis. Les Némédiens s'étaient souvenus de vieux comptes à régler lors de leur progression vers l'ouest, et Valerius n'avait fait aucun effort pour restreindre ses alliés. Il ne comptait pas gagner l'amour du petit peuple. L'armée avait laissé derrière elle une large bande de désolation à travers le pays depuis les montagnes, en direction de l'ouest. Conan jurait tandis qu'il parcourait à cheval de vastes étendues noircies

qui avaient été des champs fertiles, et voyait les restes des maisons calcinées qui se dressaient de guingois vers le ciel. Il traversait un pays vide et déserté, comme un fantôme sorti d'un passé oublié et suranné.

La vitesse à laquelle l'armée avait traversé le pays témoignait de la faible résistance qu'elle avait rencontrée. Et pourtant, si Conan avait été à la tête de ses Aquiloniens, l'armée d'invasion aurait dû payer au prix de son propre sang chaque pouce de terrain gagné. Son âme se pénétra d'une amère réalité : il ne faisait pas partie d'une dynastie. Il n'était qu'un aventurier solitaire. Même la goutte de sang royal qui courait dans les veines de Valerius avait plus d'importance dans l'esprit des hommes que le souvenir de Conan et de la liberté et de la puissance qu'il avait apportées au royaume.

Plus personne ne le poursuivit lorsqu'il quitta les collines. Il observa les environs, à la recherche de troupes Némédiennes vagabondes ou s'en retournant, mais ne vit personne. Les rôdeurs lui laissaient le passage, supposant qu'il faisait partie des conquérants, en raison de sa tenue. Les petits bois et les rivières étaient beaucoup plus nombreux sur le flanc ouest des montagnes, et il ne manquait pas de couvert où se dissimuler.

Ainsi traversa-t-il ce pays dévasté, ne s'arrêtant que pour le repos de son cheval, mangeant frugalement la nourriture que Zelata lui avait donnée, jusqu'à ce qu'un matin à l'aube, tandis qu'il se reposait caché au bord d'une rivière où les saules et les chênes formaient des bosquets serrés, il aperçut, au loin, au-delà des plaines ondulées parsemées de riches vergers, les tours bleu et or de Tarantia.

Il n'était plus dans un pays désert, et tout autour de lui bruissait de vie. Sa progression fut donc lente et prudente, à travers les bois épais et les chemins de traverse peu fréquentés. C'était le crépuscule lorsqu'il atteignit la plantation de Servius Galannus.

Chapitre 8 – Braises mourantes

Le pays aux alentours de Tarantia avait échappé aux terribles ravages infligés aux provinces plus à l'est. Il y avait des preuves de l'avancée d'une armée conquérante : des haies brisées, des champs ravagés et des greniers à grain pillés, mais la torche et l'acier ne s'étaient pas déchaînés ici à grande échelle.

Il n'y avait qu'une seule sinistre exception – une étendue calcinée de cendre et de pierre noircie, où, Conan le savait, s'était élevée jadis la majestueuse villa de l'un de ses plus ardents partisans.

Le roi n'osait pas s'approcher trop ouvertement de la ferme de Galannus, qui ne se trouvait qu'à quelques miles de la ville. A la tombée de la nuit, il traversa une zone de forêt clairsemée, jusqu'à ce qu'il aperçut la loge du gardien du domaine à travers les arbres. Mettant pied à terre, il attacha son cheval, et s'approcha de l'épais portail voûté avec l'intention d'envoyer le gardien chercher Servius. Il ne savait pas quels ennemis le manoir pourrait bien abriter. Il n'avait pas vu de troupes, mais celles-ci pouvaient très bien être cantonnées un peu partout dans la campagne. Mais alors qu'il s'approchait, il vit la porte s'ouvrir, et une silhouette ramassée, vêtue de chausses de soie et d'un pourpoint richement brodé, s'avança et emprunta un chemin qui montait dans les bois.

« Servius ! »

Le maître de la plantation se retourna et poussa une exclamation de surprise en s'entendant appeler à voix basse. Sa main s'élança vers le couteau de chasse à sa hanche, et il recula à la vue de la grande silhouette couverte d'acier gris qui se tenait devant lui dans le crépuscule. « Qui es-tu ? » demanda-t-il. « Quel est ton – Mitra ! »

Il inspira profondément, et son visage rougeaud pâlit. « Partez ! » cria-t-il. « Pourquoi êtes-vous revenu des contrées de la mort pour me tourmenter ? J'ai toujours été votre loyal vassal pendant toute votre vie – »

« Comme j'espère que tu vas continuer à l'être » répondit Conan. « Ne tremble plus, l'ami, je suis de chair et de sang. »

Transpirant d'angoisse, Servius s'approcha et observa attentivement le visage du géant en cotte de mailles, et, convaincu de la réalité de ce qu'il voyait, il mit un genou à terre et ôta son chapeau à plume. « Votre Majesté ! Vraiment, c'est là un miracle qui dépasse tout ce qu'on pourrait croire ! La grande cloche de la citadelle a sonné votre glas, il y a des jours de cela. On dit que vous êtes mort à Valkia, écrasé sous un million de tonnes de terre et de blocs de granite. »

« C'était un autre dans mon armure » grogna Conan. « Mais nous parlerons plus tard. S'il y a quelque chose comme un morceau de bœuf chez toi – »

« Pardonnez-moi, Seigneur ! » s'écria Servius, sautant sur ses pieds. « Votre armure est grise de la poussière du voyage, et je vous laisse debout ici sans repos ni nourriture ! Mitra ! Je vois bien maintenant que vous êtes vivant, mais je jure que lorsque je me suis retourné et vous ai vu vous tenir là, gris et sombre dans le crépuscule, la moelle de mes os s'est liquéfiée. C'est quelque chose de rencontrer un homme que vous pensiez mort, à la tombée de la nuit dans la forêt. »

« Envoie le gardien chercher ma monture qui est attachée derrière le chêne là-bas » demanda Conan. Servius acquiesça, et conduisit le roi le long du chemin. Le patricien, qui se remettait de sa terreur surnaturelle, était devenu extrêmement nerveux. « Je vais envoyer un serviteur au manoir » dit-il. « Le gardien est dans sa loge – mais je n'ose pas faire confiance même à mes serviteurs de nos jours. Il vaut mieux que je sois le seul à être au courant de votre présence. »

S’approchant de la grande maison qui brillait faiblement à travers les arbres, il prit un chemin faiblement fréquenté qui passait entre deux rangées de chênes dont les branches se rejoignaient et formaient une voûte au-dessus d’eux, interceptant la faible lumière du jour finissant. Servius se hâtait dans l’obscurité sans parler, et quelque chose dans ses manières trahissait sa panique. Après avoir franchi une petite porte de service, il introduisit Conan dans un couloir étroit et faiblement éclairé. Ils le traversèrent en hâte et en silence, et Servius conduisit le roi dans une vaste pièce au plafond traversé de poutres de chêne et aux murs richement lambrissés. Des bûches flambaient dans la grande cheminée, car le fond de l’air était frais, et une grande tourte à la viande fumante se trouvait dans un plat de pierre posé sur une grande table d’acajou. Servius verrouilla la porte massive, et éteignit les chandelles du candélabre d’argent posé sur la table, laissant le feu du foyer illuminer seul la pièce.

« Pardon, votre Majesté » s’excusa-t-il. « C’est une époque dangereuse, des espions rôdent partout. Il est plus sûr que personne ne puisse regarder par la fenêtre et vous reconnaître. Mais cette tourte sort juste du four, car je comptais souper juste après m’être entretenu avec le gardien. Si votre Majesté veut bien –

« La lumière suffira » grogna Conan, s’asseyant sans cérémonie, et sortant son poignard. Il se servit copieusement de la délicieuse tourte, qu’il accompagna de grande goulées de vin provenant des vignes de Servius. Il semblait oublieux de tout sentiment de péril, mais Servius, mal à l’aise, s’agitait sur son siège près du feu, triturant nerveusement la lourde chaîne d’or pendue à son cou. Il jetait continuellement des regards vers les carreaux à losanges des fenêtres, qui brillaient faiblement à la lueur des flammes, et tendait l’oreille vers la porte, comme s’il s’attendait à entendre un bruit de pas furtifs dans le couloir.

Après avoir terminé son repas, Conan se leva et alla s’assoir près du feu.

« Je ne te mettrai pas en danger longtemps par ma présence, Servius » dit-il abruptement. « L’aube me trouvera loin de ta plantation. »

« Seigneur – » Servius leva les mains en guise de protestation, mais Conan écarta d’un geste ses dénégations. « Je connais ta loyauté et ton courage. Tous deux sont au-dessus de tout reproche. Mais si Valerius a usurpé mon trône, ce serait la mort pour toi si tu me donnais refuge et si tu étais pris. »

« Je ne suis pas assez fort pour le défier ouvertement » admit Servius. « Les cinquante hommes que je pourrais mener au combat seraient balayés comme un fétu de paille. Avez-vous vu les ruines de la plantation d’Emilius Scavonius ? »

Conan fit signe que oui, fronçant amèrement les sourcils.

« Il était le plus puissant patricien de cette province, comme vous le savez, continua Servius. Il a refusé de prêter allégeance à Valerius. Les Némédiens l’ont fait brûler dans les ruines de sa propre villa. Après cela, ceux de nous qui restaient comprirent la futilité de toute résistance, d’autant plus que le peuple de Tarantia refusait de se battre. Nous nous sommes soumis, et Valerius a épargné nos vies, même s’il a levé une taxe qui ruinera beaucoup d’entre nous. Mais que pouvions-nous faire ? Nous pensions que vous étiez mort. Beaucoup des barons ont été tués, d’autres faits prisonniers. L’armée était brisée et dispersée. Vous n’avez pas d’héritier pour monter sur le trône. Il n’y avait personne pour nous conduire – »

« N’y avait-il pas le Comte Trocero de Poitain ? » demanda durement Conan.

Servius écarta les mains en un geste d’impuissance.

« Il est vrai que son général Prospero était en route avec une petite armée. Se repliant devant Amalric, il pressait les hommes de se rallier à sa bannière. Mais, votre Majesté morte, les hommes se sont souvenus des anciennes guerres et des désordres civils, et comment Prospero et ses Poitaniens avaient jadis parcouru ces mêmes provinces tout comme Amalric le faisait maintenant, avec des torches et des épées. Les barons jalousaient Trocero. Certains – des espions de Valerius, peut-être – disaient que le Comte de Poitain entendait se saisir de la

couronne pour son propre compte. De vieilles haines partisanes se firent jour de nouveau. Si nous avions disposé d'un seul homme avec du sang de votre dynastie dans les veines, nous l'aurions couronné et l'aurions suivi contre la Némédie. Mais il n'y en avait aucun.

Les barons qui vous avaient suivi loyalement n'auraient pas suivi un des leurs, chacun se jugeant aussi capable que son voisin, et chacun craignant les ambitions des autres. Vous étiez la corde qui liait les fagots entre eux. Quand la corde fut coupée, les fagots s'éparpillèrent. Si vous aviez eu un fils, les barons se seraient ralliés loyalement à lui. Mais il n'y avait aucun point sur lequel leur patriotisme pût se concentrer.

Les marchands, les gens du commun, craignant l'anarchie et le retour des temps féodaux, quand chaque baron faisait sa propre loi, proclamaient que n'importe quel roi valait mieux que pas de roi du tout, même Valerius, qui au moins était du sang de l'ancienne dynastie. Il n'y eut personne pour s'opposer à lui lorsqu'il arriva à la tête de son armée bardée de fer, et frappa à coups de lance aux portes de Tarantia, la bannière au dragon écarlate de Némédie flottant au-dessus de lui.

Non, au contraire le peuple lui ouvrit toutes grandes les portes et s'agenouilla dans la poussière devant lui. Ils avaient refusé d'aider Prospero à tenir la ville. Ils disaient qu'ils aimaient autant être dirigés par Valerius que par Trocero. Ils disaient – et ils avaient raison – que les barons ne rallieraient pas Trocero, mais que beaucoup accepteraient Valerius. Ils disaient qu'en se soumettant à Valerius, ils évitaient les dévastations de la guerre civile, et la furie des Némédiens. Prospero chevaucha vers le sud avec ses dix mille chevaliers, et les cavaliers Némédiens firent leur entrée dans la ville quelques heures plus tard. Ils ne le poursuivirent pas. Ils restèrent pour assister au couronnement de Valerius à Tarantia. »

« Alors ce que me montrait la fumée de cette vieille sorcière était bien la réalité » murmura Conan, qui sentait un étrange frisson parcourir son échine. « Est-ce Amalric qui a couronné Valerius ? »

« Oui, dans la salle des couronnements, le sang du massacre à peine sec sur ses mains. »

« Et les gens prospèrent-ils, sous son règne bienveillant ? » demanda Conan, avec une ironique colère.

« Il vit comme un prince étranger dans une terre conquise », répondit amèrement Servius. « Sa cour est pleine de Némédiens ; les gardes du palais sont de la même race, et une importante garnison occupe la citadelle. Oui, l'heure du dragon est bien venue, finalement.

Les Némédiens se pavanent comme des seigneurs dans les rues. Les femmes sont outragées et les marchands volés chaque jour, et Valerius ne peut ou ne veut faire aucune tentative pour les réfréner. Non, il n'est que leur marionnette, leur homme de paille. Les hommes raisonnables savaient qu'il en serait ainsi, et le peuple commence à s'en rendre compte.

Amalric est reparti avec une forte armée pour soumettre les provinces extérieures, où quelques barons continuent à le défier. Mais il n'y a aucune unité entre eux. La jalousie qu'ils éprouvent les uns pour les autres est plus forte que leur peur d'Amalric. Il les écrasera l'un après l'autre. De nombreuses cités, de nombreuses forteresses, s'en sont rendu compte, et ont fait connaître leur désir de se soumettre. Ceux qui résistent en paient le prix fort. Les Némédiens donnent libre cours à leur haine ancestrale. Et leurs rangs sont renforcés par les Aquiloniens que la peur, l'or ou la nécessité conduisent à rejoindre leur armée. C'est une conséquence naturelle. »

Conan approuva sombrement, le regard perdu dans les reflets rouges du feu sur les panneaux de chêne richement gravés.

« L'Aquilonie a un roi, au lieu de l'anarchie qu'elle craignait » finit par dire Servius. « Mais Valerius ne protège pas ses sujets contre ses alliés. Des centaines d'hommes qui ne pouvaient payer la rançon qu'on leur réclamait ont été vendus aux trafiquants d'esclaves de Koth. »

Conan releva brusquement la tête, et une flamme mortelle brilla dans ses yeux bleus. Il jura bruyamment, ses énormes poings se serrant comme des marteaux de fer.

« Oui » continua Servius, des hommes blancs vendent des hommes blancs et des femmes blanches, comme dans les temps féodaux. Dans les palais de Shem et de Turan, ils vivront la vie des esclaves. Valerius est roi, mais l'unité que le peuple espérait, même par l'épée, n'est pas complète.

Gunderland au nord et Poitain au sud ne sont pas encore conquis, et il y a des provinces insoumises dans l'ouest, où les barons des frontières peuvent compter sur le soutiens des archers Bossoniens. Et pourtant, toutes ces provinces extérieures ne sont pas une menace pour Valerius. Elles doivent rester sur la défensive, et pourront s'estimer heureuses de conserver leur indépendance. Ici, Valerius et ses chevaliers étrangers règnent sans partage. »

« Qu'il en profite alors », dit sinistrement Conan. Son temps ici sera court. Les gens se soulèveront lorsqu'ils sauront que je suis vivant. Nous reprendrons Tarantia avant qu'Amalric soit de retour avec son armée. Et alors, nous chasserons tous ces chiens du royaume. »

Servius ne répondit pas. Le craquement du feu était assourdissant dans le silence.

« Eh bien » s'exclama Conan avec impatience, « Pourquoi restes-tu ainsi la tête baissée, à contempler le feu ? Doutes-tu de ce que je viens de dire ? »

Servius évita de croiser le regard du roi. « Tout ce qu'un mortel peut faire, vous le ferez, votre Majesté » répondit-il. « J'ai chevauché derrière vous à la bataille, et je sais que nul mortel ne peut résister à votre épée. »

« Et donc ? »

Servius s'enveloppa dans sa veste bordée de fourrure, et frissonna en dépit du feu. « On dit que votre chute a été l'œuvre de la sorcellerie » dit-il alors.

« Et donc ? »

« Quel est le mortel qui peut combattre la sorcellerie ? Qui est cet homme voilé qui s'entretient à minuit avec Valerius et ses alliés, dit-on, et qui apparaît et disparaît si mystérieusement ? On murmure que c'est un grand magicien, qui est mort il y a des milliers d'années, mais qui est revenu des mornes contrées de la mort pour renverser le Roi d'Aquilonie et restaurer la dynastie dont Valerius est l'héritier. »

« Et alors ? » s'exclama Conan avec colère. « Je me suis échappé des souterrains maudits de Belverus, et j'ai échappé à des diableries dans les montagnes. Si le peuple se soulève – »

Servius secoua la tête. « Vos plus fervents soutiens dans les provinces de l'est et du centre sont morts, se sont enfuis ou ont été emprisonnés. Le Gunderland est loin au nord, Poitain loin au sud. Les Bossoniens se sont retirés sur leurs marches loin à l'ouest. Cela prendrait des semaines de rassembler et concentrer toutes ces forces, et avant que cela puisse être fait, chaque armée serait attaquée séparément par Amalric et détruite. »

« Mais un soulèvement des provinces centrales rétablirait l'équilibre en notre faveur ! » s'exclama Conan. « Nous pourrions prendre Tarantia et tenir la ville face à Amalric en attendant d'y être rejoints par les hommes de Gunderland et les Poitaniens ! »

Servius hésita, et sa voix se perdit dans un soupir. « On dit que vous êtes mort maudit. On dit que cet étranger voilé vous a jeté un sort et a brisé votre armée. La grande cloche a sonné votre glas. On vous croit mort. Et les provinces centrales ne se soulèveraient pas, même si elles vous savaient vivant. Elles n'oseraient pas. La sorcellerie vous a vaincu à Valkia. Et la sorcellerie en a amené la nouvelle à Tarantia, car la même nuit, les hommes l'annonçaient déjà en criant dans les rues.

Un prêtre Némédien a déchaîné sa magie noire dans les rues de Tarantia pour abattre les hommes qui étaient encore fidèles à votre souvenir. Moi-même je l'ai vu. Des hommes en armes sont tombés comme des mouches et sont morts dans les rues d'une manière que personne ne put comprendre. Et le prêtre efflanqué a ri et a dit : « Je suis Altaro ; je ne suis qu'un acolyte d'Orastes, qui n'est lui-même qu'un acolyte de celui qui porte le voile, mais sa puissance est en moi. »

« Bien » dit Conan durement, « Mais n'est-il pas préférable de mourir honorablement plutôt que de vivre dans l'infamie ? La mort est-elle pire que l'oppression, l'esclavage, et la destruction complète ? »

« Quand la crainte de la sorcellerie est là, la raison s'enfuit » répliqua Servius. « La crainte qu'éprouvent les provinces centrales est trop grande pour qu'elles puissent se soulever pour vous. Les provinces extérieures se battraient pour vous – mais la même sorcellerie qui a détruit votre armée à Valkia, vous détruirait à nouveau. Les Némédiens tiennent les parties de l'Aquilonie qui sont les plus vastes, les plus riches et les plus densément peuplées, et ils ne peuvent être vaincus par les forces dont vous pourriez disposer encore. Vous sacrifieriez inutilement vos loyaux sujets. Je suis désolé de le dire, mais c'est la vérité : Roi Conan, vous êtes un roi sans royaume. »

Conan fixa le feu sans répondre. Une bûche consumée s'écrasa dans les flammes sans produire de jaillissement d'étincelles. C'aurait pu être les ruines croulantes de son royaume. A nouveau, Conan devinait une réalité sinistre derrière le voile trompeur du monde matériel. Il sentait qu'un destin impitoyable était à l'œuvre. Son âme fut envahie par un sentiment de furieuse panique, la sensation d'être pris au piège, et par l'envie furieuse de détruire et de tuer.

« Où sont les dignitaires de ma cour ? » demanda-t-il enfin.

« Pallantides a été sérieusement blessé à Valkia ; sa famille a payé sa rançon, et il se rétablit maintenant dans son château à Attains. Il aura de la chance s'il peut remonter à cheval. Publius, le chancelier, a fui le royaume sous un déguisement, personne ne sait où il est. Le conseil a été dissout. Certains de ses membres ont été emprisonnés, d'autres bannis. Beaucoup de vos loyaux sujets ont été mis à mort. Ce soir, par exemple, la Comtesse Albiona mourra sous la hache du bourreau. »

Conan sursauta et regarda Servius ; ses yeux bleus flamboyaient d'une telle colère que le patricien se recula. « Pourquoi ? »

« Parce qu'elle ne veut pas devenir la maîtresse de Valerius. Ses terres ont été confisquées, ses gens vendus en esclavage, et à minuit, dans la Tour de Fer, sa tête doit tomber. Soyez raisonnable, mon roi – car pour moi, vous serez toujours mon roi – et fuyez avant d'être découvert. De nos jours, personne n'est en sécurité. Les espions et les informateurs rôdent autour de nous, dénonçant la moindre action ou parole de mécontentement, comme trahison et rébellion. Si vous vous montrez à vos sujets, cela ne conduira qu'à votre capture et à votre mort.

Mes chevaux et tous les hommes en qui j'ai confiance sont à votre disposition. Avant l'aube, nous pouvons être loin de Tarantia, en route vers la frontière. Si je ne puis vous aider à retrouver votre royaume, je puis au moins vous suivre en exil. »

Conan secoua la tête. Servius l'observait, mal à l'aise, tandis qu'il fixait le feu, le menton appuyé sur son énorme poing. La lueur rougeoyante des flammes se reflétait sur les mailles d'acier de son armure, et sur ses yeux au regard sinistre. Ceux-ci brillaient devant l'âtre comme ceux d'un loup. Servius réalisa une fois de plus, comme par le passé, mais c'était encore plus évident maintenant, qu'il y avait quelque chose de fondamentalement étranger chez le roi. Cette immense carcasse sous la cotte de mailles était trop violente et trop vive pour un homme civilisé ; un feu élémentaire et primal brûlait dans ces yeux incandescents. Maintenant, les éléments de barbarie qu'on pouvait voir chez le roi étaient plus prononcés, comme si dans l'extrémité où il se trouvait, le vernis de la civilisation tombait, révélant son cœur primordial. Conan retournait à son type fondamental. Il

n’agissait pas comme aurait agi un homme civilisé dans les mêmes conditions, pas plus que ses pensées ne suivaient les mêmes voies. Il était imprévisible. Il n’y avait qu’un pas entre le Roi d’Aquilonie, et le tueur vêtu de peaux de bêtes des collines de Cimmérie.

« Peut-être chevaucherai-je vers le Poitain » dit-il enfin. « Mais je partirai seul. Et il me reste un dernier devoir à accomplir en tant que Roi d’Aquilonie. »

« Que voulez-vous dire, votre Majesté ? » demanda Servius, pris d’un pressentiment.

« Je vais à Tarantia chercher Albiona, ce soir » répondit le roi. « J’ai failli à tous mes autres loyaux sujets, semble-t-il. S’ils lui prennent sa tête, ils pourront aussi bien avoir la mienne en plus. »

« C’est de la folie ! » s’écria Servius, trébuchant en se levant, et portant la main à sa gorge, comme s’il pouvait déjà y sentir le nœud coulant.

« La Tour possède des secrets que bien peu connaissent » dit Conan. « De toutes façons, je ne vaudrais pas mieux qu’un chien si je laissais Albiona payer de sa vie sa loyauté envers moi. Je suis peut-être un roi sans royaume, mais je ne suis pas un roi sans honneur. »

« Ce sera notre perte à tous ! » souffla Servius.

« Ce ne sera que ma propre ruine si j’échoue. Tu as pris assez de risques. Je pars seul cette nuit. Je ne te demande qu’une seule chose : procure-moi un bandeau pour mon œil, un bâton pour ma main, et des vêtements comme ceux que portent les voyageurs.

Chapitre 9 – « Est-ce le roi, ou son fantôme ? »

Beaucoup d'hommes franchissaient les grandes portes voûtées de Tarantia entre le coucher du soleil et minuit – des voyageurs attardés, des marchands venus de loin avec des mules lourdement chargées, des travailleurs libres des fermes et des vignes avoisinantes. Maintenant que Valerius régnait en maître sur les provinces centrales, on n'inspectait plus avec autant de soin le flot incessant qui se déversait par les larges portes. La discipline s'était relâchée. Les soldats Némédiens qui montaient la garde étaient à demi ivres, et bien trop occupés à regarder les jolies paysannes et les riches marchands qui pouvaient être rançonnés, pour faire attention aux travailleurs ou aux voyageurs poussiéreux, même à ce grand voyageur, dont le manteau usé ne parvenait pas à dissimuler complètement la puissante carrure aux lignes dures.

L'homme se déplaçait d'un air digne et menaçant, qui lui était trop naturel pour qu'il s'en rendît compte, et a fortiori pour qu'il pût le dissimuler.

Un grand bandeau couvrait un de ses yeux, et son chapeau de cuir, rabaissé en-dessous de ses sourcils, dissimulait son visage. Il portait un long et fort bâton dans sa main brune et musclée. Il franchit tranquillement la porte voûtée, à la lumière vacillante des torches. Les gardes éméchés ne le remarquèrent pas, et il émergea dans les larges rues de Tarantia.

Dans ces grandes avenues bien éclairées, la foule habituelle vaquait à ses occupations, et les boutiques étaient encore ouvertes, faisant étalage de leurs articles. Pourtant, une même scène se reproduisait un peu partout : des soldats Némédiens, seuls ou en groupe, déambulaient parmi la foule en jouant des coudes avec une arrogance étudiée. Les femmes les fuyaient, et les hommes faisaient un pas de côté en fronçant les sourcils et en serrant les poings. Les Aquiloniens étaient une race fière, et c'étaient là leurs ennemis héréditaires.

Les mains de l'imposant voyageur se crispèrent sur son bâton, mais, comme les autres, il fit un pas de côté pour laisser le passage aux hommes en armure. Au milieu de la foule bigarrée et cosmopolite, il n'attira pas l'attention dans ses vêtements ternes et poussiéreux. Mais une fois, tandis qu'il passait devant l'étal d'un armurier, et que la lumière qui sortait de la large porte tombait en plein sur lui, il sentit qu'on le fixait intensément. Se retournant brusquement, il vit un homme qui portait le justaucorps brun d'un travailleur libre, et qui le regardait fixement. L'homme se détourna avec une hâte suspecte, et disparut dans la foule agitée. Mais Conan tourna dans une étroite venelle et força l'allure. Peut-être cela n'avait-il été que de la simple curiosité, mais il ne pouvait prendre de risques.

La sinistre Tour de Fer se trouvait à l'écart de la citadelle, au milieu d'un labyrinthe de rues étroites et de maisons serrées les unes contre les autres. Les constructions modestes s'étaient peu à peu étendues dans ces quartiers, au fur et à mesure qu'ils étaient désertés par les habitants les plus fortunés. La Tour était en réalité un château, un amoncellement formidable et ancien de lourdes pierres et de fer noir, qui avait jadis servi de forteresse, en des temps plus rudes.

Pas très loin de là, perdue dans un enchevêtrement d'immeubles et d'entrepôts à moitié déserts, se trouvait une ancienne tour de guet, si vieille et oubliée qu'elle n'apparaissait plus sur les plans de la ville depuis au moins un siècle. Sa fonction originelle avait été oubliée, et personne, parmi ceux qui la connaissaient, n'avait remarqué que la vieille serrure, qui servait à l'empêcher de devenir un dortoir pour les mendiants et les bandits, était en réalité plutôt récente et extrêmement solide, sous son apparence qui évoquait astucieusement une antiquité rouillée. Moins d'une demi-douzaine d'hommes dans le royaume connaissaient le secret de cette tour. Aucun trou où introduire une clé ne se voyait sur cette serrure massive, incrustée de crasse verdâtre. Mais les doigts exercés de Conan la parcoururent habilement, pressant ici et là des mécanismes invisibles pour un œil non exercé. La porte s'ouvrit silencieusement vers l'intérieur, et Conan, la refermant derrière lui, pénétra dans

d'épaisses ténèbres. Une source de lumière aurait révélé que la tour était vide : un puits cylindrique et nu de pierre massive.

Tâtonnant dans un coin du geste sûr de celui qui est familier des lieux, les mains de Conan trouvèrent sur l'une des dalles du sol le signe qu'elles cherchaient. Sans perdre de temps, il releva la dalle, et sans hésiter, il se laissa glisser à travers l'ouverture qui se trouvait en-dessous. Ses pieds rencontrèrent des marches de pierre qui descendaient, vers ce qu'il savait être un tunnel étroit, qui allait droit vers les fondations de la Tour de Fer, à trois rues de là.

La cloche de la citadelle, qui ne sonnait qu'à minuit, ou à la mort d'un roi, résonna soudain. Dans une pièce faiblement éclairée de la Tour de Fer, une porte s'ouvrit, et une forme emprunta un couloir. L'intérieur de la Tour était aussi lugubre que l'extérieur. Ses murs de pierre massifs étaient bruts, sans aucune décoration. Les dalles au sol étaient usées par les générations de pieds qui y avaient traîné, et les voûtes au plafond, à la faible lueur des torches fixées dans leurs niches, se perdaient dans les ténèbres.

L'homme qui descendait d'un pas lourd ce couloir était bien en harmonie avec cet environnement. C'était un homme grand, solidement bâti, habillé de vêtements de soie noire très près du corps. Il portait une cagoule noire, qui retombait sur ses épaules et comportait deux trous pour les yeux, ainsi qu'un grand manteau noir. Il portait, appuyée sur l'épaule, une grande hache, qui n'était visiblement ni un outil, ni une arme.

Tandis qu'il descendait le couloir, une silhouette s'approcha en claudiquant, un vieil homme voûté et acariâtre, courbé sous le poids de sa pique et de la lanterne qu'il portait à la main. « Vous n'êtes pas aussi rapide que votre prédécesseur, maître bourreau » grogna-t-il. « Minuit vient juste de sonner, et les hommes masqués se sont rendus dans la cellule de la Dame. Ils vous y attendent. »

« Le son de la cloche résonne encore dans la tour » répondit le bourreau. « Si je ne suis pas aussi prompt à bondir me mettre au service des Aquiloniens que ne l'était le chien qui occupait mon office avant moi, ils n'en trouveront pas moins mon bras prêt à frapper. Retourne à tes affaires, vieux gardien, et laisse-moi m'occuper des miennes. Je pense que mon travail est le plus agréable, car toi tu traînes dans des couloirs humides et froids, et tu regardes par le judas de vieilles portes de cellule rouillées, tandis que moi, je couperai ce soir la plus belle tête de Tarantia ! »

Le gardien redescendit le couloir en grommelant, et le bourreau reprit tranquillement son chemin. Quelques pas plus loin, il tournait dans le couloir, et il remarqua distraitement qu'à sa gauche, une porte était entrouverte. S'il avait réfléchi, il se serait dit que cette porte avait dû être ouverte après le passage du gardien, mais réfléchir n'était pas son habitude. Il passait devant la porte ouverte, quand il réalisa que quelque chose n'était pas normal, mais alors, il était déjà trop tard.

Un pas léger et félin, et le bruissement d'un manteau, l'avertirent, mais avant qu'il pût se retourner, un bras puissant lui enserrait la gorge par derrière, étouffant son cri avant qu'il eût atteint ses lèvres. Dans le bref instant qui lui fut accordé, il réalisa dans un déferlement de panique, la force de son adversaire, contre lequel ses propres muscles étaient impuissants. Il sentit sans la voir la dague qui était brandie.

« Chien de Némédien ! » murmura une voix pleine d'émotion à son oreille. « Tu as coupé ta dernière tête Aquilonienne ! » Et ce fut la dernière chose qu'il entendit jamais.

Dans un donjon humide, éclairé seulement par une faible torche, trois hommes se tenaient près d'une jeune femme qui était agenouillée sur les dalles couvertes de paille. Elle leur lançait un regard désespéré. Elle était vêtue très légèrement ; sa chevelure dorée retombait en brillantes ondulations sur ses blanches épaules, et ses poignets étaient liés dans son dos. Même à la lueur incertaine des torches, et bien qu'elle eût les cheveux ébouriffés et qu'elle soit pâle de terreur, sa beauté était stupéfiante. Elle était agenouillée, silencieuse, regardant de ses grands yeux ceux qui la tourmentaient. Les hommes dissimulaient soigneusement leurs traits sous des

masques et de grands manteaux. Un tel acte exigeait d'être accompli masqué, même en terre conquise. La jeune femme, elle, les connaissait tous, mais ce qu'elle savait ne pourrait plus nuire à personne – après cette nuit.

« Notre miséricordieux souverain vous donne une dernière chance, Comtesse » dit le plus grand des trois, qui parlait l'Aquilonien sans accent. « Il me charge de vous dire que si vous parvenez à dompter votre esprit fier et rebelle, il peut toujours vous ouvrir les bras. Sinon – » il fit un signe en direction d'un sinistre billot de bois au centre de la cellule, qui présentait un aspect noirci, avec de nombreuses entailles, comme si une lame bien aiguisée s'était enfoncée dans le bois après avoir traversé une matière plus tendre.

Albiona frémit et pâlit, puis se recula. Chaque fibre de son corps jeune et vigoureux vibrait du désir de vivre. Valerius était jeune aussi, et beau. Beaucoup de femmes l'aimaient, se dit-elle, se livrant à une lutte intérieure pour rester en vie. Mais elle ne pouvait prononcer le mot qui pouvait soustraire son jeune et tendre corps au billot et à la hache ensanglantée. Elle ne pouvait même réfléchir à la question. Elle savait seulement que lorsqu'elle s'imaginait entre les bras de Valerius, sa chair frissonnait d'une répugnance qui était plus puissante que sa crainte de la mort. Elle secoua la tête, impuissante, poussée par une impulsion qui dépassait son instinct de survie.

« Alors, il n'y a rien de plus à dire ! » s'exclama l'un des hommes avec impatience. Il parlait avec un accent Némédien. Où est le bourreau ? »

Comme pour répondre à cet appel, la porte de la cellule s'ouvrit silencieusement, et une grande silhouette s'y encadra, comme une ombre noire venue des mondes souterrains. Albiona poussa un cri sourd, involontaire, à la vue de cette forme sinistre ; quant aux autres, ils contemplèrent l'apparition en silence un moment ; peut-être frappés eux aussi d'une crainte superstitieuse à la vue de la silhouette silencieuse. A travers les trous de la cagoule, les yeux étincelaient comme des braises de feu bleu. Tandis que ce regard se posait successivement sur chacun des hommes, leur nuque fut parcourue d'un étrange frisson.

Alors le grand Aquilonien se saisit brutalement de la jeune femme, et la tira jusqu'au billot. Perdant tout contrôle, elle se mit à hurler et à se débattre désespérément, folle de terreur ; mais il la força brutalement à se mettre à genoux, et plaqua sa tête blonde contre le billot sanglant.

« Qu'attends-tu, bourreau ? » s'exclama-t-il avec colère. « Fais ton office ! »

Un éclat de rire bref, et pourtant indiscutablement menaçant, fut la seule réponse. Chacun dans la cellule resta figé sur place – les deux hommes dissimulés sous leurs manteaux, l'homme masqué penché sur la jeune fille, et la fille à genoux elle-même, tordant son cou pour essayer de regarder le bourreau.

« Que signifie ce rire déplacé, chien ? » demanda l'Aquilonien, mal à l'aise.

L'homme en noir arracha la cagoule de sa tête et la jeta au sol ; il se plaça le dos à la porte fermée, et leva sa hache de bourreau. « Vous me reconnaissez, chiens ? » gronda-t-il. « Vous me reconnaissez ? »

Le profond silence qui suivit fut brisé par un cri. « Le roi ! » hurla Albiona, qui parvint à se libérer, son tortionnaire ayant relâché sa prise. « Oh, par Mitra, le roi ! »

Les trois hommes restaient immobiles, tels des statues, puis l'Aquilonien se mit à parler, comme un homme qui doute de ses propres sens. « Conan ! » lança-t-il. « Est-ce le roi, ou son fantôme ? Quel est cette diablerie ? »

« Une diablerie pour des démons ! » se moqua Conan, dont les lèvres riaient, tandis que les enfers flamboyaient dans ses yeux. « Allons, venez, mes seigneurs. Vous avez vos épées, et moi j'ai ce couperet. Oui, je pense que cet outil de boucher convient bien à cette tâche, mes beaux seigneurs ! »

« Tous sur lui ! » marmonna l'Aquilonien, sortant son épée. « C'est Conan, et nous devons le tuer ou être tués ! » Et comme des hommes sortant d'une transe, les Némédiens sortirent leurs épées et se ruèrent sur le roi.

La hache du bourreau n'était pas faite pour un tel travail, mais le roi maniait cette arme lourde et inadaptée aussi facilement qu'une hachette, et la rapidité de ses mouvements, tandis qu'il changeait constamment de position, les empêcha de l'attaquer tous en même temps comme ils l'avaient imaginé.

Il emprisonna l'épée du premier homme avec la tête de sa hache, et lui brisa la poitrine d'une terrible contre-attaque, avant qu'il puisse reculer ou parer. Le Némédien restant porta un coup puissant mais le manqua, et avant qu'il ait pu reprendre l'équilibre, il eut le crâne fracassé. Un instant plus tard, l'Aquilonien était acculé dans un coin, tentant désespérément de parer le déluge de coups qui s'abattait sur lui, sans même avoir l'opportunité d'appeler à l'aide.

Soudain, Conan projeta en avant son bras gauche et arracha le masque de l'homme, découvrant son visage livide. « Chien ! » grinça le roi. « Il me semblait bien te connaître ! Traitre ! Maudit renégat ! Même ce vil métal est trop honorable pour ta tête méprisable. Meurs comme meurent les voleurs ! » Et la hache décrivit un arc de cercle dévastateur, et l'Aquilonien hurla et tomba à genoux, étreignant le moignon de son bras droit d'où jaillissaient des flots de sang. Il avait été sectionné au niveau du coude, et la hache, continuant son tracé, s'était profondément enfoncée dans son flanc, faisant ressortir ses entrailles.

« Reste là et saigne à mort » grogna Conan, qui jeta au loin la hache d'un air dégoûté. « Venez, Comtesse ! »

Se baissant, il coupa les cordes qui retenaient les poignets de la jeune femme, et la portant comme si elle était un enfant, il sortit de la cellule. Elle sanglotait hystériquement, les bras passés autour du cou musculeux de Conan, dans une étreinte frénétique. « Du calme » murmura-t-il. « Nous n'en sommes pas encore sortis. Si nous pouvons atteindre la cellule où se trouve la porte secrète qui s'ouvre sur les escaliers – Par tous les diables, ils ont entendu le bruit, même à travers les murs ! »

Plus loin dans le couloir, on pouvait entendre les cliquetis des armes, les bruits de pas et les cris des hommes, qui se répercutaient sous le plafond voûté. Un homme surgit, un boiteux tenant haut une lanterne, dont la lumière tomba en plein sur Conan et la jeune fille. Conan bondit sur lui en jurant, mais le vieux gardien, abandonnant sa lanterne et son pic, s'enfuit le long du couloir en appelant à l'aide de sa voix la plus stridente. De fortes voix lui répondirent.

Conan se retourna vivement et s'enfuit dans l'autre direction. Le chemin vers le passage secret par où il était entré dans la Tour, et par lequel il espérait s'enfuir, lui était fermé, mais il connaissait bien ce sinistre bâtiment. Avant d'être roi, il y avait été emprisonné.

Il emprunta un passage latéral et se retrouva dans un autre couloir, plus large, parallèle à celui qu'il empruntait auparavant, et qui était alors désert. Il n'y fit que quelques pas, avant d'emprunter un autre couloir, ce qui le ramena à celui qu'il venait de quitter, mais à une position stratégique : quelques pieds plus loin se trouvait une lourde porte barrée. Elle était gardée par un Némédien barbu casqué et vêtu d'un corselet, mais qui tournait le dos à Conan et regardait dans la direction d'où provenaient le tumulte grandissant et les lumières mouvantes des lanternes.

Conan n'hésita pas. Posant la jeune femme sur le sol, il courut vers le garde rapidement et silencieusement, l'épée à la main. L'homme se retourna juste au moment où le roi l'atteignait ; il hurla de surprise et de frayeur et leva sa lance, mais avant qu'il pût faire usage de cette arme peu maniable, Conan avait abattu son épée sur son casque avec une force qui aurait pu tuer un bœuf. Le casque et le crâne cédèrent tous deux, et le garde s'écroula sur le sol.

En un instant, Conan ôta la barre massive qui fermait la porte – trop lourde pour pouvoir être manipulée par un homme ordinaire – et appela Albiona, qui courut le rejoindre, sidérée. Il l'empoigna sans cérémonie, et ils passèrent la porte pour se jeter dehors dans la nuit noire.

Ils débouchèrent dans une ruelle étroite, aussi noire qu'un gouffre, bordée par la Tour d'un côté, et par les murs de pierre d'une rangée de bâtiments de l'autre. Conan, courant dans les ténèbres aussi vite qu'il l'osait, cherchait à tâtons une fenêtre ou une porte, mais n'en trouva aucune.

La grande porte s'ouvrit à la volée derrière lui, et des hommes en jaillirent, portant des torches qui se reflétaient sur des armures et des épées nues. Ils écarquillaient les yeux en criant. Leurs torches étaient impuissantes à percer les ténèbres au-delà de quelques pieds dans chaque direction, et ils se ruèrent dans l'allée au hasard, choisissant la direction opposée à celle qu'avaient prise Conan et Albiona.

« Ils se rendront compte de leur méprise bien assez tôt ! » murmura-t-il, forçant l'allure. « Si nous pouvions trouver une ouverture dans ce satané mur – Malheur ! Le guet ! »

Devant eux, à l'endroit où la ruelle donnait sur une rue étroite, il vit de faibles reflets métalliques, de vagues silhouettes qui passaient devant la rue. C'était bien les hommes du guet, attirés par le bruit qui provenait de la ruelle.

« Qui va la ? » Conan serra les dents en entendant cet accent Némédien qu'il détestait.

« Restez derrière moi » ordonna-t-il à la jeune fille. « Nous allons devoir nous frayer un passage avant que les gardiens de la prison ne fassent demi-tour et nous prennent en tenaille. » Et, empoignant son épée, il alla droit vers les silhouettes qui approchaient.

Il avait l'avantage de la surprise. Il pouvait les voir, leur silhouette se dessinant devant la source de lumière lointaine, et ils ne pouvaient le voir tandis qu'il venait vers eux, surgissant des ombres de la ruelle. Il fut sur eux avant qu'ils s'en rendent compte, frappant avec la fureur silencieuse d'un lion blessé.

Sa seule chance était de passer avant qu'ils aient repris leurs esprits. Mais ils étaient une demi-douzaine, en cotte de mailles complète, des vétérans aguerris des guerres de frontière, chez qui l'instinct du combattant pouvait se réveiller même dans la plus complète confusion. Trois d'entre eux étaient à terre avant qu'ils réalisent que c'était un homme seul qui les attaquait, mais même ainsi, leur réaction fut très rapide. Le fracas de l'acier était assourdissant, et des étincelles jaillissaient de l'épée de Conan tandis qu'elle s'écrasait sur les bassinets et les hauberts. Il voyait plus nettement qu'eux, et dans la lumière incertaine, sa silhouette qui se déplaçait rapidement était indistincte. Les épées fendaient l'air ou heurtaient la lame de Conan, et lorsqu'il frappait, c'était avec la violence implacable d'un ouragan.

Mais de derrière lui provenaient les cris des gardiens de la prison, qui remontaient la ruelle en courant, et les silhouettes en armure devant lui barraient toujours le passage comme une muraille hérissée de métal. Un instant de plus, et les gardes seraient sur lui. Désespéré, il redoubla ses coups, frappant tel un forgeron sur une enclume. Mais soudain il prit conscience d'un fait nouveau : une douzaine de silhouettes noires avaient jailli de nulle part derrière les hommes du guet, et il entendit des bruits de coups meurtriers. L'acier brilla dans l'obscurité, et des hommes crièrent, frappés à mort dans le dos. En un instant, la ruelle fut couverte de corps qui se tortillaient de douleur. Une forme sombre et dissimulée dans un manteau bondit jusqu'à Conan, qui leva son épée, car il avait perçu un éclat d'acier dans la main droite de l'homme. Mais l'autre main, qui se tendit vers lui, était vide, et une voix siffla impérieusement : « Par ici, votre Majesté ! Vite ! »

Etouffant un juron de surprise, Conan souleva Albiona de son bras puissant, et suivit son bienfaiteur inconnu. Il n'y avait pas à hésiter, avec trente gardes de la prison qui s'approchaient derrière lui.

Entouré de silhouettes mystérieuses, il se hâtait de descendre la ruelle, portant la comtesse comme si elle eût été un enfant. Il ne savait rien de ceux qui étaient venus à son secours, si ce n'est qu'ils étaient vêtus de manteaux et de capuchons noirs. Il était en proie au doute et à la suspicion, mais au moins, ils avaient abattu ses ennemis, et il ne voyait rien de mieux à faire que de les suivre.

Comme s'il était conscient de ses doutes, leur chef lui toucha légèrement le bras et dit : « Ne craignez rien, Roi Conan, nous sommes vos loyaux sujets. » La voix ne lui était pas familière, mais elle parlait avec l'accent des provinces Aquiloniennes centrales.

Derrière eux, les gardes hurlaient comme ils trébuchaient sur les cadavres étendus dans la boue, et ils reprirent leur course en criant vengeance, apercevant vaguement une masse noire qui se déplaçait entre eux et les lumières de la rue au loin. Mais les hommes encapuchonnés se tournèrent soudain vers le mur qui semblait nu, et Conan vit qu'il y avait là une porte ouverte. Il marmonna un juron. Il avait traversé cette rue de jour, dans le passé, et il n'avait jamais remarqué qu'il y eût là une porte. Mais ils l'empruntèrent, et la porte se referma avec un cliquetis derrière eux. Ce bruit n'était pas rassurant, mais les hommes le pressaient, se déplaçant avec une sûreté de mouvement qui indiquait une bonne connaissance des lieux, guidant Conan de la main. C'était comme traverser un tunnel, et Conan pouvait sentir dans ses bras les membres délicats d'Albiona qui tremblaient. Puis, quelque part devant eux apparut vaguement une ouverture, à peine une arche de ténèbres moins compactes que les ténèbres environnantes, et ils s'y engouffrèrent. Puis ce fut une succession déconcertante de cours sombres, de ruelles indistinctes et de couloirs tortueux, traversés dans le plus grand silence, jusqu'à ce qu'ils émergent enfin dans une pièce bien éclairée, dont Conan ne pouvait même pas deviner la localisation, tant les chemins contournés qu'ils avaient suivis avaient brouillé son sens primitif de l'orientation.

Chapitre 10 – Une pièce d'or venue d'Achéron

Tous ses guides n'étaient pas entrés dans la pièce. Une fois la porte fermée, Conan ne vit qu'un seul homme qui se tenait devant lui – une silhouette mince, enveloppée d'un manteau noir et coiffée d'un capuchon. L'homme rejeta alors ce dernier en arrière, découvrant l'ovale pâle d'un visage aux traits calmes et délicatement ciselés.

Le roi remit Albiona sur ses pieds, mais elle se serrait toujours contre lui et regardait autour d'elle avec inquiétude. La pièce était grande, avec des murs de marbre partiellement recouverts de rideaux de velours noir, et d'épais et riches tapis posés sur le sol de mosaïque, sous la lueur dorée de lampes de bronze.

Conan porta instinctivement la main à son épée. Il y avait du sang sur ses mains et sur le fourreau, car il avait rangé sa lame sans l'avoir essuyée.

« Où sommes-nous ? » demanda-t-il.

L'étranger répondit en s'inclinant profondément, sans que le roi soupçonneux pût déceler dans ce geste la moindre trace d'ironie. « Au temple d'Asura, votre Majesté. »

Albiona poussa un faible cri et se cramponna plus étroitement encore contre Conan, regardant fixement et avec crainte les noires portes voûtées, comme si elle s'attendait à voir entrer quelque terrible créature des ténèbres.

« Ne craignez rien, ma Dame », dit leur guide. « Il n'y a rien ici qui puisse vous faire du mal, quoi qu'en pensent les superstitions vulgaires. Votre monarque était suffisamment convaincu de l'innocence de notre religion pour la protéger des persécutions des ignorants, alors certainement, ses sujets n'ont rien à craindre. »

« Qui es-tu ? » demanda Conan.

« Je suis Hadrathus, prêtre d'Asura. L'un des nôtres vous a reconnu lorsque vous êtes entré dans la cité, et m'en a averti. »

Conan jura grossièrement.

« Ne craignez pas que d'autres aient découvert votre identité » le rassura Hadrathus. « Votre déguisement aurait trompé n'importe qui, sauf un disciple d'Asura, dont le culte nous amène à voir au-delà du voile de l'illusion. Vous avez été suivi jusqu'à la tour de guet, et certains des miens sont entrés dans ce tunnel afin de pouvoir vous aider si vous reveniez par le même chemin. D'autres, dont j'étais, sont restés aux environs de la tour. Et maintenant, Roi Conan, c'est vous qui commandez. Ici, dans le temple d'Asura, vous êtes encore roi. »

« Pourquoi risqueriez-vous vos vies pour moi ? » demanda le roi.

« Vous étiez notre ami lorsque vous étiez assis sur le trône » répondit Hadrathus. « Vous nous avez protégés lorsque les prêtres de Mitra ont tenté de nous chasser du pays. »

Conan regarda autour de lui avec curiosité. Il n'avait jamais visité le temple d'Asura, et il ne savait même pas qu'il y eût un tel temple à Tarantia. Les prêtres de cette religion avaient l'habitude de dissimuler leurs temples d'une façon remarquable. Le culte de Mitra dominait de façon écrasante au sein des nations Hyboriennes, mais le culte d'Asura se maintenait, en dépit de l'interdiction officielle et de l'antagonisme populaire. Conan avait entendu de sombres histoires à propos de temples cachés où d'épaisses vapeurs s'élevaient sans cesse de noirs autels, où l'on sacrifiait des humains à un grand serpent enroulé sur lui-même, et dont la terrible tête ondulait à jamais au milieu des ombres maudites.

Les persécutions avaient conduit les disciples d'Asura à cacher leurs temples avec un art consommé, et à dissimuler leurs rituels dans l'obscurité, et tout ce secret engendrait à son tour de nouveaux soupçons monstrueux et de nouvelles histoires démoniaques.

Mais Conan avait la grande tolérance du barbare, et il refusa de persécuter les disciples d'Asura ou de permettre à son peuple de le faire, s'il n'y avait pas plus de preuves que ces vagues rumeurs et accusations qui ne pouvaient être prouvées. « S'ils faisaient de la magie noire », avait-il dit, « comment pourraient-ils supporter d'être ainsi malmenés ? Et s'ils n'en font pas, alors il n'y a en eux rien de démoniaque. Par tous les diables de Crom ! Que chaque homme vénère les dieux qu'il veut. »

Comme Hadrathus l'y invita respectueusement, le roi s'assit dans un fauteuil d'ivoire, et indiqua à Albiona de faire de même. Mais elle préféra s'installer sur un tabouret doré à ses pieds, se pressant contre sa cuisse, comme si elle cherchait à se rassurer par ce contact. Comme la plupart des disciples orthodoxes de Mitra, elle éprouvait une horreur instinctive pour les sectateurs du culte d'Asura, instillée dans son esprit depuis sa petite enfance par des histoires terribles de sacrifices humains, et de dieux anthropomorphiques rôdant dans les temples enténébrés.

Hadrathus se tenait devant eux, sa tête nue inclinée. « Que désirez-vous, votre Majesté ? »

« Tout d'abord, de la nourriture ! » grogna-t-il, et le prêtre frappa alors un gong d'or avec une baguette d'argent.

Les échos des notes délicates avaient à peine cessé de se répercuter, que quatre silhouettes encapuchonnées entraient dans la pièce en écartant un rideau, portant un grand plateau en argent doté de quatre pieds, sur lequel se trouvaient des plats fumants et des verres en cristal. Ils déposèrent le plateau devant Conan, s'inclinant profondément. Le roi s'essuya les mains, et fit claquer sa langue avec un plaisir non dissimulé.

« Prenez garde, votre Majesté » murmura Albiona, « Ces gens mangent de la chair humaine ! »

« Je parierais mon royaume que ce n'est là rien d'autre qu'un bon vieux rôti de bœuf » répondit Conan. « Allez, jeune fille, laisse-toi aller ! Tu dois être affamée après la prison. »

Ainsi encouragée, et avec l'exemple devant elle de celui qui était son seigneur et maître, la comtesse se soumit, et mangea copieusement – quoique délicatement – tandis que Conan arrachait les morceaux de viande et engloutissait le vin avec autant que voracité que s'il n'avait rien mangé de la soirée.

« Tes prêtres sont astucieux, Hadrathus » dit-il, avec un gros os de bœuf à la main, et la bouche pleine de viande. « J'accepterais volontiers ton aide dans ma campagne pour reconquérir mon royaume. »

Hadrathus secoua lentement la tête, et alors Conan abattit l'os de bœuf contre la table d'un geste de colère impatiente. « Par tous les diables de Crom ! Qu'arrive-t-il aux hommes d'Aquilonie ? D'abord Servius – puis toi ! Ne peux-tu rien faire d'autre que de secouer bêtement la tête quand je parle de chasser ces chiens ? »

Hadrathus soupira et répondit lentement : « Monseigneur, c'est triste à dire, et j'aimerais pouvoir dire autre chose. Mais la liberté de l'Aquilonie est chose révolue ! Non, c'est la liberté du monde entier qui pourrait être révolue ! Un âge succède à un âge dans l'histoire du monde, et nous entrons maintenant dans un âge d'horreur et d'esclavage, comme il y a bien longtemps. »

« Que veux-tu dire ? » demanda le roi, mal à l'aise.

Hadrathus se laissa tomber dans un fauteuil et fixa le sol, les coudes sur ses cuisses. « Les seigneurs rebelles d'Aquilonie et les armées de Némédie ne sont pas les seuls à s'être ligués contre vous » répondit Hadrathus. « Vous devez aussi affronter la sorcellerie – une abominable magie noire venue des âges sombres, lorsque le monde était jeune. Une chose terrible s'est levée des ombres du passé, et personne ne peut rivaliser avec elle. »

« Que veux-tu dire ? » répéta Conan.

« Je parle de Xaltotun d'Achéron, qui mourut il y a trois mille ans, et pourtant parcourt encore la terre en ce moment même. »

Conan resta silencieux, tandis que dans son esprit flottait une image – l'image d'un visage barbu, d'une beauté sereine et inhumaine. A nouveau, il éprouva une sensation désagréable de familiarité. Achéron – les sons mêmes qui constituaient ce mot évoquaient en lui des associations d'idées et des souvenirs instinctifs.

« Achéron » répéta-t-il. « Xaltotun d'Achéron – es-tu fou ? Achéron est un mythe depuis plus de siècles que je ne puis m'en souvenir. Je me suis même souvent demandé si Achéron avait réellement existé. »

« C'était une sombre réalité » répondit Hadrathus. « Un empire maléfique de sombres magiciens, maintenant oublié depuis longtemps. Il fut finalement vaincu par les tribus Hyboriennes venues de l'ouest. Les enchanteurs d'Achéron pratiquaient une noire nécromancie, une thaumaturgie des plus maléfiques, une magie terrible qui leur avait été enseignée par les démons. Et de tous les sorciers de ce royaume maudit, aucun n'était aussi puissant que Xaltotun de Python. »

« Alors, comment a-t-il pu être vaincu ? » demanda Conan, sceptique.

« Par un moyen ou un autre, une source de pouvoir cosmique qu'il gardait jalousement lui fut volée, et fut utilisée contre lui. Cette source de pouvoir lui a été restituée, et il est invincible. »

Le regard d'Albiona, drapée dans le manteau noir du bourreau, passait du prêtre au roi, ne comprenant rien à la conversation. Conan secoua la tête avec colère. « Tu te moques de moi » grogna-t-il. « Si Xaltotun est mort depuis trois mille ans, comment serait-il possible que ce soit lui ? C'est quelque aventurier qui aura repris ce nom ancien. »

Hadrathus se pencha sur une tablette d'ivoire et ouvrit un petit coffret d'or qui s'y trouvait. Il en sortit quelque chose qui brillait faiblement dans la lumière incertaine – une grande pièce d'or des temps anciens. « Avez-vous vu Xaltotun sans son voile ? Alors, regardez ceci. C'est une pièce qui fut frappée du temps de l'ancienne Achéron, avant sa chute. Ce sombre empire était tellement perverti par la magie noire, que même cette pièce est utile pour élaborer des sortilèges. »

Conan prit la pièce et la regarda d'un air maussade. On ne pouvait douter de son ancienneté. Conan avait manipulé beaucoup de pièces pendant ses années de pillage, et en avait une bonne connaissance pratique. Les bords étaient usés, et les inscriptions presque illisibles. Mais le visage qui était frappé sur l'une des faces était toujours net et bien visible. Et la respiration de Conan se figea tandis qu'il serrait les dents. Il ne faisait pas froid là où il se trouvait, mais il fut parcouru d'un frisson, d'une contraction glacée de ses chairs. Le visage était celui d'un homme barbu, impénétrable, et d'une calme et inhumaine beauté.

« Par Crom ! C'est lui ! » murmura-t-il. Il comprenait maintenant cette impression de familiarité qui s'était éveillée en lui dès qu'il avait vu l'homme barbu. Il avait déjà vu une telle pièce, longtemps auparavant, dans une contrée éloignée.

Les genoux tremblants, il grogna : « Cette ressemblance n'est qu'une coïncidence – ou alors, s'il est assez malin pour prendre le nom d'un magicien oublié, l'homme est sans doute assez ingénieux aussi pour prendre son apparence. » Mais il parlait sans conviction. La vue de cette pièce avait fait vaciller les fondations de son univers. Il avait l'impression que la réalité et la stabilité du monde s'effondraient dans un gouffre d'illusion et de sorcellerie. Un magicien, il pouvait encore le concevoir, mais c'était là une diablerie qui dépassait l'entendement.

« Nous ne pouvons douter qu'il s'agisse bien là de Xaltotun de Python » dit Hadrathus. « C'est lui qui fit s'écrouler les falaises à Valkia, à l'aide de ses sortilèges qui peuvent conjurer les êtres élémentaires de la terre – c'est lui qui a envoyé cette créature des ténèbres dans votre tente juste avant l'aube. »

Conan lui jeta un regard noir. « Comment sais-tu cela ? »

« Les adeptes d'Asura empruntent des voies secrètes pour accéder à la connaissance. Peu importe. Mais réalisez-vous la futilité qu'il y aurait à sacrifier vos sujets dans une vaine tentative pour reconquérir votre couronne ? »

Conan gardait le menton appuyé sur son poing, le regard perdu dans le vague. Albiona le regardait avec inquiétude, perdue dans le labyrinthe des problèmes auxquels il était confronté.

« N'existe-t-il dans le monde aucun enchanteur dont la magie puisse rivaliser avec celle de Xaltotun ? » demanda-t-il enfin.

Hadrathus secoua la tête. « S'il en existait un, nous, serviteurs d'Asura, en aurions entendu parler. On dit que notre culte est une survivance de l'ancien culte du serpent des Stygiens. C'est un mensonge. Nos ancêtres vinrent de Vendhya, au-delà de la mer de Vilayet et des montagnes Himéliennes. Nous sommes des enfants de l'est, et non du sud, et nous connaissons les magiciens de l'Orient, qui sont plus puissants que ceux de l'ouest. Et tous auraient été balayés comme des fétus de paille face au noir pouvoir de Xaltotun. »

« Mais il a déjà été vaincu » insista Conan.

« Oui, la source d'un pouvoir cosmique fut retournée contre lui. Mais maintenant, cette source est à nouveau entre ses mains, et il veillera à ce qu'elle ne lui soit pas dérobée à nouveau. »

« Et quelle est cette source maudite ? » demanda Conan, irrité.

« On l'appelle le Cœur d'Ahriman. A la chute d'Achéron, le prêtre primitif qui l'avait volé pour l'utiliser contre Xaltotun le cacha dans une caverne maudite, et fit bâtir un petit temple au-dessus de la caverne. Trois fois le temple fut rebâti, à chaque fois plus grand et plus complexe, mais toujours sur le site de la chapelle originelle, même si les hommes en avaient oublié la raison. Le souvenir du joyau caché s'évanouit dans l'esprit des hommes du commun, et ne fut conservé que dans les livres des prêtres et dans des volumes ésotériques. D'où il vient, nul ne le sait. Certains affirment que c'est véritablement le cœur d'un dieu, d'autres qu'il s'agit d'une étoile qui tomba des cieux il y a des éons. Avant qu'il fût volé, personne n'avait posé les yeux sur lui depuis trois mille ans.

Quand la magie des prêtres de Mitra échoua contre la magie d'Altaro, l'acolyte de Xaltotun, ils se souvinrent de la vieille légende du Cœur, et le grand prêtre, accompagné d'un de ses disciples, descendit dans la sombre et terrible crypte sous le temple, là où aucun prêtre ne s'était rendu depuis trois mille ans. Les antiques volumes à reliure de fer qui évoquent le Cœur dans des termes d'un symbolisme énigmatique, parlent aussi d'une créature des ténèbres, laissée là par l'ancien prêtre pour veiller sur le joyau.

Dans les profondeurs de la terre, dans une chambre carrée dont les passages voûtés menaient à des ténèbres inconcevables, le prêtre et son acolyte trouvèrent un autel de pierre noire qui brillait faiblement d'un inexplicable éclat.

Sur cet autel, se trouvait un étrange vase en or, qui évoquait un coquillage à double valve, accroché à la pierre comme une bernacle. Mais il était ouvert, et vide. Le Cœur d'Ahriman avait disparu. Tandis qu'ils contemplaient le vase, frappés d'horreur, le gardien de la crypte, la créature des ténèbres, tomba sur eux, et frappa le grand prêtre, le broyant mortellement. Mais l'acolyte combattit la créature – un enfant des profondeurs sans âme et sans esprit, amené là longtemps auparavant pour garder le Cœur – et parvint à s'enfuir par le long escalier noir, en portant le prêtre agonisant. Celui-ci, avant de mourir, informa ses adeptes de ce qui était arrivé, et les enjoignit

à se soumettre à un pouvoir qu'ils ne sauraient vaincre, et leur ordonna de garder le secret. Mais les prêtres ont parlé entre eux, et nous, adaptes d'Asura, avons tout découvert. »

« Et Xaltotun tire ses pouvoirs de ce joyau ? » demanda Conan, toujours sceptique.

« Non. Il tire ses pouvoirs des sombres profondeurs du vide. Mais le Cœur d'Ahriman vient d'un univers tellement lointain, un univers de flammes étincelantes, que les pouvoirs des ténèbres ne peuvent rivaliser avec lui, quand il est entre les mains d'un de ses adeptes. C'est comme une épée qui pourrait le frapper, plutôt qu'une épée avec laquelle il peut frapper. Le cœur peut restaurer la vie, et peut détruire la vie. Il l'a volé, non pour l'utiliser contre ses ennemis, mais pour empêcher ses ennemis de l'utiliser contre lui. »

« Un vase en or en forme de coquillage posée sur un autel noir au plus profond d'une caverne » marmonna Conan, fronçant les sourcils tandis qu'il essayait de visualiser dans son esprit cette image fantastique. Cela me rappelle quelque chose que j'ai vu ou dont j'ai entendu parler. Mais, au nom de Crom, qu'est-ce donc que ce fameux Cœur ? »

« Il a la forme d'un grand joyau, comme un rubis, mais brûlant d'un feu aveuglant comme nul rubis n'a jamais brûlé. Il brille comme une flamme vive – »

Conan bondit soudain sur ses pieds, et frappa de son poing droit la paume de sa main gauche, avec la puissance d'un coup de tonnerre. « Crom ! » rugit-il. « Quel idiot j'ai été ! le Cœur d'Ahriman ! le cœur de mon royaume ! Trouve le cœur de ton royaume, a dit Zelata. Par Ymir, c'est le joyau que j'ai vu dans cette fumée verte, le joyau que Tarascus a volé à Xaltotun quand celui-ci gisait en proie au sommeil du lotus noir ! »

Hadrathus s'était levé également ; il s'était débarrassé de son attitude compassée comme d'un vêtement. « Que dîtes-vous ? Le Cœur a été volé à Xaltotun ? »

« Oui ! » explosa Conan. « Tarascus craignait Xaltotun ; il voulait réduire son pouvoir, et il pensait que celui-ci résidait dans le Cœur. Peut-être pensait-il que le magicien mourrait si le Cœur était perdu. Par Crom ! Aaaahhh ! » Avec une grimace sauvage de déception et de dégoût, il laissa retomber son poing fermé. « J'avais oublié. Tarascus l'a donné à un bandit en lui ordonnant de le jeter dans la mer. Maintenant, cet homme doit être presque à Kordava. Avant que je puisse le rejoindre, il aura embarqué sur un navire et aura jeté le Cœur au fond de l'océan. »

« La mer ne le conservera pas ! » s'exclama Hadrathus, tremblant d'excitation. « Xaltotun l'aurait lui-même lancé au fond de l'océan il y a bien longtemps, s'il n'avait été certain que la première tempête l'aurait ramené sur la côte. Mais sur quelle plage inconnue peut-il s'échouer ! »

« Eh bien » Conan retrouvait un peu de son ancienne confiance en lui, « Il n'y a aucune certitude que le bandit le jettera à la mer. Si je connais les voleurs – et je devrais, car je fus moi-même un voleur à Zamora dans ma prime jeunesse – il ne le jettera pas. Il le vendra à quelque riche marchand. Par Crom ! » Il tournait en rond, s'excitant de plus en plus. « Cela vaut le coup de se mettre à sa recherche ! Zelata m'a invité à chercher le cœur de mon royaume, et tout ce qu'elle m'a montré s'est révélé exact. Se pourrait-il que la victoire contre Xaltotun réside dans cette babiole pourpre ? »

« Oui ! J'en mettrais ma tête à couper ! » cria Hadrathus, le visage rayonnant de ferveur, les yeux brillants, les poings serrés. « Avec cet objet entre les mains, nous pouvons rivaliser avec les pouvoirs de Xaltotun ! Je le jure ! Si nous pouvons le récupérer, nous avons de bonnes chances de reconquérir votre trône et de repousser les envahisseurs au-delà de nos frontières. Ce ne sont pas les épées de Némédie que craint l'Aquilonie, mais les arts ténébreux de Xaltotun ! »

Conan le regarda un moment, impressionné par le feu qui émanait de lui. « C'est comme une quête dans un cauchemar », dit-il enfin. « Et pourtant, tes propos font écho à ceux de Zelata, et tout ce qu'elle a dit d'autre s'est avéré. Je vais partir à la recherche de ce joyau. »

« En lui se trouve le destin de l'Aquilonie » dit Hadrathus avec conviction. Je vais envoyer des hommes à tes côtés – »

« Non ! » s'exclama le roi avec impatience, ne se souciant pas d'être ralenti dans sa quête par des prêtres, même versés dans les arts ésotériques. « C'est là la tâche d'un combattant. Je pars seul. D'abord, en Poitain, où je confierai Albiona à Trocero. Puis vers Kordava, et par-delà la mer, si nécessaire. Il est possible, même si le voleur a l'intention d'exécuter les ordres de Tarascus, qu'il ait quelque difficulté à trouver un navire en partance à cette époque de l'année. »

« Et si vous trouvez le cœur » cria Hadrathus, « Je préparerai la voie pour la reconquête. Avant votre retour en Aquilonie, par des voies secrètes, je répandrai le bruit que vous êtes vivant, et revenez avec une magie plus puissante que celle de Xaltotun. J'aurai des hommes prêts à se soulever dès votre retour, car ils auront l'assurance d'être protégés contre les noirs sortilèges de Xaltotun. Et je vais vous aider dans votre voyage. »

Il se leva et frappa le gong. « Un tunnel secret part de ce temple et mène au-delà des murailles de la ville. Vous vous rendrez à Poitain sur un navire de pèlerin. Personne n'osera vous attaquer. »

« Comme tu veux. » Maintenant qu'il avait un but bien défini, Conan brûlait d'impatience et d'énergie. « Que cela soit rapide. »

Pendant ce temps, les évènements se précipitaient aussi en un autre endroit de la ville. Un messager à bout de souffle avait jailli dans le palais où Valerius s'amusait avec ses danseuses, puis se jetant à genoux, il avait parlé d'une sanglante évasion de prison, et de la fuite d'une belle captive. Il lui apprit également que le Comte Thespius, à qui on avait confié l'exécution d'Albiona, était mourant, et souhaitait parler à Valerius avant de rendre l'âme. Après s'être rapidement habillé, Valerius suivit l'homme le long de plusieurs ruelles tortueuses, et arriva enfin dans la pièce où reposait Thespius. On ne pouvait douter que le Comte fût en train de mourir ; une écume sanglante coulait entre ses lèvres tremblantes à chaque respiration. Son bras coupé avait été pansé afin d'arrêter l'hémorragie, mais même sans cela, le coup à son côté était mortel.

Seul dans la chambre aux côtés du mourant, Valerius jura à voix basse. « Par Mitra, j'aurais cru qu'un seul homme au monde ait été capable d'infliger un tel coup. »

« Valerius ! » haleta le mourant. « Il vit ! Conan est vivant ! »

« Que dis-tu ? » s'exclama l'autre.

« Je le jure sur Mitra ! » gargouilla Thespius, s'étranglant avec le sang qui sortait d'entre ses lèvres. « C'est lui qui a emmené Albiona ! Il n'est pas mort – ce n'est pas un fantôme qui est revenu des enfers pour nous hanter. Il est de chair et de sang, et plus terrible que jamais. La ruelle derrière la tour est jonchée de cadavres. Prends garde, Valerius – il est revenu – pour tous nous tuer – »

Un terrible frisson secoua le corps couvert de sang, et le Comte Thespius rendit l'âme.

Valerius regarda sombrement le cadavre, jeta un rapide regard autour de lui dans la pièce vide, puis se déplaçant d'un bond jusqu'à la porte, il l'ouvrit soudainement. Le messager et quelques gardes Némédiens se tenaient un peu plus loin dans le couloir. Valerius murmura quelque chose qui pouvait être l'expression d'une certaine satisfaction. « Toutes les portes ont-elles été fermées ? » demanda-t-il.

« Oui, votre majesté. »

« Triplez la garde. Ne laissez personne entrer ou sortir de la ville sans un strict contrôle. Envoyez des hommes parcourir les rues et fouiller la ville. Un prisonnier très important s'est échappé, avec l'aide d'un rebelle Aquilonien. L'un de vous a-t-il reconnu cet homme ? »

« Non, votre Majesté. Le vieux gardien l'a aperçu, mais n'a rien pu dire si ce n'est qu'il s'agit d'un géant, vêtu de la tenue noire du bourreau, dont on a retrouvé le corps nu dans une cellule vide. »

« C'est un homme dangereux » dit Valerius. « Ne lui laissez aucune chance. Vous connaissez tous la Comtesse Albiona. Cherchez-la, et si vous la trouvez, tuez-la immédiatement, ainsi que son compagnon. N'essayez pas de les prendre vivants. »

Retournant à sa propre chambre dans le palais, Valerius fit appeler auprès de lui quatre hommes, des étrangers à l'allure énigmatique. Ils étaient grands, émaciés, la peau jaunâtre, et les traits impassibles. Ils étaient très semblables les uns aux autres, habillés des mêmes longues robes noires qui laissaient tout juste voir leurs pieds chaussés de sandales. Leurs visages étaient dissimulés sous leurs capuchons. Ils se tenaient devant Valerius, les bras croisés, les mains passées dans leurs larges manches. Valerius les regarda sans plaisir. Lors de ses lointains voyages, il avait rencontré de bien étranges races.

« Quand je vous ai trouvés mourant de faim dans les jungles de Khitaï » dit-il sans ambages, exilés de votre pays, vous avez juré de me servir. Et vous m'avez bien servi, à votre abominable manière. Je vous demande encore un service, puis je vous libèrerai de votre serment.

Conan le Cimmérien, Roi d'Aquilonie, vit encore, en dépit des sortilèges de Xaltotun – ou peut-être à cause de ceux-ci. Je n'en sais rien. Le sombre esprit de ce diable ressuscité est trop tortueux et subtil pour qu'un mortel puisse le comprendre. Mais tant que Conan vit, je ne suis pas en sécurité. Le peuple m'a accepté comme un moindre mal, quand il croyait que Conan était mort. Que celui-ci reparaisse, et le trône vacillera sous mes pieds avant que je puisse lever le petit doigt.

Peut-être mes alliés veulent-ils l'utiliser pour le mettre à ma place, s'ils pensent que je ne travaille qu'à mes propres intérêts. Je n'en sais rien. Je sais seulement que ce monde est trop petit pour deux rois d'Aquilonie. Cherchez le Cimmérien. Utilisez vos mystérieux talents pour le trouver, où qu'il se cache, où qu'il s'enfuie. Il a beaucoup d'amis à Tarantia. Il a bénéficié de complicités lorsqu'il a enlevé Albiona. Il faut plus qu'un seul homme, même un homme comme Conan, pour perpétrer un massacre comme celui de la ruelle près de la tour. Mais suffit. Prenez vos bâtons, et lancez-vous sur sa piste. Où vous mènera cette piste, je l'ignore. Mais trouvez-le ! Et quand vous l'aurez trouvé, tuez-le ! »

Les quatre Khitans se courbèrent d'un même geste, et, toujours sans prononcer un mot, se retournèrent, et sortirent de la pièce sans un bruit.

Chapitre 11 – Les épées du sud

Les lueurs de l'aube qui se levait sur les collines lointaines brillaient sur les voiles d'un petit navire descendant la rivière qui s'incurvait à un mille des murs de Tarantia pour couler vers le sud comme un grand serpent brillant. Ce navire différait de ceux qui empruntaient habituellement le large Khorotas – des navires de pêcheurs ou des barges chargées de riches cargaisons. C'était un navire long et élancé, avec une haute proue recourbée, et il était aussi noir que l'ébène, avec des crânes blancs peints sur les plats bords. Au milieu se trouvait une petite cabine, dont les fenêtres étaient soigneusement masquées. Les autres navires passaient aussi loin de lui que possible, car ce navire peint de façon très voyante était à l'évidence un des « navires de pèlerinage », qui servaient à transporter le corps d'un adepte d'Asura pour son dernier et mystérieux voyage vers le sud, jusqu'à l'endroit où, bien au-delà des montagnes du Poitain, le fleuve se jetait dans l'océan bleuté. Sans nul doute, cette cabine abritait le cadavre d'un adepte décédé. On avait l'habitude de voir passer ces sinistres navires, et les serviteurs les plus zélés de Mitra n'auraient jamais osé interférer le moins du monde avec ces sombres cortèges.

Quelle en était la destination ultime, nul ne le savait. Certains parlaient de la Stygie, d'autres d'une île sans nom au-delà de l'horizon, d'autres enfin prétendaient que le séjour final des morts était dans le lumineux et mystérieux pays de Vendhya. Mais personne n'avait de certitude. On savait seulement que lorsqu'un adepte d'Asura mourait, son corps descendait la grande rivière vers le sud, dans un vaisseau noir manœuvré par un esclave géant, et on ne revoyait jamais ni le navire, ni le corps, ni l'esclave. A moins bien sûr que certaines sinistres légendes soient vraies, et que ce soit toujours le même esclave.

L'homme qui était à la manœuvre, sur ce navire en particulier, était aussi grand et aussi noir de peau que les autres, même si un observateur attentif eût pu constater que sa couleur de peau était le résultat de l'application minutieuse de certains pigments. Il portait un pagne de cuir et des sandales, et il manipulait la perche et les longues rames avec une force et une adresse peu communes. Mais personne ne s'approchait de la sinistre embarcation, car il était bien connu que les serviteurs d'Asura étaient maudits, et que ces navires de pèlerinage étaient empreints de leur magie noire. Alors, les hommes gardaient leurs propres navires à l'écart et murmuraient des incantations en le regardant passer, et jamais ils n'auraient imaginé qu'ils assistaient en fait à la fuite de leur roi et de la Comtesse Albiona.

C'était un étrange voyage que de descendre dans cet étroit vaisseau noir la grande rivière sur presque deux cent miles, jusqu'à ce qu'elle s'incurve vers l'est, contournant les montagnes du Poitain. Le paysage toujours changeant défilait comme dans un rêve. Durant le jour, Albiona attendait patiemment dans la petite cabine, aussi tranquille que le cadavre qu'elle était censée être. Ce n'était que tard dans la nuit que la jeune femme s'aventurait au-dehors : après que les navires de plaisance, dont les élégants occupants étaient allongés sur des coussins de soie à la lumière des torches que portaient des esclaves, aient disparu, et avant que l'aube ne ramène les rapides bateaux de pêche. Alors elle manœuvrait la perche, aidée en cela par des cordes judicieusement attachées, tandis que Conan prenait quelques heures de sommeil. Mais le roi n'avait pas besoin de beaucoup de repos. Il désirait ardemment passer à l'action, et sa puissance physique lui permettait de surmonter la fatigue. Sans aucune halte, sans aucune pause, ils faisaient voile vers le sud.

Ainsi fuyaient-ils en descendant la rivière, la nuit lorsque les eaux reflétaient les millions d'étoiles, et le jour sous le soleil doré, laissant l'hiver derrière eux tandis qu'ils allaient vers le sud. Ils passaient à la faveur de la nuit des villes qui palpitaient d'innombrables lumières qui se reflétaient sur la rivière, ils longeaient de nobles manoirs au bord de l'eau, et de fertiles vergers. Et enfin, les montagnes bleutées de Poitain s'élevèrent devant eux, de plus en plus hautes, comme de divins remparts. Là, la grande rivière contournait ces hauteurs vertigineuses en s'engageant dans un pays de collines avec forces rapides et chutes d'eau écumantes.

Conan examina soigneusement la berge, puis finalement, dirigea à l'aide de sa longue perche son embarcation vers un point où une langue de terre s'avançait dans l'eau. Là des ifs formaient un cercle étrangement symétrique autour d'un rocher gris à la forme étrange. « Comment ces navires parviennent à passer ces chutes d'eau qu'on entend devant nous, voilà ce que je ne peux comprendre » grogna-t-il. « Hadrathus a dit qu'ils le faisaient – mais en tout cas nous, nous arrêtons ici. Il a dit qu'un homme nous attendrait à cet endroit avec des chevaux, mais je ne vois personne. Comment pourrait-on être déjà averti ici de notre venue, je l'ignore également. »

Il accosta, et attacha la proue à une racine qui dépassait de la berge peu élevée, puis il plongea à l'eau, débarrassa sa peau des pigments bruns, et en ressortit ruisselant, ayant retrouvé sa couleur naturelle. Il alla ensuite chercher dans la cabine son épée, ainsi qu'une cotte de mailles Aquilonienne que lui avait procurée Hadrathus. Tandis qu'il s'en revêtait, Albiona enfilait une tenue adaptée à un voyage en montagne. Une fois que Conan fut entièrement équipé, il se retourna vers la berge, et sursauta tandis qu'il portait la main à son épée. En effet sur la rive une silhouette en manteau noir se tenait sous les arbres, tenant les rênes d'un cheval de guerre bai et d'un palefroi blanc.

« Qui es-tu ? » demanda le roi.

L'autre s'inclina profondément. « Un serviteur d'Asura. Un ordre est venu, j'ai obéi. »

« Comment ça, est venu ? » demanda Conan, mais l'homme se contenta de s'incliner à nouveau.

« Je suis venu pour vous guider à travers les montagnes jusqu'à la première forteresse du Poitain. »

« Je n'ai pas besoin de guide » répondit Conan. « Je connais bien ces collines. Je te remercie pour les chevaux, mais la Comtesse et moi-même attirerons moins l'attention seuls que si nous sommes accompagnés d'un serviteur d'Asura. »

L'homme s'inclina à nouveau profondément, et remettant les rênes à Conan, il monta sur le navire. Il largua les amarres, puis se mit à descendre vivement le courant, en direction du grondement lointain des rapides encore invisibles. Conan, secouant la tête d'un air perplexe, souleva la Comtesse afin de la déposer sur la selle de son palefroi, puis il enfourcha le cheval de guerre, et tous deux s'élancèrent vers les pics qui s'élevaient vers le ciel, tels les murs d'une forteresse.

Le pays de collines au pied des montagnes altières était maintenant une frontière en pleine agitation, que parcouraient sans aucune entrave des bandes de hors-la-loi, et où les barons étaient retournés à leurs anciennes pratiques féodales. Le Poitain n'avait pas formellement déclaré sa séparation de l'Aquilonie, mais il était maintenant en tous points un royaume indépendant, dirigé par son Comte héréditaire, Trocero. Il s'était soumis nominalement à Valerius, mais ce dernier n'avait pas tenté de forcer les passes gardées par des forteresses sur lesquelles flottait avec arrogance la bannière au léopard du Poitain.

Le roi et sa belle compagne gravirent les longues pentes bleutées dans l'air frais du soir. Tandis qu'ils montaient, le pays des collines se déployait en-dessous d'eux comme un vaste manteau pourpre. On y voyait les taches jaunes des champs, les reflets blancs de tours lointaines, et les lacs et les rivières qui brillaient au soleil. Devant eux, beaucoup plus haut, ils apercevaient la première des places-fortes Poitaniennes – une puissante forteresse dominant une passe étroite, surmontée de la bannière écarlate qui se découpait devant le ciel bleu et pur.

Avant qu'ils ne l'atteignent, une troupe de chevaliers en armures brillantes surgit de la forêt, et leur chef donna l'ordre aux voyageurs de s'arrêter. C'étaient de grands hommes du sud, aux yeux sombres et aux cheveux bruns.

« Halte, Seigneur, dites-moi quelles affaires vous amènent en Poitain. »

« Le Poitain est-il donc en révolte » demanda Conan, observant l'homme attentivement, « pour qu'un homme en tenue Aquilonienne soit arrêté et questionné comme un étranger ? »

« Beaucoup de ruffians viennent d'Aquilonie de nos jours » répondit l'autre froidement. « Et quant à une révolte, si vous entendez par là le refus de reconnaître un usurpateur, alors oui, le Poitain s'est révolté. Nous préférons honorer la mémoire d'un mort que le sceptre d'un chien encore en vie. »

Conan enleva alors son casque, et, secouant sa tignasse noire, il regarda l'homme droit dans les yeux. Le Poitanien sursauta vivement et devint livide. « Par tous les dieux ! » s'exclama-t-il. « C'est le roi – vivant ! »

Les autres regardèrent, effarés, puis poussèrent un rugissement de joie et d'émerveillement. Ils s'assemblèrent autour de Conan en poussant des cris de guerre et en brandissant leurs épées, vivement émus. Il y avait dans les acclamations des hommes du Poitain, de quoi terrifier un homme plus timide que Conan.

« Oh, mais Trocero versera des larmes de joie lorsqu'il vous verra, Sire ! » cria l'un d'eux.

« Oui, et Prospero également ! » hurla un autre. « Le général est comme enveloppé dans un manteau de mélancolie, et se maudit nuit et jour de n'avoir pu rejoindre la Valkia à temps pour mourir aux côtés de son roi ! »

« Et maintenant, nous combattrons pour un empire ! » cria un autre, faisant des moulinets au-dessus de sa tête avec sa grande épée. « Le Poitain vous salue, Roi Conan ! »

Le fracas du bel acier et le vacarme des acclamations effrayèrent les oiseaux qui s'enfuirent des arbres voisins en nuées grises. Le sang chaud des hommes du sud était en feu, et ils ne demandaient rien d'autre que de suivre leur souverain retrouvé à la bataille et au pillage.

« Quels sont vos ordres, Sire ? » crièrent-ils. « Que l'un de nous parte en avant pour clamer dans tout le Poitain la nouvelle de votre retour ! Les bannières claqueront au vent au sommet de toutes les tours, les roses tapisseront les routes sous les pas de votre cheval, et tout ce que le sud compte de beauté et de chevalerie vous rendra les honneurs qui vous sont – »

Conan secoua la tête. « Qui pourrait douter de votre loyauté ? Mais les vents qui soufflent sur ces montagnes soufflent aussi sur les pays de mes ennemis, et je préfèrerais que ceux-ci ne sachent pas que je suis en vie – du moins, pas encore. Emmenez-moi auprès de Trocero, et gardez le secret sur mon identité. »

Et c'est ainsi que ce que les chevaliers auraient souhaité être une procession triomphale, ne fut en réalité qu'un voyage effectué dans le plus grand secret. Ils voyageaient rapidement, ne parlant à personne, à part quelques mots glissés à l'oreille du capitaine de garde à chaque passe. Conan chevauchait parmi eux la visière baissée.

Les montagnes étaient inhabitées, on n'y rencontrait que des hors-la-loi, et les soldats en garnison dans les passes. Les Poitaniens, qui aimaient la belle vie, n'avaient ni le besoin ni l'envie d'aller arracher une existence pénible et rigoureuse aux montagnes stériles. Au sud des montagnes, les riches et magnifiques plaines du Poitain s'étendaient jusqu'à la rivière Alimane, mais au-delà de la rivière, c'était le pays de Zingara.

Même en cette saison, alors que l'hiver glaçait les feuilles des arbres de l'autre côté des montagnes, les hautes herbes grasses ondulaient sur la plaine où paissaient les chevaux et le bétail pour lesquels le Poitain était réputé. Les palmeraies et les orangeraies souriaient au soleil, et les superbes tours pourpres et rouges et or des châteaux et des cités reflétaient la lumière dorée. C'était un pays de chaleur et d'abondance, un pays de beaux et féroces guerriers. Les pays durs ne sont pas les seuls à donner naissance à des hommes durs. Poitain était entouré de voisins envieux, et ses enfants avaient appris la fermeté lors de guerres incessantes. Au nord, le pays était gardé par les montagnes, mais au sud, seule la rivière Alimane séparait les plaines du Poitain des plaines de Zingara, et des milliers de fois, les eaux de cette rivière avaient viré au rouge. A l'est se trouvait Argos, et plus loin encore, Ophir, deux royaumes fiers et avares de leurs richesses. Les chevaliers de Poitain tenaient leur terre par le poids et le tranchant de leurs épées, et trop rarement ils pouvaient goûter au confort et à la tranquillité.

Et ainsi, Conan atteignit le château du Comte Trocero.

Conan était assis sur un divan de soie dans une chambre luxueuse, dont les rideaux vaporeux se gonflaient au souffle du vent chaud. Trocero arpentait le sol comme une panthère. C'était un homme souple et agité, avec la taille d'une femme et les épaules d'un guerrier, et qui portait fièrement son âge.

« Nous n'avons qu'à vous proclamer Roi du Poitain ! » conseilla vivement le Comte. Que ces pourceaux du nord portent le joug pour lequel ils ont baissé la tête ! Le sud est toujours vôtre. Vivez ici et régnez sur nous, au milieu des fleurs et des palmiers. »

Mais Conan secoua la tête. « Il n'est pas sur terre de pays plus noble que le Poitain. Mais il ne peut tenir seul, aussi courageux que soient ses enfants. »

« Le Poitain a tenu seul pendant des générations » rétorqua Trocero, avec le prompt emportement caractéristique de sa race. « Nous n'avons pas toujours fait partie de l'Aquilonie. »

« Je sais. Mais les conditions ne sont plus les mêmes qu'à cette époque, où tous les royaumes étaient morcelés en principautés qui se faisaient la guerre. Les jours des duchés et des cités libres sont révolus, et c'est maintenant le temps des empires. Les rois font maintenant des rêves d'empires, et il n'y a de force que dans l'unité. »

« Alors, annexons Zingara » proposa Trocero. « Une demi-douzaine de princes s'y battent les uns contre les autres, et le pays est déchiré par les guerres civiles. Nous pourrons le conquérir, province par province, et y étendre notre domination. Puis, avec l'aide des Zingariens, nous nous emparerons d'Argos et d'Ophir. Nous bâtirons un empire et – »

A nouveau, Conan secoua la tête. « Laissons les autres rêver d'empires. Je ne souhaite que conserver ce qui est à moi. Je n'ai aucune envie de régner sur un empire cimenté par le sang et le feu. C'est une chose de s'emparer d'un trône avec l'aide de ses sujets, et de diriger le pays avec leur consentement. C'en est une autre d'assujettir un royaume étranger et d'y régner par la peur. Je ne serai pas un second Valerius. Non, Trocero, je règnerai sur toute l'Aquilonie et pas plus que l'Aquilonie, ou je ne règnerai sur rien. »

« Alors, conduisez-nous au-delà des montagnes et affrontons les Némédiens. »

Les yeux de Conan brillèrent d'une satisfaction sauvage. « Non, Trocero. Ce serait un vain sacrifice. Je t'ai dit ce que je devais faire pour retrouver mon royaume. Je dois trouver le Cœur d'Ahriman. »

« Mais c'est une folie ! » protesta Trocero. « Les divagations d'un prêtre hérétique, les marmottements d'une vieille sorcière folle ! »

« Tu n'étais pas dans ma tente avant la bataille de Valkia » répondit Conan sinistrement, jetant un regard involontaire à son poignet droit, sur lequel se voyaient encore de légères marques bleutées. « Tu n'as pas vu les falaises s'effondrer et écraser la fine fleur de mon armée. Non, Trocero, j'en suis convaincu : Xaltotun n'est pas un mortel, et c'est seulement avec le Cœur d'Ahriman que je puis espérer rivaliser avec lui. Alors je pars pour Kordava, seul. »

« Mais c'est dangereux » protesta Trocero.

« La vie est dangereuse » grogna le roi. « Je ne m'y rendrai pas en tant que roi d'Aquilonie, ou même en tant de chevalier du Poitain, mais comme un mercenaire errant, comme lorsque je parcourais jadis Zingara. Oh, j'ai déjà bien assez d'ennemis au sud de l'Alimane, dans les terres et sur les eaux du sud. Beaucoup de ceux qui ne reconnaîtraient pas en moi le roi d'Aquilonie pourraient se souvenir du Conan des pirates de Bachara, ou d'Amra, chef des corsaires noirs. Mais j'y ai des amis aussi, et des hommes qui m'aideront, pour des raisons qui leur sont propres. »

A cette évocation de ses souvenirs, un faible sourire éclaira son visage.

Trocero fit un geste d'impuissance, et regarda Albiona, qui était assise sur un autre divan tout près d'eux. « Je comprends vos doutes, Seigneur » dit-elle. « Mais j'ai vu moi aussi la pièce de monnaie dans le temple d'Asura, et je vous assure qu'Hadrathus a affirmé qu'elle datait de cinq cents ans avant la chute d'Achéron. Si Xaltotun est bien l'homme représenté sur la pièce, comme Sa Majesté en est sûre, alors cela veut dire qu'il n'était pas un magicien ordinaire, même dans son autre vie, car sa vie, à la différence des autres hommes, s'étend sur de nombreux siècles. »

Avant que Trocero ait pu répondre, on frappa respectueusement à la porte et une voix se fit entendre : « Seigneur, nous avons attrapé un homme qui rôdait aux environs du château, et qui dit qu'il souhaite parler à votre hôte. J'attends vos ordres. »

« Un espion venu d'Aquilonie ! » siffla Trocero, le poing crispé sur sa dague, mais Conan éleva la voix et dit : « Ouvre la porte et laisse-moi le voir. »

La porte s'ouvrit, et un homme la franchit, encadré par deux hommes d'armes au visage sévère qui le tenaient chacun par un bras. Il était grand, et vêtu d'une robe sombre à capuchon.

« Es-tu un serviteur d'Asura ? » demanda Conan. »

L'homme fit oui de la tête, et les deux solides soldats parurent choqués et lancèrent un regard hésitant à Trocero.

« L'ordre est descendu vers le sud » dit l'homme. Au-delà de la rivière Alimane, nous ne pouvons vous aider, car notre secte n'y est pas implantée, même si elle s'étend vers l'est le long du Khotoras. Mais voici ce que j'ai appris : le voleur qui a reçu le Cœur d'Ahriman des mains de Tarascus n'a jamais atteint Kordava. Il a été tué dans les montagnes du Poitain par d'autres voleurs. Le joyau est tombé entre les mains de leur chef. Celui-ci, poursuivi par les chevaliers du Poitain après le massacre de sa bande, et ne connaissant pas la vraie nature du bijou, l'a vendu à Zorathus, le marchand Kothien. »

« Ah ! » Conan bondit sur ses pieds, galvanisé. « Et que sais-tu sur Zorathus ? »

« Il y a quatre jours, il a franchi l'Alimane pour se rendre à Argos, avec une petite troupe de serviteurs en armes. »

« Il est fou de traverser Zingara en ces temps troublés » dit Trocero.

« Oui, c'est une époque agitée de l'autre côté de la rivière. Mais Zorathus est un homme hardi, et même téméraire à sa façon. Il est pressé de rejoindre Messantia, où il espère trouver un acheteur pour le joyau. Peut-être espère-t-il même le vendre en fin de compte en Stygie. Peut-être a-t-il deviné sa vraie nature. En tout cas, au lieu de suivre la grande route qui longe les frontières du Poitain et finit par arriver en Argos loin de Messantia, il traverse les régions orientales de Zingara, ce qui constitue la route la plus courte et la plus directe. »

La table trembla violemment quand Conan la frappa de son poing fermé. « Alors, par Crom, que les dés en soient enfin jetés ! Un cheval, Trocero, et l'équipement d'un soldat des Compagnies Franches ! Zorathus a beaucoup d'avance, mais pas assez pour que je ne puisse le rattraper, même si je dois le poursuivre jusqu'au bout du monde ! »

Chapitre 12 – La Dent du Dragon

A l'aube, Conan franchissait à cheval le gué de l'Alimane, et empruntait la grande route des caravanes vers le sud. Derrière lui, sur la rive opposée, Trocero restait immobile sur son cheval, à la tête de ses chevaliers bardés de fer, le léopard écarlate du Poitain flottant au-dessus de lui dans la brise du matin. Et ces hommes aux cheveux sombres en armures brillantes restèrent silencieux jusqu'à ce que la silhouette de leur roi eût disparu dans les lointains bleutés qui pâlissaient à l'approche de l'aube.

Conan chevauchait un grand étalon noir, présent de Trocero. Il ne portait plus l'armure d'Aquilonie. Sa tenue était celle d'un vétéran des Compagnies Franches, qui comportaient des hommes de toutes les races. Son casque était un morion complet, bosselé et fendu. Le cuir et les mailles de son haubert étaient usés et comme patinés par de nombreuses campagnes, et le manteau écarlate qui tombait négligemment de ses épaules bardées de fer était taché et élimé. Il avait l'air du combattant mercenaire qui un jour connait toutes les vicissitudes de la fortune, du pillage et de la richesse, et qui le lendemain se serre la ceinture en contemplant sa bourse vide. Et il n'en avait pas seulement l'air, il ressentait également tout cela en lui-même : le réveil de vieux souvenirs, la résurgence des anciens jours de gloire, de sauvagerie et de folie, avant que ses pas ne suivent la voie vers la royauté. Il n'était alors qu'un mercenaire errant, fêtard, bagarreur, buveur, cherchant aventure, sans aucune pensée pour le lendemain, et sans aucun besoin, à part la bière mousseuse, les lèvres rouges des femmes, et une bonne épée à faire tournoyer sur tous les champs de bataille du monde.

Inconsciemment, il revenait à son ancien comportement, dans sa démarche, dans la façon dont il se tenait à cheval. Des jurons à demi oubliés lui venaient naturellement aux lèvres, et tandis qu'il chevauchait, il murmurait de vieilles chansons qu'il avait jadis entonnées en chœur avec ses compagnons intrépides, dans plus d'une taverne, le long de plus d'une route poussiéreuse, et sur plus d'un champ de bataille.

Il parcourait un pays en proie à l'agitation. Il ne voyait nulle part les compagnies de cavalerie qui patrouillaient habituellement le long de la rivière, pour prévenir les raids en provenance du Poitain. La guerre civile avait laissé les frontières sans protection. La longue route blanche s'étendait nue d'un horizon à l'autre. On n'y voyait ni caravane de dromadaires chargés de marchandises, ni chariot grinçant, ni troupeau mugissant ; seulement de temps à autre des troupes de cavaliers vêtus de cuir et d'acier, des hommes au regard dur, à la face de faucon, qui restaient entre eux et voyageaient sur leurs gardes. Ils apercevaient Conan avec leurs yeux perçants, mais ils le laissaient aller, car la tenue du cavalier solitaire ne promettait pas beaucoup de butin, mais plutôt un combat difficile. Les villages en cendres n'étaient plus habités, les champs et les pâtures étaient à l'abandon. Seuls les plus audacieux prenaient la route à cette époque, et la population avait été décimée par les guerres civiles et les raids venus d'au-delà de la rivière. Jadis, en des temps plus pacifiques, la route était encombrée de marchands qui se rendaient du Poitain à Messantia en Argos, ou qui en revenaient. Mais désormais, ils trouvaient plus prudent de suivre la route qui allait vers l'est à travers le Poitain, puis ensuite de redescendre vers le sud à travers Argos. C'était plus long, mais plus sûr. Seul un homme particulièrement audacieux pouvait risquer sa vie et ses biens sur cette route à travers Zingara.

La nuit, l'horizon du sud rougeoyait de la lueur des incendies, et le jour, des panaches de fumée montaient dans le ciel çà et là. Dans les cités et les plaines du sud, les hommes mouraient, les trônes étaient renversés, et les châteaux partaient en flammes. Conan ressentait la tentation du combattant professionnel : faire tourner bride à son cheval, et se lancer dans la bataille et le pillage comme dans l'ancien temps. Pourquoi se donner la peine de reprendre le contrôle d'un peuple qui l'avait déjà oublié ? Pourquoi poursuivre un feu-follet, pourquoi se lancer à la poursuite d'une couronne qui était perdue pour toujours ? Pourquoi ne pas chercher l'oubli, se laisser emporter par la marée rouge de la guerre et de la razzia comme tant de fois auparavant ? Ne pouvait-il pas, après tout, se forger un nouveau royaume par lui-même ? Le monde entrait dans un âge de fer, un âge de guerre et d'ambitions impérialistes, et un homme fort pouvait très bien émerger des ruines des nations en tant que conquérant suprême. Pourquoi ne serait-ce pas lui ? Ainsi chuchotaient les démons à ses oreilles, convoquant

les fantômes de son passé sanglant de hors-la-loi. Mais il ne tourna pas bride, il continua à chevaucher tout droit, vers une quête qui se faisait de plus en plus floue tandis qu'il avançait, à tel point qu'il se demandait parfois s'il ne poursuivait pas un rêve qui n'avait jamais eu aucune réalité.

Il poussait l'étalon noir autant qu'il l'osait, mais la longue route blanche continuait à s'étirer devant lui, d'un horizon à l'autre. Zorathus avait beaucoup d'avance, mais Conan chevauchait avec assurance, certain de voyager plus vite qu'une troupe chargée de marchandises. Et c'est ainsi qu'il parvint au château du Comte Valbroso, perché comme un nid de vautours en haut d'une colline dénudée qui commandait la route.

Valbroso descendit du château à cheval avec ses hommes d'armes ; c'était un homme maigre et sombre aux yeux brillants et au profil de prédateur. Il portait une armure noire et était suivi par trente lanciers, des vétérans des guerres de frontière à la moustache noire, aussi cupides et impitoyables que lui. Ces derniers temps, les taxes sur les caravanes avaient été minces, et Valbroso maudissait les guerres civiles qui privaient les routes de leur trafic juteux, même si par ailleurs il les bénissait pour le butin qu'elles lui permettaient de récolter chez ses voisins.

Il n'avait pas espéré grand-chose du voyageur solitaire qu'il avait aperçu du haut de sa tour, mais tout était bon à prendre. A voir son armure usée et son visage sombre et balafré, l'œil exercé de Valbroso parvint à la même conclusion que les autres cavaliers qui avaient déjà croisé Conan sur la route – une bourse vide, et une épée prête à sortir de son fourreau.

« Qui es-tu, canaille ? » demanda-t-il.

« Un mercenaire, en route pour Argos » répondit Conan. « Que t'importe mon nom ? »

« Tu chevauches dans la mauvaise direction pour un membre des Compagnies Franches » grogna Valbroso. « Au sud, il y a de bons combats et aussi du bon butin. Rejoins ma compagnie. Tu n'auras pas faim. Il n'y a pas en ce moment sur la route de marchands gras à rançonner, mais j'ai l'intention d'emmener mes ruffians vers le sud, pour y vendre nos épées au camp qui nous semblera le plus fort. »

Conan ne répondit pas tout de suite, sachant que s'il refusait d'emblée, les hommes d'armes de Valbroso pourraient bien l'attaquer immédiatement. Avant qu'il ait pu se décider, le Zingarien parla à nouveau : « Vous autres les gars des Compagnies Franches, vous êtes forts pour faire parler les gens. J'ai un prisonnier – le dernier marchand que j'aie attrapé, par Mitra, et le dernier que j'aie vu depuis une semaine – et le coquin est borné. Il a un coffret de fer, dont nous ne pouvons ouvrir la serrure. Je n'ai pas pu le persuader de l'ouvrir. Par Ishtar, je pensais connaître tous les moyens de persuasion qui existent, mais peut-être que toi, un vétéran des Compagnies Franches, tu en connais certains dont j'ignore l'existence. En tout cas, viens avec moi voir ce que tu peux faire. »

Les paroles de Valbroso décidèrent instantanément Conan. Cela ressemblait beaucoup à Zorathus. Conan ne connaissait pas le marchand, mais tout homme suffisamment entêté pour emprunter les routes Zingariennes en cette période serait certainement assez entêté également pour résister à la torture.

Aux côtés de Valbroso, il se mit à gravir la route qui serpentait vers le sommet de la colline où se dressait le sinistre château. En tant qu'homme d'armes, il aurait dû chevaucher derrière le Comte, mais la force de l'habitude le rendait imprudent. Cependant, Valbroso n'y prêta pas attention. Des années de vie sur la frontière avaient appris à ce dernier que la frontière n'est pas la cour royale. Il connaissait l'esprit d'indépendance des mercenaires, qui avaient permis à plus d'un roi de trouver le chemin du trône.

Le château était entouré d'un fossé sec, à moitié rempli de débris par endroits. Ils franchirent le pont-levis, puis passèrent sous la porte voûtée. Derrière eux, la herse s'abaissa dans un sinistre vacarme métallique. Ils arrivèrent dans une cour vide, envahie de mauvaises herbes, avec un puits au milieu. Des baraquements pour les hommes d'armes avaient été construits contre l'intérieur du mur d'enceinte, et des femmes, l'air négligé ou vêtues de

tenues voyantes, regardaient par les portes. Des guerriers en armures rouillées jouaient aux dés sur les pavés sous les arches. Tout cela évoquait plus un repaire de bandits que le château d'un seigneur.

Valbroso descendit de cheval, et fit signe à Conan de le suivre. Ils franchirent une porte, puis empruntèrent un long couloir voûté, où un homme balafré au regard dur, en cotte de mailles, et qui descendait d'un escalier de pierre, vint à leur rencontre. C'était évidemment le capitaine des gardes.

« Alors, Beloso » demanda Valbroso, « A-t-il parlé ? »

« Il est borné » murmura Beloso, regardant Conan d'un air suspicieux. Valbroso étouffa un juron et s'élança furieusement dans l'escalier en colimaçon, suivi par Conan et le capitaine. Tandis qu'ils montaient, ils entendirent les cris d'un homme en proie à une douleur mortelle. La salle de torture de Valbroso se trouvait très haut au-dessus de la cour du château, plutôt que dans un cachot souterrain. Dans cette pièce, où se tenait un homme chevelu, sinistre et bestial, en braies de cuir, qui mordait avec voracité dans une pièce de bœuf, se trouvaient les chevalets de torture, brodequins, crochets, et tous les raffinements que pouvait imaginer l'esprit humain pour déchirer la chair, briser les os et rompre veines et ligaments.

Sur un chevalet, un homme était étendu, nu, et d'un regard, Conan vit qu'il était mourant. L'élongation tout à fait anormale des membres et du corps indiquait des articulations disjointes et des ruptures innommables. C'était un homme à la peau sombre avec un visage aquilin intelligent et de vifs yeux noirs que la douleur rendait vitreux et injectés de sang. La mort était sur son visage inondé de sueur, et ses lèvres retroussées laissaient voir des gencives noircies.

« Voici le coffret. » Valbroso tapa brutalement du pied dans un coffre de fer de petite taille, mais lourd, qui se trouvait sur le sol. Il était décoré de gravures complexes, représentant de petits crânes et un entrelacs de dragons se tortillant curieusement, mais Conan ne vit aucun mécanisme permettant de déverrouiller le couvercle. Les traces de feu, de coups de hache, de burin et de ciseau qu'on pouvait y voir n'étaient que des égratignures.

« C'est le coffre au trésor de ce chien ! » dit Valbroso avec rage. « Tous les hommes du sud connaissent Zorathus et son coffre de fer. Mitra seul sait ce qui se trouve à l'intérieur. Mais il ne nous en donnera pas le secret. »

Zorathus ! C'était donc vrai, l'homme que recherchait Conan se trouvait étendu devant lui. Le cœur du Cimmérien battait à tout rompre tandis qu'il se penchait sur la forme qui se tordait de douleur, même s'il ne laissait rien paraître de sa douloureuse impatience.

« Desserre ces cordes, canaille ! » ordonna-t-il au bourreau avec sévérité, et Valbroso et son capitaine écarquillèrent les yeux. Dans l'excitation du moment, Conan avait parlé sur le ton de commandement d'un roi, et la brute en cuir lui obéit instinctivement. Il desserra les liens très doucement, car un relâchement trop brusque aurait été très douloureux pour des articulations aussi longtemps distendues.

Attrapant une cruche de vin qui se trouvait près de lui, Conan la présenta aux lèvres du mourant. Zorathus avala spasmodiquement, éclaboussant sa poitrine. Dans les yeux injectés de sang apparut un éclair de conscience, les lèvres couvertes d'écume s'entrouvrirent et il gémit en langue Kothienne : « C'est la mort alors ? Cette longue agonie est-elle terminée ? Car voici le Roi Conan, qui périt à Valkia, et je suis maintenant parmi les morts. »

« Tu n'es pas mort », dit Conan. « Mais tu vas mourir. Tu ne seras plus torturé. J'y veillerai. Mais je ne puis t'aider plus. Et maintenant, avant de mourir, dis-moi comment ouvrir ton coffre de fer ! »

« Mon coffre de fer ! » murmura Zorathus, qui se mit à prononcer de longues phrases incohérentes. « Le coffre, forgé dans les flammes maudites des montagnes de Khrosha, le métal qu'aucun burin ne peut entamer. Combien de trésors il a transporté, dans toute la longueur et la largeur du monde ! Mais jamais un trésor tel que celui qui s'y trouve maintenant. »

« Dis-moi comment l'ouvrir » le pressa Conan. « Il ne peut plus te servir à rien, mais il peut m'être utile. »

« Oui, tu es Conan » murmura le Kothien. « Je t'ai vu assis sur ton trône dans la grande salle de Tarantia, avec la couronne sur ta tête et le sceptre dans ta main. Mais tu es mort, tu es mort à Valkia. Ainsi, je sais que c'est la fin pour moi. »

« Que dit ce chien ? » demanda Valbroso avec impatience, car il ne comprenait pas le Kothien. « Nous dira-t-il comment ouvrir le coffret ? »

Et comme si cette voix réveillait une étincelle de vie dans sa poitrine meurtrie, Zorathus tourna ses yeux rouges vers celui qui parlait. « Je ne le dirai qu'à Valbroso », souffla-t-il en Zingarien. « La mort est sur moi. Approche-toi de moi, Valbroso ! »

Ainsi fit le Comte, le visage rayonnant de cupidité, et son sinistre capitaine, Beloso, s'approcha également.

« Presse les sept crânes qui sont sur le bord, l'un après l'autre » siffla Zorathus. « Puis presse la tête du dragon qui s'enroule autour du couvercle. Ensuite, appuie sur la sphère qui se trouve entre les griffes du dragon. Cela ouvrira le compartiment secret. »

« Vite, le coffret ! » cria Valbroso en jurant.

Conan leva l'objet et le déposa sur une table, bousculé par Valbroso.

« Laissez-moi l'ouvrir ! » cria Beloso, bondissant en avant.

Valbroso le repoussa, ses yeux noirs brillants de cupidité. « Nul autre que moi ne l'ouvrira ! » cria-t-il.

Conan, dont la main s'était portée instinctivement à la poignée de son épée, lança un regard à Zorathus. Les yeux de l'homme étaient rouges et vitreux, mais ils étaient fixés sur Valbroso avec une brûlante intensité, et ne percevait-on pas sur les lèvres du mourant comme l'ombre d'un sinistre sourire ? Le marchand n'avait pas révélé son secret avant d'être certain qu'il allait mourir. Conan se retourna pour regarder Valbroso, suivant les yeux du mourant.

Au bord du couvercle, sept crânes étaient gravés, au milieu des branches d'arbres étranges qui s'entremêlaient. Un dragon damasquiné se frayait un chemin vers le haut du couvercle, au milieu d'arabesques élaborées. Valbroso pressa les crânes avec une hâte maladroite, et alors qu'il appuyait avec le pouce sur la tête de dragon gravée, il jura et écarta vivement la main, la secouant avec irritation. « Une pointe aigüe dissimulée parmi les gravures » grogna-t-il. « Je me suis piqué le pouce. »

Il pressa la sphère en or que le dragon tenait entre ses griffes, et le couvercle s'ouvrit soudain. Ils furent éblouis par une flamme dorée. Hébétés, il leur semblait que le coffret gravé était rempli d'un feu rayonnant qui se déversait par-dessus le rebord, et retombait dans l'air en gouttes chatoyantes. Beloso poussa un cri, et Valbroso inspira profondément. Conan restait immobile, hypnotisé par ce flamboiement.

« Mitra, quel joyau ! » Valbroso plongea la main à l'intérieur du coffret, et en sortit une grande sphère pourpre palpitante qui emplissait la pièce d'une vive lumière, et le faisait ressembler à un cadavre. Alors l'homme mourant sur le chevalet se mit soudain à rire comme un dément : « Idiot ! » cria-t-il. « Je joyau est à toi ! Et avec lui, je t'offre la mort ! L'écorchure sur ton pouce – regarde la tête de dragon, Valbroso ! »

Les trois hommes se retournèrent et examinèrent le coffret. Une toute petite chose luisait faiblement dans la gueule grande ouverte qui y était gravée.

« La dent du dragon ! » hurla Zorathus. « Imprégnée du venin du scorpion noir de Stygie ! Idiot ! Quel idiot tu as été d'ouvrir le coffret de Zorathus avec tes mains nues ! C'est la mort ! Te voilà un homme mort ! »

Et il mourut, une écume sanglante sur les lèvres.

Valbroso chancela et poussa un cri. « Ah, Mitra, je brûle ! » hurla-t-il. « Un feu liquide court dans mes veines ! Mes articulations se déchirent ! La mort ! La mort ! » Il tituba, puis s'écroula de tout son long. Il y eut un instant de terribles convulsions, pendant lequel ses membres se tordirent dans des positions hideuses et impossibles, puis il se raidit, les yeux vitreux et révulsés, les lèvres retroussées sur ses gencives noircies.

« Mort ! » murmura Conan, se penchant pour ramasser le joyau qui avait roulé sur le sol lorsqu'il avait échappé à Valbroso, et qui était comme une flaque chatoyante de feu crépusculaire.

« Mort ! » murmura Beloso, avec des yeux de fou. Et alors, il s'avança. Conan n'était pas sur ses gardes, ébloui et fasciné par l'éclat de l'énorme gemme. Il ne comprit l'intention de Beloso que lorsque quelque chose s'écrasa sur son casque avec une force terrible. Le joyau brûla d'une flamme plus rouge encore, et Conan tomba à genoux.

Il entendit un bruit de pas précipités, et un cri d'agonie qui aurait pu être celui d'un bœuf. Il était étourdi, mais pas complètement privé de ses sens, et il comprit que Beloso s'était emparé du coffret de fer et l'avait écrasé sur sa tête tandis qu'il se penchait. Son bassinet lui avait sauvé la vie. Il se releva en chancelant et tira son épée, essayant de chasser la brume qui obscurcissait ses yeux et faisait tanguer la pièce devant lui. La porte était ouverte, et des pas précipités descendaient l'escalier en colimaçon. Sur le sol, le bourreau, une grande entaille dans la poitrine, poussait son dernier soupir. Et le Cœur d'Ahriman avait disparu.

Conan sortit de la pièce en titubant, l'épée à la main. Le sang coulait sur son visage depuis le dessous de son casque. Il descendit rapidement les marches, chancelant comme un ivrogne ; il entendit un fracas de métal dans la cour en bas, des cris, puis un bruit de sabots frénétiques. Se précipitant dans la cour, il vit les hommes d'armes qui s'agitaient dans la plus grande confusion, tandis que les femmes hurlaient. La poterne était ouverte, et un soldat était étendu en travers de sa lance, le crâne fracassé. Les chevaux, encore sellés et harnachés, galopaient en hennissant dans la cour, et l'étalon noir de Conan était parmi eux.

« Il est fou ! » hurla une femme, qui courait en tous sens comme une folle en se tordant les mains. « Il est sorti du château comme un chien enragé, fauchant à droite et à gauche ! Beloso est fou ! Où est le seigneur Valbroso ? »

« Par où est-il parti ? » rugit Conan. Tous se retournèrent et regardèrent le visage maculé de sang de l'étranger, qui portait une épée nue.

« Par la poterne ! » cria d'une voix stridente une femme, désignant la direction de l'est, tandis qu'une autre aboyait : « Qui est ce ruffian ? »

« Beloso a tué Valbroso ! » hurla Conan, qui d'un bond parvint à agripper la crinière de l'étalon, tandis que les hommes d'armes avançaient vers lui, hésitants. Tous poussèrent un cri terrible à cette nouvelle, mais leur réaction fut exactement celle qu'il avait anticipée. Au lieu de fermer les portes et de le faire prisonnier, ou de poursuivre le meurtrier en fuite pour venger leur seigneur, ses mots les jetèrent dans une confusion encore plus grande. C'étaient des loups, que seule leur peur de Valbroso maintenait ensemble, et ils n'étaient loyaux ni envers le château, ni les uns envers les autres.

Les épées jaillirent de leur fourreau, et les femmes se mirent à crier. Et au milieu de toute cette confusion, personne ne remarqua Conan, tandis qu'il passait la poterne, et descendait au triple galop la colline. La vaste plaine s'étendait devant lui. En bas de la colline, la route des caravanes se divisait : d'un côté vers le sud, de l'autre vers l'est. Et sur la route qui partait vers l'est, il vit un autre cavalier, qui était penché sur sa monture et l'éperonnait durement. La plaine semblait vaciller, et la lumière du soleil se changeait une épaisse brume rouge tandis qu'il chancelait sur sa selle, la main crispée sur la crinière du cheval. Le sang coulait sur sa cotte de mailles, mais avec fermeté, il poussa son étalon.

Derrière lui, une fumée commençait à s'élever du château sur la colline, où le corps du Comte gisait ignoré et oublié, à côté de celui de son prisonnier. Le soleil se couchait, et deux silhouettes noires se détachaient sur un ciel rouge éclatant. L'étalon n'était pas très frais, mais le cheval que montait Beloso ne l'était pas non plus. Toutefois le grand animal répondait merveilleusement, puisant dans ses puissantes réserves vitales.

Pourquoi le Zingarien fuyait-il un unique poursuivant, le cerveau embrumé de Conan n'essaya pas de le comprendre. Peut-être une panique irraisonnée guidait-elle Beloso, une panique issue de la folie qui se cachait dans ce joyau étincelant. Le soleil avait disparu, la route blanche n'était plus qu'une vague luminescence qui traversait un crépuscule fantomatique qui se perdait dans des ténèbres pourpres au loin devant lui. L'étalon haletait et s'épuisait. A mesure que les ténèbres s'amoncelaient, le pays changeait : la plaine nue cédait le pas à des bouquets de chênes et d'aulnes. Des collines basses se devinaient au loin. Les étoiles commencèrent à scintiller. La course de l'étalon commençait à être moins sûre. Mais devant Conan, apparut une forêt dense qui s'étendait jusqu'aux collines à l'horizon, et devant la forêt, Conan aperçu vaguement la silhouette du fugitif. Il força encore son cheval épuisé, car il voyait qu'il rattrapait sa proie, pied par pied. A ce moment, au milieu du martèlement des sabots, un étrange cri jaillit des ombres, mais aucun des deux hommes n'y prêta attention.

Tandis qu'ils s'engouffraient sous les branches qui surplombaient la route, ils étaient presque côte à côte. Un cri sauvage jaillit des lèvres de Conan tandis qu'il levait son épée ; la forme pâle d'un visage se tourna vers lui ; une épée brilla dans une main qu'il devinait à peine, et Beloso fit écho à son cri. A ce moment, l'étalon épuisé fit une embardée en poussant un grognement, puis trébucha, et tomba sabots par-dessus la tête, éjectant de la selle son cavalier impuissant. La tête de Conan heurta un rocher, et il fut plongé dans de profondes ténèbres.

Combien de temps resta-t-il sans connaissance, il ne le sut jamais.

Sa première sensation, lorsqu'il reprit conscience, fut d'être tiré par un bras sur un sol de pierre irrégulier, et à travers d'épaisses broussailles. Puis on le lança à terre sans ménagement, et peut-être fut-ce ce choc qui lui fit recouvrer ses sens.

Il avait perdu son casque, et sa tête lui faisait horriblement mal. Il avait la nausée, et sa chevelure noire était pleine de sang séché. Mais, avec la vitalité caractéristique des sauvages, la vie et la conscience revinrent en lui, et il fut à nouveau pleinement conscient de son environnement.

Une grande lune rousse brillait à travers les arbres, et il sut que minuit était passé depuis longtemps. Il était resté sans connaissance pendant des heures, assez pour avoir récupéré du coup terrible que lui avait porté Beloso, ainsi que de la chute qui lui avait fait perdre conscience. Son esprit était plus clair qu'il ne l'avait été durant cette folle poursuite aux trousses du fugitif.

Tandis qu'il recouvrait ses sens, il constata avec surprise qu'il n'était pas étendu à côté de la route blanche. Celle-ci était hors de vue. Il était étendu sur l'herbe, dans une petite clairière bordée de troncs noirs et de branches entortillées. Son visage et ses mains étaient écorchés et lacérés comme s'il avait été tiré à travers des ronces. Changeant de position, il regarda autour de lui. Et alors, il sursauta violemment - quelque chose était accroupi au-dessus de lui.

Au début, Conan douta de ses sens, et crut qu'il était en proie au délire. Certainement, elle ne pouvait être réelle, cette étrange créature grisâtre, accroupie immobile au-dessus de ses hanches, et qui le regardait avec des yeux sans âme et qui ne cillaient pas.

Conan restait étendu à la regarder, espérant à demi la voir disparaître comme un habitant de ses rêves, mais soudain, un frisson parcourut son échine tandis qu'il comprenait. Des souvenirs à demi-oubliés lui revinrent en mémoire, les histoires terrifiantes qu'on murmurait à propos des êtres qui hantaient ces forêts désertes au pied des collines qui marquaient la frontière entre Zingara et Argos. On les appelait des goules : mangeurs de chair humaine, engeance des ténèbres, enfants d'unions contre nature entre une race perdue et oubliée et les démons

des profondeurs. Quelque part dans ces forêts primitives, se trouvaient les ruines d'une ancienne cité maudite, disait-on, et parmi les tombes erraient des ombres grises ressemblant à des hommes – Conan se mit à trembler violemment.

Il restait allongé là, fixant la tête difforme qui se tenait indistincte au-dessus de lui, et prudemment, il tendit la main vers l'épée à son côté. Avec un cri horrible auquel Conan fit involontairement écho, le monstre lui sauta à la gorge. Conan releva son bras droit, sur lequel une mâchoire de chien se referma, faisant rentrer des anneaux de sa cotte de mailles dans sa chair. Les mains difformes, et pourtant étrangement humaines, lui étreignirent la gorge, mais il s'en libéra en se soulevant et en faisant rouler son corps, tandis qu'au même moment il sortait sa dague de la main gauche.

Ils roulèrent encore et encore sur l'herbe, se frappant et se déchirant. Les muscles en-dessous de cette peau grisâtre comme celle d'un cadavre étaient noueux et durs comme des câbles d'acier, et la force du monstre excédait celle d'un homme. Mais Conan avait lui aussi des muscles de fer, et sa cotte de mailles le préserva assez longtemps des crocs grinçants et des griffes acérées pour qu'il puisse frapper de sa dague encore et encore. L'horrible vitalité de la monstruosité semi-humaine semblait inépuisable, et la peau du roi se hérissait au contact de cette chair lisse et gluante. Il mit toute la force de son dégoût et de sa profonde répulsion dans la lame qui s'enfonçait encore et toujours, et soudain, le monstre en-dessous de lui eut un haut-le cœur convulsif quand la pointe trouva le chemin de son cœur répugnant, puis il resta immobile.

Conan se releva, pris de nausée. Il resta debout au milieu de la clairière, indécis, l'épée dans une main et la dague dans l'autre. Il n'avait pas perdu son sens inné de l'orientation, du point de vue des points cardinaux, mais il ne savait pas où aller pour retrouver la route. Il n'avait aucun moyen de savoir dans quelle direction la goule l'avait traîné. Conan observa les bois silencieux, sombres et tachetés de lune qui l'entouraient. Il sentit une sueur froide perler sur sa peau. Il était sans cheval, perdu dans ces bois hantés, et cette chose déformée aux yeux écarquillés qui gisait à ses pieds, était la preuve muette des horreurs qui rôdaient dans cette forêt. Il resta ainsi, retenant presque son souffle avec une douloureuse intensité, tendant l'oreille à l'écoute du moindre craquement de brindille, du moindre bruissement d'herbe.

Quand enfin il entendit un son, il sursauta violemment. Soudain, l'air de la nuit lui avait apporté le hennissement d'un cheval terrifié. Son étalon ! Il y avait des panthères dans la forêt – ou alors – les goules mangeaient les bêtes aussi bien que les hommes.

Il s'élança sauvagement à travers les broussailles dans la direction d'où venait le bruit, sifflant le plus fort possible tandis qu'il courait, sa peur laissant la place à une rage furieuse. Si son cheval était tué, il perdait sa dernière chance de poursuivre Beloso et de récupérer le joyau. A nouveau, l'étalon poussa un cri de peur et de fureur, sensiblement plus près de Conan. Il y eut un bruit de sabots, puis quelque chose fut lourdement heurté et repoussé. Conan déboucha soudain sur la large route blanche, et vit l'étalon se cabrer et ruer au clair de lune, les oreilles en arrière, ses yeux et ses dents brillant farouchement. Le cheval donna un coup de sabot à une ombre qui l'approchait furtivement – et alors, autour de Conan, d'autres ombres s'assemblèrent : des silhouettes grisâtres, furtives qui l'entouraient de toutes parts. Une hideuse odeur de charnier s'éleva dans l'air de la nuit.

En jurant, Conan frappa de droite et de gauche avec son épée, tout en perçant et déchirant avec sa dague. Des crocs humides luisaient sous la lune, d'horribles pattes l'enserraient, mais il parvint à se frayer un passage jusqu'à l'étalon, attrapa les rênes, et sauta sur la selle. Son épée se levait et s'abaissait, décrivant un arc glacé sous la lune, projetant des gerbes de sang tandis qu'elle tranchait des têtes difformes et fendait des corps monstrueux. L'étalon se cabra, mordit, donna des coups de sabot. Le cavalier et son cheval s'élancèrent sur la route dans un fracas de tonnerre. Pendant un court instant, ils furent environnés de monstrueuses ombres grisâtres. Puis elles s'évanouirent au loin, et Conan, arrivant sur une crête boisée, se trouva face à une vaste étendue de collines nues qui s'étendaient à perte de vue devant lui.

Chapitre 13 – Un spectre surgi du passé

Peu après le lever du soleil, Conan franchit la frontière d'Argos. Il n'avait trouvé aucune trace de Beloso. Soit le capitaine était parvenu à prendre la fuite tandis que le roi était étendu sans connaissance, soit il avait été la proie des sinistres mangeurs d'hommes des forêts de Zingara. Mais Conan n'avait rien découvert qui pût prouver cette dernière possibilité. Le fait qu'il fût resté étendu ainsi pendant si longtemps sans être blessé semblait indiquer que les monstres s'étaient lancés en vain à la poursuite du capitaine. Et si l'homme était encore en vie, Conan était certain qu'il chevauchait en suivant la route qui était devant lui. Il n'aurait jamais pris cette route dès le début s'il n'avait pas eu l'intention d'aller en Argos.

Les gardes casqués à la frontière ne questionnèrent pas le Cimmérien. Un mercenaire errant et solitaire n'avait pas besoin de passeport ou de sauf-conduit, particulièrement quand l'absence d'emblème sur sa cotte de mailles montrait qu'il n'était au service d'aucun seigneur. Il chevauchait au milieu des vastes collines herbeuses où murmuraient les ruisseaux, et de prairies que le feuillage des chênes mouchetait d'ombre et de lumière. Il suivait la longue route qui montait et descendait devant lui, et qui franchissait vallons et hauteurs dans le lointain bleuté. C'était une très, très ancienne route, que celle qui reliait le Poitain à la mer.

Argos était en paix ; des chars à bœufs pleins de marchandises cahotaient sur la route, et des hommes aux bras nus, bruns et musclés, travaillaient dans les vergers et les champs de l'autre côté du rideau d'arbres qui bordait la route. Devant les auberges, des vieillards assis saluaient le voyageur.

Auprès des hommes qui travaillaient aux champs, auprès des vieux bavards des tavernes où il s'arrêtait pour étancher sa soif à l'aide de grandes outres en cuir de bière mousseuse, Conan recherchait des nouvelles de Beloso.

Les témoignages étaient contradictoires, mais voici ce qu'il put apprendre : un Zingarien maigre, avec des yeux noirs inquiétants et des moustaches d'homme de l'ouest, était quelque part sur la route devant lui, et il se rendait apparemment à Messantia. C'était une destination logique : tous les ports maritimes d'Argos étaient des villes cosmopolites, contrastant par cela complètement avec les provinces intérieures, et Messantia était la plus polyglotte de toutes les cites côtières. Des navires de toutes les nations maritimes s'y assemblaient, ainsi que des réfugiés et des fugitifs de nombreux pays. Les lois y étaient souples, car Messantia vivait du commerce maritime, et ses citoyens trouvaient plus profitable de ne pas être trop regardants dans leurs rapports avec les marins. Il n'y avait pas que le commerce légal qui transitait par Messantia ; les contrebandiers et les boucaniers y jouaient aussi leur rôle. Conan savait bien tout cela : dans le bon vieux temps où il était un pirate des îles Baracha, n'était-il pas entré de nuit dans le port de Messantia pour y décharger d'étranges cargaisons ? La plupart des pirates des îles Baracha – de petites îles sur la côte sud-ouest de Zingara – étaient des marins d'Argos, et tant qu'ils concentraient leur attention sur les navires d'autres nations, les autorités d'Argos n'étaient pas trop strictes dans leur interprétation des lois maritimes.

Mais Conan n'avait pas limité ses activités aux Baracha. Il avait aussi navigué avec les boucaniers Zingariens, et même avec ces terribles corsaires Noirs qui remontaient du sud lointain pour piller les côtes du nord, et cela le faisait tomber sous le coup de n'importe quelle loi. Si on le reconnaissait dans un port d'Argos, cela lui coûterait sa tête. Mais sans hésiter, il continua sa route vers Messantia, ne s'arrêtant le jour ou la nuit que pour laisser reposer son étalon, et grappiller quelques instants de sommeil pour lui-même.

Il entra dans la cite sans être interrogé, se fondant dans la foule qui se déversait continuellement, entrant ou sortant de la ville. Messantia n'était entourée d'aucune muraille. La mer et les navires protégeaient la grande ville commerciale du sud.

La nuit tombait lorsque Conan, à cheval, descendit tranquillement les rues qui menaient au front de mer. Au bout de ces rues, il pouvait voir les quais et les mâts et les voiles des navires. Il sentit l'odeur de l'eau salée pour la première fois depuis des années ; il entendit le bruit des cordages et le craquement des espars dans la brise qui soulevait des crêtes d'écume sur la mer au-delà des promontoires. Une fois de plus, son cœur fut pris d'une envie de partir à l'aventure au bout du monde.

Mais il n'alla pas sur les quais. Il tira sur les rênes et monta une volée de larges marches de pierre usées, menant à une grande rue où de beaux manoirs blancs dominaient le front de mer et le port en contrebas. Ici habitaient les hommes qui avaient acquis une richesse durement gagnée sur les mers – quelques vieux capitaines de marine qui avaient trouvé des trésors au-delà des mers, mais surtout beaucoup de commerçants et de marchands qui n'avaient jamais marché sur le pont d'un navire, ou entendu le rugissement de tempête d'un combat naval.

Conan fit passer son cheval sous un certain portail doré, et entra dans une cour où jaillissait une fontaine, et où les pigeons voletaient entre les murets de marbre et les allées de marbre. Un page vêtu de soie se dirigea vers lui d'un air interrogateur. Les marchands de Messantia traitaient avec de nombreux personnages étranges et inquiétants, mais la plupart de ceux-ci étaient des hommes de mer. Il était curieux qu'un mercenaire pénètre à cheval aussi librement dans la cour d'un seigneur du commerce.

« Le marchand Publio habite ici ? » C'était une affirmation plus qu'une question, et quelque chose dans le timbre de la voix fit que le page ôta son chapeau à plume tandis qu'il s'inclinait et répondait : « Oui, en effet, capitaine. »

Conan descendit de cheval et le page appela un serviteur, qui arriva en courant pour prendre les rênes de l'étalon.

« Ton maître est-il à l'intérieur ? » Conan enlevait ses gantelets, et ôtait de son manteau et de sa cotte de mailles la poussière de la route.

« Oui, capitaine. Qui dois-je annoncer ? »

« Je m'annoncerai moi-même » grogna Conan. « Je connais bien le chemin. Reste ici. »

Et, obéissant à cet ordre péremptoire, le page resta immobile, ne quittant pas Conan du regard tandis que ce dernier montait un petit escalier de marbre, et se demandant quel rapport pouvait bien entretenir son maître avec ce guerrier qui ressemblait à un de ces barbares géants du nord.

Les serviteurs qui vaquaient à leurs tâches s'arrêtèrent et regardèrent bouche bée Conan, tandis que celui-ci traversait un large balcon ombragé au-dessus de la cour, puis entrait dans un grand couloir dans lequel s'engouffrait la brise de mer. A mi-chemin, il entendit le crissement d'une plume, et entra dans une grande pièce dont les nombreuses croisées donnaient sur le port.

Publio était assis devant un grand bureau de bois gravé, écrivant sur un riche parchemin avec une plume d'or. C'était un homme petit, avec une tête massive et des yeux noirs très mobiles. Sa robe bleue était de la soie la plus pure, rehaussée de fils d'or, et à son cou blanc et épais pendait une lourde chaîne d'or.

Quand le Cimmérien entra, le marchand leva les yeux avec un geste d'agacement. Il se figea au milieu de son mouvement. La bouche grande ouverte, il contemplait un spectre surgi du passé. L'incrédulité et la peur brillèrent dans ses yeux écarquillés.

« Eh bien » dit Conan, « N'aurai-je droit à aucune parole de bienvenue, Publio ? »

Publio humecta ses lèvres. « Conan ! » murmura-t-il, incrédule. « Par Mitra ! Conan ! Amra ! »

« Qui d'autre ? » Le Cimmérien dégrafa son manteau et le jeta, ainsi que ses gantelets, sur le bureau. « Et alors mon vieux ? » s'exclama-t-il avec colère. « Ne peux-tu pas au moins m'offrir une cruche de vin ? La gorge me brûle avec toute cette poussière sur la route. »

« Oui, du vin ! » répéta mécaniquement Publio. Instinctivement, il tendit la main vers un gong, mais il s'arrêta, comme s'il s'était brûlé sur un charbon ardent, et il frissonna. »

Tandis que Conan l'observait, un éclair de sinistre amusement dans les yeux, le marchand bondit et ferma la porte, après avoir tendu le cou pour vérifier qu'aucun esclave ne traînait dans le couloir. Puis, revenant, il prit une cruche de vin en or qui se trouvait sur une table voisine, et se préparait à remplir un petit gobelet, lorsque Conan se saisit avec impatience de la cruche, la leva des deux mains, et se mit à boire goulûment et avec un plaisir évident.

« Oui, Conan, c'est bien toi » murmura Publio. « Mon vieux, es-tu fou ? »

« Par Crom, Publio » dit Conan, abaissant la cruche mais la tenant toujours à deux mains, « tu n'habites plus dans le même quartier que jadis. Etonnant pour un marchand d'Argos de tirer autant de richesses d'un magasin sur le front de mer puant le poisson pourri et le vin bon marché ».

« C'est le passé » murmura Publio, rassemblant autour de lui sa robe en réprimant un léger frisson. J'ai mis de côté le passé comme je l'aurais fait d'un vieux manteau usé. »

« Eh bien » répliqua Conan, « Tu ne peux moi, me mettre de côté comme un vieux manteau usé. Je ne te demande pas grand-chose, mais je te le demande. Et tu ne peux me refuser. Nous avons eu trop d'affaires en commun dans l'ancien temps. Suis-je assez stupide pour croire que cette belle maison n'a pas été bâtie avec ma sueur et mon sang ? Combien de cargaisons de mon navire sont passées par ton échoppe ? »

« Tous les marchands de Messantia ont trafiqué avec les aventuriers de la mer un jour ou l'autre », marmonna nerveusement Publio.

« Mais pas avec les corsaires noirs » répondit Conan d'un air sombre.

« Pour l'amour de Mitra, sois discret ! » s'exclama Publio. La sueur commençait à perler sur ses sourcils. Ses doigts jouaient machinalement avec la doublure dorée de sa robe.

« Bon, je voulais juste te rappeler quelques souvenirs » répondit Conan. « N'aie pas peur. Tu as pris beaucoup de risques dans le passé, quand tu te battais pour ta vie et ta fortune dans cette petite échoppe pouilleuse sur les quais. Tu étais main dans la main avec chaque boucanier et chaque contrebandier entre ici et les îles Baracha. La prospérité doit t'avoir ramolli. »

« Je suis respectable » commença Publio.

« Tu veux surtout dire que tu es riche » siffla Conan. « Et pourquoi ? Pourquoi es-tu devenu riche beaucoup plus vite que tes concurrents ? Est-ce parce que tu as fait de bonnes affaires dans le commerce de l'ivoire et des plumes d'autruche, du cuivre, des peaux, des perles et des articles en or martelé, et d'autres choses de la côte de Kush ? Et où parvenais-tu à te les procurer pour un prix aussi bas, alors que les autres marchands devaient donner leur poids en argent aux Stygiens pour les obtenir ? Je vais te le dire, au cas où tu l'aurais oublié : tu me les achetais à moi, très en-dessous de leur prix, et je les obtenais auprès des tribus de la Côte Noire, et des navires Stygiens – moi, et les corsaires noirs. »

« Au nom de Mitra, assez ! » supplia Publio. « Je n'ai pas oublié. Mais que fais-tu ici ? Je suis le seul homme en Argos à savoir que le Roi d'Aquilonie était jadis Conan le boucanier. Mais des nouvelles nous sont venues du nord : l'Aquilonie serait tombée, et le roi serait mort. »

« Si l'on en croit les rumeurs, mes ennemis m'ont tué une centaine de fois » grogna Conan. « Et pourtant, je suis assis là et je m'envoie du vin de Kyros. » Et il joignit le geste à la parole. Quand il baissa la cruche, qui était maintenant presque vide, il reprit : « Je ne te demande pas grand-chose, Publio. Je sais que tu es au courant de

tout ce qui se passe à Messantia. Je veux savoir si un Zingarien nommé Beloso, ou qu'importe le nom qu'il a donné, est en ville. Il est grand, maigre et basané comme tous ceux de son peuple, et il va certainement chercher à revendre un joyau très rare. »

Publio secoua la tête. « Je n'ai pas entendu parler d'un tel homme. Mais ils sont des milliers à aller et venir à Messantia. S'il est ici, mes agents le découvriront. »

« Bien. Envoie-les à sa recherche. Et en attendant, ordonne qu'on s'occupe de mon cheval, et qu'on me serve à manger dans cette pièce. »

Publio y consentit avec empressement. Conan vida la cruche de vin, la jeta négligemment dans un coin, et se rendit près d'une croisée, emplissant sa poitrine en inspirant profondément l'air salé. En bas, il voyait les rues sinueuses du quartier du port. Il parcourut avec un regard appréciateur les navires à l'ancre dans le port, puis il leva la tête, et son regard se perdit au-delà de la baie, dans la brume bleutée où la mer rencontrait le ciel. Et ses souvenirs l'emmenèrent encore au-delà de cet horizon, jusqu'aux mers dorées du sud, sous un soleil de feu, où les lois n'existaient pas et où la vie était dure. Quelque fragrance vagabonde d'épice ou de palmier réveilla des images restées vives en lui, de côtes étranges où croissait la mangrove et où résonnait le tambour, de navires abordés au pont ruisselant de sang, de fumée, de flammes, et de la clameur du massacre. Perdu dans ses pensées, il remarqua à peine que Publio sortait de la pièce.

Rassemblant sa robe sous lui, le marchand se mit à courir dans les couloirs, jusqu'à ce qu'il arrive dans une certaine pièce où un homme grand et émacié, avec une cicatrice sur la tempe, écrivait sur un parchemin sans s'interrompre. Il y avait quelque chose chez cet homme qui rendait cette activité de scribe incongrue. Publio s'adressa à lui abruptement : « Conan est revenu ! »

« Conan ? » L'homme maigre sursauta et la plume tomba de ses doigts. « Le corsaire ? »

« Oui ! »

L'homme devint livide. « Est-il fou ? Si on le découvre ici nous sommes perdus ! Ils pendront un homme qui abrite un corsaire ou qui trafique avec lui aussi vite qu'ils pendront le corsaire lui-même ! Et si le gouverneur apprenait les relations que nous avons eues avec lui dans le passé ? »

« Il ne l'apprendra pas » répondit sinistrement Publio. « Envoie tes hommes sur les marchés et dans les tripots des quais pour savoir si un certain Beloso, un Zingarien, est à Messantia. Conan m'a dit qu'il avait une gemme, dont il va certainement chercher à se débarrasser. Les joailliers auront sans doute entendu parler de lui. Et voici autre chose pour toi : trouve-moi une douzaine de brigands prêts à tout et capables de se débarrasser d'un homme et de tenir leur langue ensuite. Tu me comprends ? »

« Je comprends. » L'homme fit un signe de tête, lentement et d'un air sombre.

« Je n'ai pas volé, triché, menti et combattu pour sortir du ruisseau, tout cela pour finir par tout perdre à cause d'un spectre surgi du passé » murmura Publio, et son air ténébreux tandis qu'il parlait aurait surpris les aristocrates fortunés et les dames qui achetaient leurs soieries et leurs perles dans ses nombreux établissements. Mais quand il rejoignit Conan peu après, apportant lui-même un plateau de fruits et de viande, il arborait face à son invité encombrant un visage placide.

Conan était toujours debout près de la croisée, observant dans le port les voiles pourpres et cramoisies et vermillon et écarlates des galions, caraques, galères et autres dromons.

« Il y a une galère Stygienne, si je ne me trompe » fit-il remarquer, désignant un navire noir, long, bas et étroit, qui se tenait à l'écart des autres, ancré près de la large plage de sable qui s'incurvait pour rejoindre le promontoire. « C'est donc la paix entre la Stygie et Argos ? »

« Toujours la même sorte de paix qu'avant » répondit Publio, qui déposait le plateau sur la table avec un évident soulagement, car il était lourdement chargé : il connaissait son hôte depuis longtemps. « Les ports Stygiens sont temporairement ouverts à nos navires, comme les nôtres le sont à leurs navires. Mais j'espère qu'un de mes capitaines n'ira pas rencontrer une de leurs maudites galères en pleine mer ! Cette galère-ci est entrée dans le port la nuit dernière. Ce que veulent ses maîtres, je l'ignore. Jusqu'ici ils n'ont encore rien acheté ni vendu. Je n'ai pas confiance en ces diables à la peau sombre. La trahison est née dans ce maudit pays. »

« Je les ai fait hurler » dit Conan avec désinvolture, quittant la fenêtre. « Dans ma galère menée par les corsaires noirs, en pleine nuit, je me suis approché des bastions mêmes des fortifications battues par les vagues de Khemi aux noires murailles, et j'ai brûlé les galions qui y étaient à l'ancre. Et en parlant de trahison, mon cher hôte, que dirais-tu de goûter cette viande et de boire une gorgée de ce vin, juste pour me montrer que ton cœur est pur. »

Publio s'exécuta avec une telle promptitude que Conan oublia sa méfiance, et sans hésiter, il s'assit et dévora suffisamment de nourriture pour nourrir trois hommes.

Et tandis qu'il mangeait, des hommes arpentaient les marchés et le front de mer, cherchant un Zingarien qui avait un joyau à vendre, ou qui cherchait un navire pour le conduire vers un port étranger. Et dans le même temps, un grand homme maigre, avec une cicatrice sur la tempe, était assis, les coudes sur une table souillée de vin, dans une cave sordide éclairée par une lanterne de cuivre accrochée aux poutres noircies, et conversait avec des ruffians sans foi ni loi, dont les mines sinistres et les vêtements en guenilles indiquaient clairement la profession.

Et lorsque les étoiles se mirent à scintiller, elles éclairèrent quatre étranges cavaliers qui poussaient leurs montures sur la route arrivant à Messantia en provenance de l'ouest. Ils étaient grands, maigres, vêtus de robes noires à capuche, et ils ne parlaient pas. Ils poussaient leurs chevaux sans aucune pitié, et leurs chevaux étaient aussi sinistres qu'eux-mêmes, et couverts de sueur, et épuisés comme s'ils venaient de très loin.

Chapitre 14 – La Main Noire de Set

Conan sortit de son profond sommeil aussi instantanément qu'un chat. Et comme un chat, il était sur ses pieds et l'épée sortie, avant que l'homme qui l'avait touché ne se soit retiré.

« Et alors, Publio ? » demanda Conan, reconnaissant son hôte. La lampe en or luisait faiblement, et éclairait d'une douce lumière les épaisses tapisseries et les luxueuses couvertures sur lesquelles il avait dormi.

Publio, se remettant du saisissement que lui avait causé le brusque réveil de son hôte, répliqua : « Le Zingarien a été localisé. Il est arrivé hier, à l'aube. Il y a quelques heures, il a essayé de vendre un énorme et étrange bijou à un marchand Shémite, mais le Shémite n'aurait su quoi en faire. On dit qu'il est devenu tout pâle lorsqu'il l'a vu, puis qu'il a fermé sa boutique, et s'est enfui comme devant une malédiction. »

« Ce doit être Beloso » murmura Conan, qui sentait le sang battre à ses tempes dans sa fébrile impatience. « Où est-il maintenant ? »

« Il dort chez Servio. »

« Je connais ce bouge depuis longtemps » grogna Conan. « Je ferais mieux de me dépêcher avant que les bandits du port ne lui tranchent la gorge pour lui voler le joyau. »

Il prit son manteau et le jeta sur ses épaules, puis mit un casque que Publio lui avait procuré.

« Fais seller mon cheval, et qu'il m'attende dans la cour » dit-il. « Je serai peut-être pressé quand je reviendrai. Je n'oublierai pas ce que tu as fait cette nuit, Publio. »

Quelques instants plus tard, Publio, debout devant une petite porte menant à l'extérieur, regardait la haute silhouette du roi qui disparaissait dans la rue obscure.

« Bonne chance à toi, corsaire » murmura le marchand. « Ce doit être un bijou de valeur, pour qu'un homme qui vient juste de perdre son royaume soit à sa recherche. J'aurais peut-être dû dire à mes hommes qu'ils le laissent s'en emparer avant de faire leur travail. Mais alors, tout aurait pu aller de travers. Non, il vaut mieux qu'Argos oublie Amra, et que mes rapports avec lui se perdent dans la poussière du passé. Dans la ruelle derrière la maison de Servio – voilà l'endroit où Conan cessera d'être une menace pour moi. »

La maison de Servio, un tripot miteux et mal famé, se trouvait tout près des quais, en face du front de mer. C'était un bâtiment massif fait de pierre et de mâts de navire, bordé par une ruelle longue et étroite. Conan emprunta la ruelle, mais au moment où il atteignait la maison, il eut le sentiment désagréable d'être observé. Il examina attentivement les ombres du sordide bâtiment, mais il ne vit rien, bien qu'à un moment il entendit le bruit léger du cuir frottant sur la peau. Mais il n'y avait rien là d'anormal : bandits et mendiants rôdaient dans cette ruelle la nuit, et ils n'avaient aucune raison de l'attaquer, après avoir vu sa carrure et son armure.

Mais soudain, une porte s'ouvrit dans le mur qui était devant lui, et il se dissimula dans l'ombre d'une arche. Une silhouette émergea de la porte ouverte et se déplaça le long de la ruelle, non pas furtivement, mais avec une discrétion qui semblait lui être naturelle, comme un animal de la jungle. Les étoiles éclairaient suffisamment la ruelle pour que le profil de l'homme se découpe vaguement lorsqu'il passa devant l'endroit où Conan était dissimulé. L'étranger était un Stygien. Même à la lumière des étoiles, on ne pouvait se tromper à la vue de ce visage de faucon, de ce crâne rasé, et de ce manteau jeté sur de larges épaules. Il descendit la ruelle en direction de la plage, et un moment, Conan pensa qu'il devait porter une lanterne sous ses vêtements, car il aperçut une flamme vacillante juste au moment où l'homme disparut.

Mais le Cimmérien oublia l'homme, quand il remarqua que la porte par laquelle celui-ci était sorti, était restée ouverte. Conan avait pensé entrer par la porte principale, et forcer Servio à le conduire à la chambre où dormait le Zingarien. Mais s'il pouvait entrer dans le bâtiment sans attirer l'attention de personne, ce n'en serait que mieux.

En quelques longues enjambées, il fut à la porte, et lorsque sa main se posa sur la poignée, il réprima un grognement involontaire. Ses doigts exercés, qui avaient été à l'école des voleurs de Zamora des années auparavant, lui apprirent que la serrure avait été forcée, apparemment par le moyen d'une terrible pression exercée de l'extérieur, qui avait tordu et plié les lourds verrous de fer, arrachant même les gonds de l'huisserie. Comment de tels dommages avaient-ils pu être infligés si violemment sans réveiller tout le monde dans le voisinage, Conan ne pouvait l'imaginer, mais il était certain que cela avait été fait cette nuit même. Si on découvrait une serrure brisée chez Servio, elle ne resterait pas sans être réparée, dans ce quartier de bandits et de coupe-jarrets.

Conan entra à pas de loup, le poignard à la main, se demandant comment il ferait pour trouver la chambre du Zingarien. Tâtonnant dans les ténèbres les plus absolues, il s'arrêta soudain. Il sentait la mort à cet endroit, comme la sentent les animaux sauvages – pas un danger qui le menacerait, mais quelque chose de mort, de fraîchement tué. Dans l'obscurité, son pied heurta un objet lourd, et il se recula. Saisi d'une soudaine prémonition, il tâtonna le long du mur, jusqu'à ce qu'il trouve l'étagère où était posée la lampe de cuivre, avec le silex, l'acier et l'amadou qui servaient à l'allumer. Quelques secondes plus tard s'éleva une lueur incertaine et vacillante, et il regarda attentivement autour de lui.

Une couchette contre le mur de pierre nue, une table et un banc composaient tout le mobilier de la chambre sordide. Une porte intérieure était fermée et verrouillée. Et sur le sol de terre battue, était étendu Beloso, sur le dos, la tête rentrée entre les épaules. Il avait l'air de regarder de ses grands yeux vitreux les poutres crasseuses et pleines de toiles d'araignées au plafond. Ses lèvres étaient retroussées en un rictus d'agonie. Son épée était près de lui, toujours dans son fourreau. Sa chemise était grande ouverte, et sur sa poitrine brune et musclée, se trouvait la marque d'une main noire, le pouce et les quatre doigts clairement visibles.

Conan la contempla en silence, et il sentit ses cheveux se hérisser à la base de son cou. « Crom ! » murmura-t-il. « La main noire de Set ! »

Il avait déjà vu cette marque, le signe de la mort des prêtres noirs de Set, le sinistre culte au pouvoir dans la noire Stygie. Et soudain, lui revint en mémoire cette lueur qu'il avait aperçue dans les mains du mystérieux Stygien qui était sorti de cette pièce.

« Le Cœur, par Crom ! » marmonna-t-il. « Il le portait sous son manteau. Il l'a volé. Il a brisé cette porte à l'aide de sa magie, et il a tué Beloso. C'était un prêtre de Set. »

Une rapide investigation confirma au moins une partie de ses soupçons. Le joyau ne se trouvait pas sur le cadavre du Zingarien. Conan eut le sentiment désagréable que tout cela ne s'était pas produit par hasard ; il était convaincu que la mystérieuse galère Stygienne s'était rendue dans le port de Messantia pour une mission bien définie. Comment les prêtres de Set pouvaient-ils savoir que le Cœur descendait vers le sud ? Et pourtant, cette idée n'était pas plus fantastique que la nécromancie qui permettait de tuer un homme armé en le touchant simplement d'une paume nue.

Un bruit de pas furtifs derrière la porte le fit se retourner d'un bond comme un grand chat. D'un geste, il éteignit la lampe et tira son épée. Ses oreilles l'avertissaient que des hommes étaient là, dehors, dans les ténèbres, et approchaient de la porte. Tandis que ses yeux s'accoutumaient à l'obscurité soudaine, il put distinguer de vagues silhouettes qui se déployaient autour de l'entrée. Il ne pouvait deviner leur identité, mais comme toujours, il prit l'initiative – bondissant subitement par l'entrée sans attendre l'attaque.

Son mouvement imprévu prit les inconnus par surprise. Il sentit et entendit des hommes tout près de lui, vit à la lumière des étoiles une vague forme masquée en face de lui, puis son épée frappa, et il courait en descendant l'allée avant que les attaquants, plus lents à la réflexion et à l'action, aient pu l'intercepter. Tandis qu'il courait, il entendit, quelque part devant lui, un léger bruit de rames, et il oublia aussitôt les hommes qui étaient derrière lui. Un navire sortait dans la baie ! Serrant les dents, il augmenta sa vitesse, mais avant qu'il ait atteint la plage, il entendit les grincements et les craquements des cordages.

D'épais nuages, qui roulaient depuis la mer, obscurcirent les étoiles. Dans cette obscurité, Conan arriva sur la plage, écarquillant les yeux pour scruter les eaux noires et agitées. Quelque chose bougeait par-là, une forme longue, basse, noire qui s'éloignait dans les ténèbres et prenait de la vitesse. A ses oreilles, parvint le claquement rythmique de longues rames. Il serra les dents, en proie à une fureur extrême. C'était la galère Stygienne, et elle gagnait la pleine mer, emmenant le joyau, et avec lui, le trône d'Aquilonie.

Poussant un juron sauvage, il fit un pas vers les vagues qui venaient lécher le sable. Il porta les mains à son haubert, dans l'intention de l'enlever, et de poursuivre le navire qui s'éloignait. Puis un bruit de pas sur le sable le ramena à la réalité : il avait oublié ses poursuivants.

Des silhouettes sombres s'approchèrent de lui. Le premier tomba sous l'épée virevoltante du Cimmérien, mais les autres ne faiblirent pas. Les lames sifflaient sinistrement autour de lui dans les ténèbres, ou venaient crisser sur sa cotte de mailles. Du sang et des entrailles giclèrent sur sa main, et quelqu'un hurla lorsqu'il porta un coup meurtrier vers le haut. Une voix murmurante stimulait les attaquants, et cette voix semblait vaguement familière à Conan. Le Cimmérien plongea alors au milieu des silhouettes qui s'agitaient autour de lui et tentaient de le transpercer, et se fraya un chemin vers la voix. Une vague lueur filtra un instant à travers les nuages, et il distingua un grand homme maigre, avec une cicatrice livide sur la tempe. L'épée de Conan traversa son crâne comme elle eût traversé un melon bien mûr. Puis une hache, frappant au hasard dans le noir, s'écrasa sur le bassinet du roi, emplissant ses yeux d'étincelles de feu. Il chancela, puis se jeta en avant ; il sentit son épée s'enfoncer profondément dans un corps et entendit un cri d'agonie. Puis il trébucha sur un corps ; un gourdin fit sauter son casque cabossé de sa tête, et l'instant d'après, le même gourdin s'abattait sur son crâne sans protection.

Le roi d'Aquilonie s'effondra sur le sable humide. Autour de lui, de féroces silhouettes haletaient dans les ténèbres.

« Casse-lui la tête », murmura l'un.

« Laisse-le » grogna un autre. « Aide-moi à panser mes blessures avant que je me vide de mon sang. La marée l'emportera dans la baie. Regarde, il est tombé au bord de l'eau. Son crâne est brisé, personne ne peut vivre après avoir reçu un tel coup. »

« Aidez-moi à le déshabiller » les pressa un autre. « Son équipement vaut bien quelques pièces d'argent. Et vite. Tiberio est mort, et j'entends des marins ivres qui chantent sur la plage et s'approchent de nous. Partons. »

Puis ce fut une activité fébrile dans l'obscurité, et un bruit de pas s'éloignant rapidement. Les chansons d'ivrogne des marins se faisaient de plus en plus proches.

Publio arpentait nerveusement sa chambre devant une fenêtre qui dominait la baie enténébrée, quand soudain il se retourna en frissonnant. Il se souvenait avoir fermé la porte de l'intérieur, or maintenant elle était ouverte, et quatre hommes pénétrèrent dans la pièce. A leur vue, sa peau se glaça. Publio avait vu beaucoup d'étranges créatures durant sa vie, mais il n'avait jamais rencontré leurs pareils. Ils étaient grands et maigres, vêtus de robes noires, et leurs visages étaient de pâles ovales jaunes dans l'ombre de leur capuchon. Il ne voyait pas grand-chose de leurs traits, et sans savoir pourquoi, il en était soulagé. Chacun portait un long bâton étrangement tacheté.

« Qui êtes-vous ? » demanda-t-il, et sa voix lui sembla faible et vide. « Que venez-vous faire ici ? »

« Où est Conan, qui fut roi d'Aquilonie ? » demanda le plus grand, d'un ton monocorde et dénué d'émotion qui fit frissonner Publio. C'était comme le son creux de la cloche d'un temple de Khitaï.

« Je ne sais pas ce que vous voulez dire » bégaya le marchand, dont l'habituelle assurance était ébranlée par l'aspect troublant de ses visiteurs. « Je ne connais personne de ce nom. »

« Il est venu ici » répondit l'autre, sans changer de ton. Son cheval est dans la cour. Dis-nous où il est avant que nous te fassions souffrir. »

« Gebal ! » cria Publio frénétiquement, reculant jusqu'à se recroqueviller contre le mur. « Gebal ! »

Les quatre Khitans le regardèrent sans la moindre émotion et sans changer d'expression. « Si tu appelles ton esclave, il mourra » le prévint l'un d'entre eux, ce qui ne fit que terrifier Publio plus encore.

« Gebal ! » hurla-t-il. « Où es-tu, maudit ? Des bandits assassinent ton maître ! »

Un bruit de pas précipités dans le couloir à l'extérieur, et Gebal fit irruption dans la pièce – un Shémite de taille moyenne à la carrure impressionnante, avec une barbe bouclée d'un noir bleuté, et portant une épée courte à la lame en forme de feuille.

Totalement ahuri, il dévisagea les quatre envahisseurs, incapable de s'expliquer leur présence. Il avait un souvenir vague de s'être inexplicablement assoupi sur les marches de l'escalier où il montait la garde, et qu'ils avaient dû emprunter. Il ne s'était jamais assoupi pendant son service jusqu'ici. Mais son maître criait, avec une note d'hystérie dans la voix, et le Shémite fonça comme un taureau sur les étrangers ; son bras ferme et musclé se releva dans l'intention de porter un coup fatal… qui ne vint jamais.

Une manche noire se leva, prolongée par un long bâton, dont le bout ne fit que toucher le torse puissant du Shémite, avant de se retirer immédiatement. Le geste évoquait horriblement la tête d'un serpent qui se retire après avoir mordu.

Gebal fut arrêté dans sa course, comme s'il avait rencontré une barrière solide. Sa tête de taureau retomba sur sa poitrine, l'épée glissa de ses doigts, et il s'effondra lentement sur le sol. C'était comme si tous les os de son corps étaient soudain devenus flasques. Publio en était malade.

« Ne crie plus » lui conseilla le plus grand des Khitans. « Tes serviteurs dorment profondément, mais si tu les réveilles, ils mourront, et toi avec eux. Où est Conan ? »

« Il est parti chez Servio, près du front de mer, à la recherche d'un Zingarien nommé Beloso » s'exclama Publio, dont toute la force de résistance s'était évanouie. Le marchand ne manquait pas de courage, mais à la vue de ces étranges visiteurs, la moelle de ses os se liquéfiait. Il sursauta convulsivement quand il entendit un bruit de pas soudain qui montait rapidement l'escalier extérieur, et qui semblait assourdissant dans le silence absolu.

« Un de tes serviteurs ? » demanda le Khitan.

Publio secoua la tête en silence, la langue collée à son palais. Il ne pouvait parler.

L'un des Khitans ramassa une étoffe de soie qui couvrait un divan, et l'étendit sur le cadavre. Puis ils disparurent derrière la tapisserie, mais le plus grand murmura auparavant : « Parle à cet homme qui arrive, et renvoie-le sans perdre de temps. Si tu nous trahis, ni toi ni lui ne vivrez assez longtemps pour atteindre cette porte. Ne lui fais aucun signe pour lui montrer que tu n'es pas seul. » Et, levant son bâton d'un air significatif, l'homme au teint jaune disparut derrière les tentures.

Publio frissonna et réprima une envie de vomir. Peut-être était-ce l'effet d'un jeu de lumière, mais il lui semblait que par moment, ces bâtons se mouvaient de leur propre chef, comme s'ils étaient doués d'une vie propre. Au prix d'un effort surhumain, il parvint à se maîtriser, et à se composer une contenance face au ruffian en guenilles qui jaillit dans la pièce.

« Nous avons fait tout ce que vous nous avez demandé, Seigneur » s'exclama-t-il. « Le barbare est étendu mort sur la plage au bord de l'eau. »

Publio devina un mouvement derrière la tapisserie, et crut mourir de terreur. L'homme n'avait rien remarqué, et il continua : « Votre secrétaire, Tiberio, est mort. Le barbare l'a abattu, ainsi que quatre de mes compagnons. Nous avons rapporté leurs corps. Le barbare ne portait rien de valeur si ce n'est quelques pièces d'argent. Y a-t-il des ordres supplémentaires ? »

« Aucun ! » s'exclama Publio, livide. « Va-t'en ! »

Le bandit s'inclina et sortit en hâte, avec le sentiment que Publio était à la fois un homme à l'estomac fragile et aux paroles rares.

Les quatre Khitans sortirent de derrière les tentures. « De qui parlait cet homme ? » demanda le plus grand d'entre eux.

« D'un étranger errant qui m'a fait offense » haleta Publio.

« Tu mens » répondit calmement le Khitan. « Il parlait du roi d'Aquilonie. Je le lis sur ton visage. Assieds-toi sur ce divan et ne bouge pas, ne parle pas. Je vais rester avec toi tandis que mes trois compagnons iront chercher le corps. »

Publio s'assit donc, tremblant de terreur face à l'homme silencieux et indéchiffrable qui l'observait, jusqu'à ce que les trois Khitans entrent à nouveau dans la pièce, annonçant que le corps de Conan ne se trouvait pas sur la plage. Publio ne savait pas s'il devait s'en réjouir ou s'en inquiéter.

« Nous avons trouvé l'endroit où a eu lieu le combat » dirent-ils. « Il y avait du sang sur le sable. Mais le roi était parti. »

Le quatrième Khitan dessina des symboles imaginaires sur le tapis à l'aide de son bâton, qui se mit à luire faiblement comme un reptile à la lumière de la lampe.

« N'avez-vous rien pu lire dans le sable ? » demanda-t-il.

« Si » répondirent-ils. « Le roi est vivant, et il est à bord d'un navire qui se dirige vers le sud. »

Le grand Khitan leva la tête et regarda Publio, si bien que le marchand se couvrit d'une sueur abondante.

« Qu'attendez-vous de moi ? » bégaya-t-il.

« Un navire » répondit le Khitan. « Un navire bien équipé pour un long voyage ».

« Long comment ? » balbutia Publio, à qui ne vint pas un instant l'idée de refuser.

« Jusqu'au bout du monde, peut-être » répondit le Khitan, « ou jusqu'aux mers infernales de lave qui s'étendent au-delà du soleil levant. »

Chapitre 15 – Le retour du corsaire

La première sensation de Conan lorsqu'il reprit conscience fut celle du mouvement ; il ne ressentait sous lui aucune solidité, mais juste la sensation de se soulever et de s'abaisser sans cesse. Puis il entendit le vent qui soufflait sur les cordages et les espars, et il sut qu'il était à bord d'un navire avant même que sa vue brouillée ne s'éclaircit. Il entendit des voix murmurer, puis il fut aspergé d'une grande quantité d'eau, ce qui acheva de le réveiller tout à fait. Il poussa un juron lorsqu'il se souleva, se campa sur ses jambes, et regarda autour de lui, tandis que de grossiers éclats de rire parvenaient à ses oreilles, et la puanteur de corps humains non lavés à ses narines.

Il se tenait sur la dunette d'une longue galère poussée par le vent du nord qui gonflait sa voile rayée. Le soleil venait de se lever, dans un embrasement aveuglant d'or, de bleu et de vert. A gauche, la côte était une vague ombre pourpre. A droite, s'étendait l'océan sans fin. Conan vit tout cela en un seul regard, qui embrassait aussi le navire lui-même.

Celui-ci était long et étroit, un navire de commerce typique des côtes du sud, haut de la poupe et de la proue, avec des cabines à chaque extrémité. Conan regarda le pont inférieur en bas, d'où s'élevait cette abominable odeur pestilentielle. Il la connaissait depuis longtemps. C'était l'odeur corporelle des rameurs, enchaînés à leurs bancs. Ils étaient tous Noirs, quarante hommes de chaque côté. Chacun était entravé par une chaîne qui lui ceignait la poitrine, et dont l'autre extrémité était passée dans un lourd anneau fixé à une solide rampe qui allait de la proue à la poupe. La vie d'un esclave à bord d'une galère d'Argos était un enfer inimaginable. La plupart d'entre eux venaient de Kush, mais une trentaine des noirs qui s'appuyaient maintenant sur leurs rames immobiles et fixaient l'étranger avec une morne curiosité venaient des îles du sud lointain, la contrée des corsaires. Conan les reconnaissait à leurs traits plus réguliers, et à leur corps plus longiligne, plus élancé. Et il reconnut parmi eux des hommes qui l'avaient suivi par le passé.

Mais il vit et reconnut tout cela d'un seul regard, rapide et circulaire, tandis qu'il se relevait, et avant qu'il ne concentre son attention sur les hommes qui étaient autour de lui. Chancelant momentanément sur ses jambes affaiblies, serrant rageusement les poings, il les examina. L'homme qui l'avait aspergé d'eau le regardait en souriant, un seau vide à la main, et Conan lui lança un juron venimeux, tout en portant instinctivement la main à sa ceinture. Puis il se rendit compte qu'il était sans armes et presque nu, ne portant que de courtes braies de cuir.

« Quelle est cette coque de noix ? » rugit-il. « Comment me suis-je retrouvé ici ? »

Les marins éclatèrent d'un rire moqueur – des Argossiens trapus, barbus, et l'un d'entre eux, dont les riches vêtements et l'air de commandement indiquaient qu'il était le capitaine, croisa les bras et dit d'un ton autoritaire : « Nous t'avons trouvé étendu sur le sable. Quelqu'un t'avait frappé à la tête et avait volé tes vêtements. Comme nous avions besoin d'un homme supplémentaire, nous t'avons porté à bord. »

« Quel est ce navire ? » demanda Conan.

« L'Aventurier, qui vient de quitter Messantia avec une cargaison de miroirs, d'étoffes de soie rouge, de boucliers, de casques dorés et d'épées à échanger avec les Shémites contre du minerai de cuivre et d'or. Je suis Demetrio, capitaine de ce navire, et par conséquent ton seigneur et maître. »

« Alors, je vais dans la bonne direction, après tout » murmura Conan, sans tenir compte de cette dernière remarque. Ils faisaient voile vers le sud-est, en suivant la longue courbe que faisait la côte d'Argos. Ces navires de commerce ne s'aventuraient jamais loin de la côte. Quelque part devant lui, il le savait, cette galère Stygienne noire fonçait vers le sud.

« Avez-vous aperçu une galère Stygienne – » commença Conan, mais la barbe du robuste capitaine au visage brutal se hérissa. Il n'était pas le moins du monde intéressé par quelque question que pourrait lui poser son

prisonnier, et pensait qu'il était grand temps qu'il remette à sa place ce bon à rien qui se donnait des airs d'indépendance.

« Allez ! » grogna-t-il. « J'ai assez perdu de temps avec toi ! Je t'ai fait l'honneur de te faire porter à la poupe pour te ranimer, et j'ai suffisamment répondu à tes infernales questions. Descends d'ici ! Tu travailleras pour payer son passage sur cette galère – »

« J'achète ton navire » commença Conan, avant de se souvenir qu'il n'était qu'un vagabond sans le sou.

Ces paroles furent accueillies par un immense éclat de rire, et le capitaine, qui se sentait ridicule, vira au pourpre.

« Espèce de pourriture de mutin ! » beugla-t-il, avançant d'un pas d'un air menaçant, tandis que sa main se refermait sur le couteau qu'il portait à la ceinture. Allez, avant que je te fasse fouetter ! Et parle-moi correctement, ou, par Mitra, je te ferai enchaîner avec les esclaves pour manier une rame ! »

Le tempérament volcanique de Conan, jamais long à s'échauffer, explosa alors. Depuis des années, même avant qu'il fût roi, aucun homme n'avait continué à vivre après lui avoir parlé sur ce ton. « N'élève pas la voix quand tu me parles, chien goudronné, souffla-t-il d'une voix aussi forte que le vent de la mer, tandis que les marins le regardaient abasourdis. « Dégaine ce jouet et je t'envoie nourrir les poissons ! »

« Pour qui te prends-tu ? » rugit le capitaine.

« Je vais te le montrer » rugit le Cimmérien, qui se retourna et bondit vers le rack où étaient accrochées les armes. Le capitaine sortit son couteau et se précipita sur lui en hurlant, mais avant qu'il pût frapper, Conan agrippa son poignet d'une prise qui lui tordit le bras au point de le déboiter. Le capitaine beugla comme un bœuf à l'agonie, puis alla rouler sur le pont tandis que son adversaire le projetait au loin avec mépris. Conan s'empara d'une lourde hache et se retourna d'un bond comme un chat pour affronter l'attaque des marins. Ils fonçaient sur lui en criant comme des chiens, balourds et maladroits, en comparaison du Cimmérien qui se déplaçait comme une panthère. Avant qu'ils puissent l'attaquer avec leurs couteaux, il bondit parmi eux, frappant de droite et de gauche, trop vite pour qu'on puisse le suivre du regard, et le sang et la cervelle jaillirent tandis que deux corps s'effondraient sur le pont. Les couteaux fendaient l'air en vain tandis que Conan traversait cette foule titubante et essoufflée, et se dirigeait vers la passerelle étroite qui traversait le pont depuis la poupe jusqu'au château avant, juste au-dessus des esclaves. Derrière lui, sur la poupe, les quelques marins tentaient de le suivre, démoralisés par la perte de leurs compagnons, et le reste de l'équipage, environ trente hommes, arrivait sur la passerelle en face de lui, les armes à la main.

Conan se pencha sur la passerelle, la hache levée, et calmement, il dirigea son regard en bas, vers les visages noirs qui se tournaient vers lui, tandis que sa crinière noire flottait au vent.

« Qui suis-je ? » hurla-t-il. « Regardez-moi, chiens ! Regardez-moi, Ajonga, Yasunga, Laranga ! Qui suis-je ? »

Et depuis le pont inférieur monta une clameur qui devint un terrible rugissement ! « Amra ! C'est Amra ! Le Lion est de retour ! »

Les marins, qui avaient entendu ce formidable cri, et compris sa signification, pâlirent et reculèrent, regardant avec une crainte nouvelle la silhouette qui se tenait sur le pont. Etait-ce là vraiment cet ogre sanguinaire des mers du sud, qui avait si mystérieusement disparu quelques années plus tôt, mais qui vivait encore dans les légendes les plus sauvages ? Les Noirs étaient comme fous maintenant, ils secouaient et tordaient leurs chaînes, et criaient le nom d'Amra comme une invocation. Les Kushites, qui n'avaient jamais vu Conan auparavant, se joignirent à eux. Les esclaves qui se trouvaient dans l'enclos derrière les cabines de poupe commencèrent à frapper les murs, hurlant comme des damnés.

Demetrio, se traînant sur le pont sur les genoux en s'appuyant d'une seule main, le visage rendu livide par la souffrance que lui causait son bras disloqué, cria : « Allez, chiens, tuez-le, avant que les esclaves ne se libèrent ! »

Terrifiés à cette idée, la pire crainte des marins qui servent sur une galère, ils chargèrent sur la passerelle des deux côtés. Mais, bondissant comme un lion, Conan quitta celle-ci, et retomba sur ses pieds, comme un chat, sur la rampe qui se trouvait entre les bancs de nage. « Mort aux maîtres ! » tempêta-t-il, puis sa hache se leva et s'abattit sur une chaîne, l'écrasant et la sectionnant comme du petit bois. En un instant, un esclave hurlant fut libéré et cassa en deux sa rame pour s'en servir comme d'une massue. Les hommes couraient frénétiquement sur la passerelle, et le désordre et l'enfer s'emparèrent de l'Aventurier. La hache de Conan s'élevait et s'abattait sans cesse, et à chaque coup, un esclave enragé était libéré, fou de haine et de vengeance, et enivré par la liberté retrouvée.

Les marins, qui sautaient sur le pont inférieur pour attaquer le géant qui frappait les chaînes comme un possédé, furent agrippés par les mains des esclaves qui n'avaient pas encore été libérés, tandis que les autres, dont les chaînes brisées cinglaient l'air au bout de leurs bras, déferlaient sur le pont inférieur en un noir torrent aveugle, hurlant comme des démons, se battant avec des rames brisées et des ustensiles de fer, ou griffant et déchirant avec les dents et les ongles. En plein milieu de la mêlée, les esclaves parqués dans l'enclos rompirent les cloisons et surgirent sur le pont. Après avoir libéré cinquante rameurs noirs, Conan cessa de frapper les chaînes, et monta sur le pont supérieur, pour ajouter sa hache ébréchée aux massues de ses partisans.

Alors, ce fut un massacre. Les Argossiens étaient forts, robustes et sans peur comme tous ceux de leur race, entraînés à la rude école de la mer. Mais ils ne pouvaient tenir face à ces géants fous de rage menés par un barbare qui se battait comme un tigre. Les coups, les mauvais traitements et les abominables souffrances que les Noirs avaient subis furent vengés en une explosion de violence écarlate qui parcourut le navire d'un bout à l'autre comme un typhon, et lorsque le calme revint, il ne restait plus qu'un seul homme blanc vivant sur l'Aventurier, et c'était le géant couvert de sang autour duquel s'assemblaient les Noirs. Prostrés sur le pont sanglant, ils psalmodiaient et se frappaient la tête au sol, dans leur vénération extatique du héros qui les avait libérés.

Conan, dont la poitrine puissante se soulevait et brillait de sueur, tenait fermement la hache rouge dans ses mains couvertes de sang, et regardait autour de lui, comme les premiers hommes devaient avoir regardé autour d'eux à l'aube des temps. Il ramena en arrière sa chevelure noire. A ce moment, il n'était pas roi d'Aquilonie, il était redevenu le seigneur des corsaires noirs, celui qui avait été leur chef par la flamme et le sang.

« Amra ! Amra ! » chantaient, délirants, ceux qui restaient. « Le Lion est de retour ! Maintenant, les Stygiens hurleront comme des chiens dans la nuit, et les chiens noirs de Kush hurleront eux aussi ! Maintenant, les villages vont brûler et les navires vont sombrer ! Oui, on entendra le hurlement des femmes et le tonnerre des lances ! »

« Cessez de brailler, chiens ! » Conan criait d'une voix qui couvrait le claquement de la voile au vent. « Que dix d'entre vous descendent et libèrent les rameurs qui sont encore enchaînés. Les autres, nettoyez le pont, et occupez-vous des rames et des drisses. Par tous les diables de Crom, ne voyez-vous pas que nous avons dérivé vers la côte pendant le combat ? Voulez-vous vous échouer et être repris par les Argossiens ? Jetez ces carcasses par-dessus bord ! Au travail, canailles, ou je vous écorche ! »

Avec force cris et rires et chants sauvages, ils obéirent immédiatement à ses ordres. Les cadavres, Noirs et Blancs, furent jetés à la mer, que parcouraient déjà des ailerons triangulaires.

Conan se dressait sur la poupe, contemplant les Noirs qui le regardaient avec espoir. Ses bras bruns et puissants étaient croisés, et sa chevelure noire, qui avait poussé pendant ses errances, volait au vent. Jamais une silhouette

plus sauvage et plus barbare n'avait arpenté le pont d'un navire, et bien peu des courtisans d'Aquilonie auraient reconnu leur roi en ce féroce corsaire.

« Il y a de la nourriture dans la soute ! » rugit-il. « Et beaucoup d'armes pour vous, car ce navire transportait des épées et de l'équipement pour les Shémites qui habitent sur la côte. Nous sommes suffisamment nombreux pour diriger le navire, et pour nous battre, oui ! Vous avez ramé enchaînés pour ces chiens d'Argos, ramerez-vous libres pour Amra ? »

« Oui ! » crièrent-ils. « Nous sommes tes enfants ! Conduis-nous où tu voudras ! »

« Alors nettoyez-moi ce pont » ordonna-t-il. « Des hommes libres ne travaillent pas dans une telle saleté. Que trois d'entre vous viennent avec moi chercher de la nourriture dans la cabine arrière. Par Crom, vos côtes ne seront plus visibles à la fin de ce voyage ! »

Un nouveau cri d'approbation lui répondit, tandis que les Noirs à moitié morts de faim s'activaient pour obéir à ses ordres. La voile se gonfla tandis que le vent soufflait sur les vagues avec une puissance renouvelée, et les crêtes d'écume se mirent à danser sous le vent. Conan planta solidement ses pieds sur le pont qui se soulevait, inspira profondément, et étendit ses bras puissants.

Peut-être n'était-il plus roi d'Aquilonie, mais en tout cas, il était toujours le roi de l'océan d'azur.

Chapitre 16 – Khemi aux noires murailles

L'Aventurier voguait vers le sud comme un être doué de vie, ses rames actionnées maintenant par des mains libres et de bonne volonté. Le paisible navire de commerce s'était autant que possible transformé en une galère de guerre. Les hommes qui étaient assis sur les bancs de nage portaient maintenant une épée au côté, et un casque doré sur la tête. Des boucliers étaient accrochés sur le bastingage, et des faisceaux de lances, d'arcs et de flèches décoraient le mât. A présent, même les éléments semblaient être en faveur de Conan ; la grande voile pourpre se gonflait sous l'effet d'une forte brise qui se maintenait de jour en jour, demandant peu de travail aux rameurs. Mais bien que Conan maintînt un guetteur sur le nid-de-pie nuit et jour, ils ne voyaient aucune galère longue et basse filant vers le sud. Jour après jour, la mer bleue se déroulait vide devant eux, avec seulement de temps en temps un bateau de pêche qui fuyait comme un oiseau effrayé, à la vue de la rangée de boucliers sur le bastingage. La saison commerciale était presque terminée pour cette année, et ils ne virent aucun autre navire.

Et lorsque la vigie en vit un, ce fut vers le nord, pas vers le sud. Loin derrière eux, sur la ligne d'horizon, apparut une galère rapide, toute voile dehors. Les Noirs implorèrent Conan de faire demi-tour et de l'attaquer, mais il secoua la tête. Quelque part vers le sud, une étroite galère noire faisait route vers les ports de Stygie.

Ce soir-là, juste avant la tombée de la nuit, la vigie voyait encore la galère rapide à l'horizon, et à l'aube elle était encore derrière eux, toute petite dans le lointain. Conan se demanda si ce navire le suivait, même s'il ne trouvait aucun fondement logique à cette supposition. Mais bientôt, il n'y pensa plus : chaque jour qu'il descendait plus loin dans le sud l'emplissait d'une plus vive impatience. Jamais il ne douta. Tout comme il était certain que le soleil se levait et se couchait, il savait qu'un prêtre de Set avait volé le Cœur d'Ahriman.

Et où un prêtre de Set pourrait-il emmener le joyau, si ce n'était en Stygie ? Les Noirs sentaient son impatience, et peinaient comme jamais ils n'avaient peiné sous le fouet, même s'ils ignoraient quel était son but. Ils imaginaient une sanglante carrière de pillage et de butin, et ils s'en contentaient. Les hommes des îles du sud ne connaissaient pas d'autre façon de vivre, et les hommes d'équipage qui venaient de Kush se ralliaient avec enthousiasme à la perspective de piller leur propre peuple. Pour eux, les liens du sang avaient peu de signification ; un chef victorieux et l'enrichissement personnel étaient les seules choses qui comptaient.

Bientôt, l'aspect de la côte changea. Ils ne longeaient plus d'abruptes falaises derrière lesquelles s'étendaient des collines bleutées. Maintenant, ils longeaient de vastes prairies qui ne montaient guère plus haut que le niveau de la mer et qui s'étendaient sans fin dans les lointains brumeux. Dans cette région, il y avait peu de ports, mais la plaine verdoyante était parsemée de cités Shémites ; une mer verte venait lécher les bords des grandes plaines vertes, où les ziggourats des cités brillaient d'une éclatante blancheur au loin sous le soleil.

A travers ces terres de pâturage se déplaçaient des troupeaux de bétail, et des cavaliers trapus avec des casques cylindriques et des barbes bouclées d'un noir bleuté, l'arc à la main. C'était là la côte de la terre de Shem, où il n'y avait pas de lois à part celles que chaque cité-état parvenait à faire respecter. Loin à l'est, Conan le savait, les prairies laissaient la place au désert, où n'existait aucune cité, et où les tribus nomades allaient leur chemin sans entraves.

Tandis qu'ils continuaient à voguer vers le sud, n'ayant pour perspective que cette monotone succession de prairies et de cités, le paysage commença à nouveau à changer. Des bouquets de tamarins apparurent, et les palmeraies se firent plus denses. La côte devint plus accidentée, un rempart vert de végétation et d'arbres, et derrière s'élevaient des collines de sable nues. Des cours d'eau se jetaient dans la mer, et le long de leurs rives poussait une végétation variée et luxuriante.

Et c'est ainsi qu'ils dépassèrent l'embouchure d'une large rivière qui mêlait ses flots à ceux de l'océan, et virent les hautes murailles et les tours noires de Khemi se dresser sur l'horizon du sud.

Cette rivière était le Styx, la véritable frontière de la Stygie. Khemi était le plus grand port de Stygie, et à cette époque, la ville la plus importante. Le roi habitait l'ancienne Luxur, mais à Khemi régnaient les prêtres, même si on disait que le centre de leur noire religion se trouvait plus à l'intérieur des terres, dans une mystérieuse cité déserte sur les bords du Styx. Cette rivière, qui jaillissait d'une source sans nom dans le pays inconnu qui s'étendait au sud de la Stygie, coulait vers le nord pendant presque mille miles, avant de tourner vers l'ouest sur quelques centaines de miles, pour se jeter dans l'océan. L'Aventurier, tous feux éteints, passa le port de nuit, et avant que l'aube révélât sa présence, il jeta l'ancre dans une petite baie à quelques miles au sud de la ville.

Cette baie était entourée de marais, un vert enchevêtrement de mangroves, de palmiers et de lianes, grouillant de crocodiles et de serpents. Ils avaient fort peu de chances d'y être découverts. Conan connaissait l'endroit depuis longtemps, il s'y était déjà dissimulé, du temps où il était corsaire.

Tandis qu'ils avaient glissé silencieusement au large de la cité, dont les grands bastions noirs s'élevaient sur des promontoires qui fermaient le port, ils avaient vu briller des torches, et ils avaient entendu le sourd grondement de tambours. Le port n'abritait pas de nombreux navires, comme les ports d'Argos. Les Stygiens ne basaient pas leur renom et leur puissance sur les navires et les flottes. Ils disposaient en effet de navires de commerce et de galères de guerre, mais sans commune mesure avec leur puissance terrestre. Beaucoup de leurs navires remontaient ou descendaient la grande rivière, au lieu de longer les côtes de l'océan. Les Stygiens étaient une race ancienne, un peuple sombre, impénétrable, puissant et sans pitié. Bien longtemps auparavant, leur domination s'étendait loin au nord du Styx, par-delà les prairies de Shem, et jusqu'aux fertiles hautes terres qu'habitaient maintenant les peuples de Koth, d'Ophir et d'Argos. Leurs frontières jouxtaient celles de l'ancienne Achéron. Mais Achéron était tombée, et les ancêtres barbares des Hyboriens s'étaient répandus vers le sud, habillés de peaux de loups et coiffés de casques à cornes, repoussant les anciens maîtres de ces terres devant eux. Les Stygiens n'avaient pas oublié.

Toute la journée, l'Aventurier resta à l'ancre dans la petite baie, entouré d'un mur vert de branches et de vignes entremêlées, où voletaient des oiseaux au plumage gris et au chant strident, et où rampaient des reptiles silencieux aux écailles brillantes. Au coucher du soleil, une petite barque sortit discrètement de la baie ; elle cherchait, et finit par trouver, ce que Conan désirait : un pêcheur Stygien dans son bateau à fond plat. Ils l'emmenèrent sur le pont de l'Aventurier – un homme grand et élancé, sombre, terrifié par ses ravisseurs, qui étaient les ogres de cette côte. Il ne portait que des braies de soie, car en Stygie comme en Hyrkanie, même les gens du commun et les esclaves étaient vêtus de soie. Dans son bateau se trouvait un grand manteau comme ceux que les pêcheurs jettent sur leurs épaules pour se protéger de la fraîcheur de la nuit.

Il tomba à genoux devant Conan, n'attendant rien d'autre que la torture et la mort. « Remets-toi debout, homme, et cesse de trembler » dit le Cimmérien, impatienté par cette terreur abjecte qu'il avait du mal à comprendre. « On ne te fera pas de mal. Mais dis-moi : une galère, une galère noire et rapide, revenant d'Argos, est-elle entrée dans le port de Khemi ces jours derniers ?

« Oui, Seigneur » répondit le pêcheur. « Ce n'est qu'hier à l'aube que le prêtre Thutothmes est rentré d'un voyage loin au nord. On dit qu'il est allé à Messantia. »

« Et qu'a-t-il ramené de Messantia ? »

« Hélas, Seigneur, je l'ignore. »

« Pourquoi est-il allé à Messantia ? » demanda Conan.

« Mais, Seigneur, je ne suis qu'un homme du commun. Qui suis-je pour connaître les desseins des prêtres de Set ? Je ne puis parler que de ce que j'ai vu, et de ce que murmurent les hommes sur les quais. On dit que des nouvelles d'une grande importance sont arrivées dans le sud, même si personne n'en sait plus long ; et il est connu que le Seigneur Thutothmes est parti avec sa galère noire dans une grande hâte. Maintenant il est rentré, mais ce qu'il a fait en Argos, ou ce qu'il en a ramené, personne ne le sait, pas même les marins qui manœuvraient sa galère. On dit qu'il s'est opposé à Thoth-Amon, qui est le grand maître de tous les prêtres de Set, et habite Luxur, et que Thutothmes recherche un pouvoir secret qui lui permettrait de renverser le Très Haut. Mais qui suis-je pour parler ? Quand les prêtres se font la guerre entre eux, l'homme du commun ne peut que se coucher sur le ventre et espérer qu'aucun d'entre eux ne s'occupera de lui. »

Conan grogna, exaspéré par cette philosophie servile, et se tourna vers ses hommes. « Je vais entrer seul dans Khemi pour trouver ce voleur de Thutothmes. Gardez cet homme prisonnier, mais veillez à ne pas lui faire de mal. Diables de Crom, cessez vos hurlements ! Pensez-vous que nous pouvons faire voile vers la cité et la prendre par la force ? Je dois y aller seul. »

Faisant taire les protestations, il enleva ses vêtements et revêtit les braies de soie et les sandales du pêcheur, ainsi que le bandeau que l'homme portait dans les cheveux, mais il dédaigna le court couteau du pêcheur. En Stygie, les hommes du commun n'étaient pas autorisés à porter des épées, et le manteau n'était pas assez volumineux pour dissimuler la longue lame du Cimmérien, mais Conan attacha à sa ceinture une épée Ghanata, l'arme de ces redoutables hommes du désert qui vivent au sud de la Stygie, une lame faite d'un bon acier, lourde, large et légèrement incurvée, aiguisée comme un rasoir, et assez longue pour démembrer un homme.

Puis, laissant le Stygien à la garde des corsaires, Conan commença à monter dans le bateau de pêche. « Attendez-moi jusqu'à l'aube » dit-il. « Si je ne suis pas revenu à ce moment-là, c'est que je ne reviendrai jamais ; dans ce cas faites voile vers le sud et rentrez chez vous. »

Tandis qu'il enjambait le bastingage, ils poussèrent un gémissement plaintif, bientôt interrompu lorsque Conan se retourna pour exiger le silence. Puis il mit le pied dans le bateau, empoigna les rames, et le frêle esquif partit affronter les vagues, à une vitesse jamais atteinte auparavant par son propriétaire.

Chapitre 17 – « Il a tué le Fils Sacré de Set ! »

Le port de Khemi se trouvait entre deux grands promontoires qui s'avançaient dans l'océan. Conan contourna le point le plus au sud, où les grandes forteresses noires se dressaient comme une colline construite de main d'homme, et entra dans le port juste au moment du crépuscule, quand il y avait encore assez de lumière pour que les guetteurs puissent reconnaître le bateau et le manteau du pêcheur, mais pas assez pour qu'ils puissent percevoir des détails qui auraient pu le trahir.

Il se fraya un passage entre les grandes galères de guerre noires qui étaient à l'ancre, silencieuses et sans aucune lumière, puis il se dirigea vers une volée de larges marches de pierre qui montait depuis le bord de l'eau. Il amarra son bateau à un anneau de fer serti dans la pierre, comme beaucoup d'autres navires similaires au sien. Il n'y avait rien d'étrange à ce qu'un pêcheur laisse là son embarcation, qui ne pouvait servir qu'à un pêcheur, et ils ne se les volaient pas entre eux. Personne ne le regarda d'une manière particulière tandis qu'il montait les larges marches, évitant discrètement les torches qui brillaient de loin en loin au-dessus des eaux sombres et clapoteuses. Il avait l'air d'un pêcheur ordinaire, qui s'en revenait bredouille d'une journée passée en mer. Un observateur attentif aurait pu remarquer que son pas était peut-être un peu trop élastique, un peu trop souple, son maintien un peu trop droit et confiant pour un humble pêcheur. Mais il passa rapidement, restant dans l'ombre, et les gens ordinaires de Stygie n'étaient pas plus portés à l'analyse que ne le sont les gens ordinaires de races moins exotiques.

Sa carrure n'était pas sans évoquer celle des hommes des castes guerrières de Stygie, qui étaient musculeux et de grande taille. Bronzée par le soleil, sa peau était presque aussi noire que la leur. Sa chevelure noire, coupée au carré et retenue par un bandeau de cuivre, accentuait la ressemblance. Les caractéristiques qui le différenciaient étaient une subtile différence dans sa façon de marcher, ainsi que ses traits étrangers et ses yeux bleus. Mais le manteau constituait un bon déguisement, et il se tenait autant que possible dans l'ombre, tournant la tête lorsqu'un natif du pays passait trop près de lui. Toutefois, c'était sans espoir, et il savait bien qu'il ne pourrait pas maintenir longtemps l'illusion. Khemi n'était pas comme les ports Hyboriens cosmopolites. Les seuls étrangers ici, étaient des esclaves Noirs ou Shémites, et il ne leur ressemblait pas plus qu'il ne ressemblait aux Stygiens eux-mêmes. Les étrangers n'étaient pas les bienvenus dans les cités de Stygie ; on ne les tolérait qu'en tant qu'ambassadeurs ou commerçants patentés. Et même, ces derniers n'étaient pas autorisés à descendre à terre après la tombée de la nuit. Il n'y avait d'ailleurs aucun navire Hyborien au port. Une étrange agitation régnait dans la cité, le retour de vieilles ambitions, comme un chuchotement que nul ne pouvait définir, à part ceux-là même qui chuchotaient. Tout cela, Conan le sentait plus qu'il ne le savait, car ses instincts primitifs affutés devinaient de l'agitation autour de lui.

S'il était découvert, son sort serait abominable. Les Stygiens le tueraient pour la seule raison qu'il était un étranger ; et s'il était reconnu comme Amra, le chef des corsaires qui avaient ravagé leurs côtes par l'acier et la flamme – un frisson involontaire parcourut ses larges épaules. Les ennemis humains ne lui faisaient pas peur, pas plus que la mort par l'acier ou le feu. Mais c'était là une terre ténébreuse de sorcellerie et d'horreurs sans nom. On disait que Set, le vieux serpent, banni dans les temps anciens par les races Hyboriennes, rôdait encore parmi les ombres des temples secrets ; on disait qu'on se livrait dans les sanctuaires enténébrés à des actes mystérieux et monstrueux.

Il avait quitté les rues du front de mer, avec leurs larges marches menant au bord de l'eau, pour s'enfoncer dans les longues rues sombres qui constituaient la plus grande partie de la ville. Il n'y avait là aucune des perspectives que pouvait offrir une cité Hyborienne – aucun flamboiement de lampes et de lanternes, avec des gens habillés gaiement, riant et se promenant sur la chaussée, parmi les échoppes et les boutiques qui étalaient leurs marchandises.

Ici, les échoppes étaient fermées à la tombée de la nuit. Les seules lumières dans les rues étaient celles de torches fumantes, espacées de longs intervalles. En comparaison, peu de gens arpentaient les rues, et ceux-là se hâtaient en silence, et leur nombre décroissait à mesure que l'heure avançait. Conan trouvait cette scène sinistre et irréelle : le silence des passants, leur hâte furtive, les grands murs de pierre noire qui s'élevaient de chaque côté des rues. Il y avait dans l'architecture Stygienne quelque chose de sombre et de massif, quelque chose d'oppressant et d'écrasant.

On voyait peu de lumières, à part dans les parties supérieures des bâtiments. Conan savait que la plupart des habitants étaient étendus sur les toits en terrasse, au milieu de jardins sous les étoiles. Quelque part se faisait entendre une étrange musique. De temps en temps, un char de bronze passait avec fracas sur la chaussée dallée, et on apercevait fugitivement un noble de haute taille, à la face de faucon, drapé dans un manteau de soie, sa chevelure noire retenue par un bandeau en or surmonté de l'emblème à la tête de serpent, et à côté de lui, le conducteur du char, un homme Noir et nu, les jambes tendues pour résister à la traction des redoutables chevaux Stygiens.

Mais les gens qui marchaient dans les rues étaient des gens du commun, des esclaves, des marchands, des filles de joie, des ouvriers, et plus Conan progressait, moins ils étaient nombreux. Il se dirigeait vers le temple de Set, là où il savait qu'il avait le plus de chances de trouver le prêtre qu'il recherchait. Il pensait qu'il reconnaîtrait Thutothmes s'il le voyait, même s'il ne l'avait qu'aperçu dans la demi-obscurité d'une ruelle de Messantia. Que l'homme qu'il avait vu fût le prêtre lui-même, il n'en doutait pas. Seuls les occultistes très élevés dans la hiérarchie du monstrueux Cercle Noir possédaient le pouvoir de la Main Noire, qui donnait la mort d'un simple contact, et seul un tel homme oserait défier Thoth-Amon, qui était connu dans les terres de l'ouest comme un personnage de mythe et de terreur.

La rue s'élargit, et Conan réalisa qu'il entrait dans la partie de la ville qui été réservée aux temples, dont les grandes structures noires se dressaient vers les étoiles, sinistres et incroyablement menaçantes à la lueur des rares torches. Mais soudain, il entendit le cri étouffé d'une femme de l'autre côté de la rue, un peu en avant de lui – une courtisane à demi-nue, qui portait la grande coiffe de plumes représentative de sa classe. Elle se recroquevillait contre le mur, les yeux fixés sur quelque chose que Conan ne pouvait pas voir. A ce cri, les quelques passants s'arrêtèrent soudain comme pétrifiés. Au même instant, Conan prit conscience que quelque chose rampait sinistrement devant lui. Puis, au coin du bâtiment dont il approchait, apparut une hideuse tête triangulaire, puis un corps ondulant qui luisait sinistrement se déroula anneau après anneau. Le Cimmérien recula, se souvenant des histoires qu'il avait entendues – les serpents étaient sacrés pour Set, Dieu de Stygie, dont on disait qu'il était lui-même un serpent. De tels monstres habitaient les temples de Set, et lorsqu'ils étaient affamés, ils pouvaient sortir dans les rues pour s'emparer d'une proie selon leur bon plaisir. Leurs épouvantables festins étaient considérés comme un sacrifice au dieu couvert d'écailles.

Les Stygiens que pouvait voir Conan tombèrent à genoux, hommes et femmes, et attendirent passivement leur destin. Celui que choisirait le Grand Serpent serait broyé par les grands anneaux couverts d'écailles, réduit en une pulpe rouge, et avalé comme une souris par une couleuvre. Quant aux autres, ils vivraient. Telle était la volonté des dieux.

Mais telle n'était pas la volonté de Conan. Le Python glissa dans sa direction ; probablement son attention était attirée par le fait qu'il était le seul humain en vue qui soit resté debout. Tenant fermement son épée à la main sous son manteau, Conan espérait que la brute visqueuse allait l'ignorer et passer devant lui. Mais la chose s'arrêta face à lui, et se redressa, vision terrifiante à la lumière vacillante des torches. Sa langue fourchue allait et venait, et ses yeux froids brillaient de toute la cruauté de l'ancien peuple-serpent. Son cou se courba, mais avant que le serpent pût frapper, Conan sortit son épée de sous son manteau, et frappa aussi vite que l'éclair. La large lame fendit en deux la tête triangulaire, et s'enfonça profondément dans le cou.

Conan libéra sa lame, et bondit en arrière tandis que le grand corps se tordait et fouettait sauvagement l'air dans sa mortelle agonie. Alors qu'il regardait, en proie à une fascination morbide, les seuls sons qui se faisaient entendre étaient ceux produits par les frottements de la queue du serpent contre les pierres.

Alors de la poitrine des adeptes choqués, jaillit un terrible cri : « Blasphémateur ! Il a tué le Fils Sacré de Set ! Tuez-le ! Tuez ! Tuez ! »

Des pierres sifflèrent autour de lui, et les Stygiens furieux se précipitèrent sur lui en poussant des cris hystériques, tandis que de tous côtés d'autres sortaient des habitations pour se joindre à la clameur. Poussant un juron, Conan fit demi-tour et s'élança vers une rue sombre. Des pieds nus battaient le pavé derrière lui tandis qu'il courait ; il les sentait plus qu'il ne les entendait, et les murs résonnaient des cris vengeurs de ses poursuivants. Puis sa main gauche trouva une ouverture dans le mur, et il tourna d'un seul coup dans une autre rue plus étroite. De chaque côté se dressaient des murs de pierre noirs et nus. Haut au-dessus de lui, il voyait une fine ligne d'étoiles. Ces énormes murs, il le savait, étaient ceux des temples. Il entendit, derrière lui, la foule passer devant l'entrée sombre de la ruelle en hurlant. Les cris se firent plus distants, puis s'évanouirent dans le lointain. Ils n'avaient pas remarqué la petite ruelle et avaient continué tout droit dans les ténèbres. Conan avança lui aussi, bien que l'idée de rencontrer un autre « fils de Set » dans l'obscurité le fît frissonner.

Quelque part devant lui, il aperçut une lueur mouvante, comme celle d'un ver luisant. Il s'arrêta, se plaqua contre le mur, et tint fermement son épée. Il savait de quoi il s'agissait : une torche, portée par un homme. Elle était maintenant si proche, que Conan pouvait voir la main noire qui la tenait, et l'ovale indistinct d'un visage sombre. Encore quelques pas, et l'homme le verrait sans aucun doute. Le Cimmérien s'accroupit comme un tigre prêt à bondir – mais la torche s'arrêta soudain, puis éclaira brièvement une porte qui s'ouvrit. La haute silhouette la franchit, et la rue fut à nouveau plongée dans l'obscurité. Il y avait quelque chose de sinistre dans cette silhouette furtive qui empruntait une porte en pleine nuit ; un prêtre, s'en revenant peut-être d'une ténébreuse mission.

Conan avança à tâtons en direction de la porte. Si un homme avait pu passer dans cette rue avec une torche, d'autres pouvaient surgir à tout instant. Retourner dans la direction d'où il venait, c'était risquer de se jeter dans la foule qu'il cherchait à fuir. A tout moment ils pouvaient revenir, trouver l'entrée de la ruelle et y déferler. Il se sentait oppressé par ces murs nus, impossibles à escalader, et il voulait les fuir, même si pour cela il devait entrer dans un bâtiment inconnu.

La lourde porte de bronze n'était pas verrouillée. Elle s'ouvrit lorsqu'il la poussa, et il jeta un œil à l'intérieur. Il vit une grande pièce carrée en pierre noire massive. Une torche brûlait lentement dans une niche du mur. La pièce était vide. Il se glissa à l'intérieur et referma la porte derrière lui.

Ses sandales ne firent aucun bruit sur le sol de marbre noir tandis qu'il traversait la pièce. Il se faufila, l'épée à la main, à travers une porte en teck qui était entrouverte, et se retrouva dans un immense espace, dont les murs noirs se perdaient dans les ténèbres haut au-dessus de lui. De tous côtés, de grandes voûtes sombres s'ouvraient sur la grande salle silencieuse, qui était éclairée par de curieuses lampes de bronze diffusant une lueur étrange. De l'autre côté, un large escalier noir, sans rambarde, montait et se perdait dans l'obscurité. Au-dessus de Conan, de tous côtés, s'étendaient des galeries, telles des corniches de pierre.

Il frissonna ; il était dans le temple de quelque dieu Stygien ; si ce n'était Set lui-même, du moins un autre dieu à peine moins terrible. Et la pièce n'était pas vide. Au milieu de la grande salle, s'élevait un autel de pierre noire, massif, sombre, sans aucune gravure, aucun ornement, et sur lequel s'enroulait l'un des grands serpents, dont les écailles iridescentes luisaient à la lumière des lampes. Il ne bougeait pas, et Conan se souvint qu'on racontait que les prêtres maintenaient ces créatures droguées la plupart du temps. Le Cimmérien fit un pas hésitant, puis recula, non pas vers la porte qu'il venait de quitter, mais vers une alcôve dissimulée par un rideau de velours. Il avait entendu un léger bruit de pas tout près. De l'une des arches noires, émergea une haute et puissante silhouette chaussée de sandales et vêtue d'un pagne de soie, avec un long manteau passé sur ses épaules et traînant sur le sol. Mais son visage et sa tête étaient dissimulés par un masque monstrueux, mi- humain, mi-

animal, au-dessus duquel flottait une masse de plumes d'autruche. Lors de certaines cérémonies, les prêtres Stygiens étaient masqués. Conan espérait ne pas être découvert, mais un instinct dut avertir le Stygien. Il abandonna sa destination première, qui était apparemment l'escalier, et marcha droit vers l'alcôve. Tandis qu'il ouvrait le rideau de velours, une main jaillit de l'ombre, étouffa dans sa gorge le cri qu'il s'apprêtait à pousser, et le tira la tête la première à l'intérieur. Puis une épée lui traversa le corps.

L'action suivante de Conan fut celle que lui suggérait la logique. Il enleva le masque grimaçant, et le posa sur son propre visage. Il jeta le manteau du pécheur sur le cadavre, qu'il dissimula derrière le rideau, et passa le manteau du prêtre sur ses larges épaules. Le destin lui avait procuré un déguisement. Tout Khemi devait maintenant être à la recherche du blasphémateur qui avait osé se défendre contre le serpent sacré, mais qui penserait à le rechercher sous le masque d'un prêtre ?

Il sortit hardiment de l'alcôve, et se dirigea vers l'un des passages voûtés au hasard ; il n'avait pas fait plus d'une douzaine de pas lorsqu'il se retourna à nouveau, tous ses sens aiguisés à l'approche d'un péril.

Un groupe d'hommes masqués descendait l'escalier. Tous étaient vêtus exactement comme lui. Il hésita, pris en terrain découvert, et resta finalement immobile, faisant confiance à son déguisement, même si une sueur froide perlait sur son front et sur le dos de ses mains. Aucun mot ne fut prononcé. Comme des fantômes, les prêtres descendirent dans la grande salle, et se dirigèrent vers l'une des voûtes noires en passant devant lui. Celui qui marchait en tête portait un bâton d'ébène surmonté d'un crâne blanc grimaçant, et Conan savait que c'était là une de ces processions rituelles si incompréhensibles pour un étranger, mais qui jouaient un rôle important – et souvent sinistre – dans la religion Stygienne. Le dernier d'entre eux tourna légèrement la tête vers le Cimmérien immobile, comme s'il s'attendait à être suivi. Ne pas faire ce que, de toute évidence, on attendait de lui, c'eût été éveiller immédiatement les soupçons. Conan emboîta le pas au dernier homme, et ajusta son allure au pas mesuré de la procession.

Ils traversèrent un long couloir voûté et sombre dans lequel, Conan le remarqua avec angoisse, le crâne sur le bâton se mit à briller d'une étrange phosphorescence. Il se sentit gagné par une panique sauvage, irrationnelle, qui l'incitait à sortir son épée et à frapper de droite et de gauche ces formes maléfiques, pour fuir éperdument ce temple sinistre. Mais il se raisonna, combattant la vague et monstrueuse intuition qui se faisait jour dans son subconscient, et qui peuplait les ténèbres de sombres formes d'horreur, et à vrai dire il poussa un soupir de soulagement lorsqu'ils franchirent une grande porte à deux battants, qui avait trois fois la hauteur d'un homme, et émergèrent sous la nuit étoilée.

Conan se demanda s'il oserait se dissimuler dans quelque sombre ruelle, mais il hésita, incertain, et ils continuèrent en silence le long de la grande rue, où tous ceux qu'ils rencontraient tournaient la tête et s'éloignaient d'eux. La procession se tenait au milieu de la rue ; s'il tournait soudain pour s'enfoncer dans une ruelle au hasard, il serait immanquablement repéré. Tandis que Conan fulminait et jurait en lui-même, ils parvinrent à une porte basse et voûtée s'ouvrant dans le mur sud, qu'ils franchirent. Devant eux et autour d'eux se trouvaient des groupes de maisons basses, aux toits plats et aux murs de terre, et des palmeraies qui se dessinaient devant le ciel étoilé. C'était maintenant le moment où jamais, pensa Conan, de fausser compagnie à ses silencieux compagnons.

Mais après avoir franchi la porte, ceux-ci ne restèrent pas silencieux. Ils commencèrent à marmonner entre eux avec excitation. L'allure lente et rituelle fut abandonnée, et le bâton orné du crâne passa sans cérémonie sous le bras de son porteur. Et Conan se hâta de les suivre, car parmi les mots murmurés, il en avait entendu un qui l'avait galvanisé. Ce mot, c'était : « Thutothmes » !

Chapitre 18 – « Je suis la Femme qui n'est jamais morte »

Conan observait avec un très vif intérêt ses compagnons masqués. L'un d'entre eux était Thutothmes, ou alors, le groupe se dirigeait vers un rendez-vous avec l'homme qu'il recherchait. Et il sut vers où ils se dirigeaient, lorsqu'il aperçut, derrière les palmeraies, une grande masse noire triangulaire qui se découpait sur le ciel nocturne. Ils traversèrent une ceinture de huttes et de bosquets, et si quelqu'un les vit, il prit garde de ne pas se montrer. Les huttes n'étaient pas éclairées. Derrière eux, les tours noirs de Khemi s'élevaient sinistrement devant les étoiles, qui se reflétaient sur les eaux du port, et devant eux, le désert s'étendait au loin dans la nuit ; quelque part, un chacal jappait. Les sandales des néophytes ne faisaient aucun bruit sur le sable. Ils auraient pu être des fantômes, se dirigeant vers cette pyramide colossale qui s'élevait aux portes du désert. Il n'y avait aucun bruit dans toute cette contrée endormie.

Le cœur de Conan se mit à battre plus vite lorsqu'il vit le triangle noir qui se découpait devant le ciel, et à son impatience à affronter à Thutothmes, quoi que pût amener cette rencontre, se mêlait une certaine peur de l'inconnu. Aucun homme ne pouvait s'approcher d'un de ces sombres empilements de pierre noire sans éprouver d'appréhension. La seule évocation de leur nom était synonyme d'une horreur indicible dans les nations du nord, et les légendes laissaient entendre que ce n'étaient pas les Stygiens qui les avaient bâties ; qu'elles se trouvaient déjà sur ces terres dans les temps incroyablement anciens où ce peuple à la peau sombre était venu s'installer le long de la grande rivière.

Tandis qu'ils approchaient de la pyramide, il aperçut une vague lueur à la base, qui se révéla être une entrée, gardée de chaque côté par un lion de pierre assis à tête de femme : des cauchemars énigmatiques, impénétrables, cristallisés dans la pierre. L'homme qui marchait en tête se dirigea droit vers l'entrée. Là se tenait une silhouette sombre, devant laquelle il s'arrêta un instant, avant de disparaître dans l'intérieur ténébreux, et un par un, les autres le suivirent. Chaque fois qu'un prêtre masqué passait le portail, il était arrêté brièvement par le mystérieux gardien, et quelque chose se passait entre eux, un mot ou un geste que Conan ne pouvait percevoir. Voyant cela, le Cimmérien traîna volontairement en arrière, et se baissant, il fit semblant d'avoir un problème avec l'attache de sa sandale. Ce ne fut que lorsque le dernier homme masqué eut disparu qu'il se redressa et s'approcha du portail.

Se souvenant de certaines histoires qu'il avait entendues, il se demandait avec inquiétude si le gardien du temple était humain. Mais ses doutes n'étaient pas fondés : une lampe de bronze brillait juste derrière l'entrée ; elle éclairait un long et étroit couloir qui s'enfonçait dans les ténèbres, ainsi qu'un homme qui se tenait debout à l'entrée, enveloppé dans un grand manteau noir. Personne d'autre n'était en vue. Manifestement, les prêtres masqués avaient déjà disparu au fond du couloir. Par-dessus le manteau ramené sur le bas de son visage, les yeux perçants du Stygien observaient Conan avec attention. De la main gauche, il fit un geste curieux. Tentant sa chance, Conan l'imita. Mais à l'évidence, c'était un autre geste qui était attendu. La main droite du Stygien sortit de sous son manteau avec un reflet métallique, et son coup meurtrier aurait percé le cœur d'un homme ordinaire. Mais il avait affaire à un homme dont les muscles avaient la rapidité d'un chat sauvage. Quand il vit la dague briller à la faible lumière de la lampe, Conan attrapa le poignet noir et envoya son poing dans la mâchoire du Stygien. La tête de l'homme heurta le mur de pierre avec un craquement sourd qui indiquait qu'il avait le crâne brisé. Se tenant un instant immobile au-dessus de lui, Conan écouta attentivement. La lampe brûlait doucement, dessinant des ombres indistinctes sur la porte. Rien ne bougea à l'entrée, et rien ne bougea dans les ténèbres au-delà, même si, loin devant et en-dessous de lui, il lui sembla entendre le son léger et étouffé d'un gong.

Le Cimmérien se pencha, et tira le corps derrière la grande porte de bronze qui était grande ouverte vers l'intérieur, puis il descendit prudemment mais rapidement le couloir, vers un destin qu'il n'essayait même pas d'imaginer.

Il n'alla pas loin avant de s'arrêter, perplexe. Le couloir se séparait en deux, et il n'avait aucun moyen de savoir quelle direction les prêtres masqués avaient prise. Au hasard, il prit à gauche. Le sol descendait doucement, et était comme usé par d'innombrables pieds. Ici et là, une lampe dispensait une faible lueur irréelle. Conan se demandait, mal à l'aise, dans quel but ces colossales constructions avaient été érigées, et lors de quelle époque oubliée. C'était une terre ancienne, très ancienne. Personne ne savait depuis combien d'âges les temples noirs de Stygie contemplaient les étoiles.

D'étroits passages s'ouvraient de temps en temps à droite ou à gauche, mais il demeura dans le couloir principal, même s'il pensait de plus en plus avoir choisi la mauvaise direction. Même avec l'avance qu'ils avaient sur lui, il aurait dû déjà avoir rattrapé les prêtres maintenant.

Il devenait nerveux. Le silence était presque tangible, et pourtant il avait le sentiment de ne pas être seul. Plus d'une fois, il crut deviner dans un passage sombre des yeux invisibles posés sur lui. Il s'arrêta, à moitié décidé à retourner sur ses pas jusqu'au premier embranchement.

Il se retourna soudain, l'épée levée, chacun de ses nerfs en alerte. Une jeune femme se tenait à l'entrée de l'un des petits tunnels, le regardant fixement. Sa peau d'ivoire la désignait comme une Stygienne d'une famille ancienne et noble, et comme toutes les femmes de cette caste, elle était grande, fine, ses traits étaient voluptueux et sa chevelure était une noire écume dans laquelle brillait un rubis étincelant. A part ses sandales de velours et la large ceinture incrustée de joyaux qui ceignait sa taille délicate, elle était quasiment nue.

« Que fais-tu ici ? » demanda-t-elle.

Répondre eût été trahir ses origines étrangères. Il resta immobile, silhouette sombre et sinistre, derrière son masque hideux dont les plumes ondoyaient au-dessus de lui. Son regard vigilant fouilla les ombres derrière elle et n'y découvrit rien. Mais il pouvait y avoir des hordes de guerriers à portée de sa voix.

Elle s'avança vers lui, apparemment sans appréhension, mais pas sans méfiance.

« Tu n'es pas un prêtre » dit-elle. « Tu es un guerrier. Même avec ce masque c'est évident. Il y a autant de différence entre toi et un prêtre qu'il y en a entre un homme et une femme. Par Set » s'exclama-t-elle, s'arrêtant soudain, les yeux grands ouverts. « Je ne crois même pas que tu sois un Stygien ! »

D'un mouvement trop rapide pour l'œil, Conan referma sa main sur la gorge de la femme, aussi légèrement que s'il voulait la caresser. « Ne fais pas un bruit ! » murmura-t-il.

Sa douce peau d'ivoire était aussi froide que le marbre, et pourtant il ne lisait aucune peur dans les grands et merveilleux yeux noirs qui le regardaient.

« N'aie pas peur » répondit-elle calmement. « Je ne te trahirai pas. Mais tu es fou, toi un étranger, de pénétrer dans le temple interdit de Set ! »

« Je cherche le prêtre Thutothmes » répondit-il. « Est-il dans ce temple ? »

« Pourquoi le recherches-tu ? »

« Il possède quelque chose qui m'a été volé. »

« Je vais te conduire à lui » proposa-t-elle, si promptement qu'elle éveilla instantanément la méfiance du Cimmérien.

« Ne te moque pas de moi, femme » grogna-t-il.

« Je ne me moque pas de toi. Je n'ai aucune affection pour Thutothmes. »

Il hésita, puis se décida enfin. Après tout, elle était en son pouvoir aussi bien que lui-même était à sa merci. « Marche à mes côtés » ordonna-t-il, et sa main quitta la gorge de la femme pour saisir son poignet. « Mais fais attention. Si tu fais le moindre mouvement – »

Elle le conduisit dans le couloir, toujours plus bas, jusqu'à ce qu'enfin il n'y eût plus de lampe et qu'il dût avancer à tâtons, devinant la présence de la femme à ses côtés moins par les yeux que par le toucher. A un moment lorsqu'elle lui parla, elle tourna la tête vers lui, et il fut stupéfait de voir que ses yeux brillaient comme un feu doré dans la nuit. Des doutes profonds et de vagues soupçons de choses monstrueuses envahirent alors son esprit, mais il la suivit à travers un labyrinthe de sombres couloirs qui mettaient en échec son sens primitif de l'orientation. Au fond de lui-même, il se dit qu'il était fou de se laisser ainsi guider dans cet antre du mystère, mais il était trop tard pour faire demi-tour maintenant. A nouveau, il sentit qu'il y avait de la vie et du mouvement dans les ténèbres autour de lui, et il y devinait un danger et une présence qui vibrait d'une impatience fébrile. Si ses sens ne le trompaient pas, il percevait de légers bruits de frottement, qui cessèrent lorsque la femme murmura un ordre.

Elle le conduisit finalement jusqu'à une pièce éclairée par un curieux candélabre à sept branches sur lequel des chandelles noires brûlaient étrangement. Il savait qu'ils se trouvaient loin dans les profondeurs de la terre. La pièce était carrée, et ses murs et son plafond étaient en marbre noir poli. Elle était meublée à la mode des anciens Stygiens ; il y avait un divan d'ébène, recouvert d'une étoffe de velours noire, et sur un dais de pierre noire se trouvait un sarcophage gravé.

Conan attendait, regardant avec impatience les divers passages sombres qui donnaient sur la chambre. Mais la femme n'avança pas plus loin. S'étendant sur la couche avec la souplesse d'un félin, elle joignit les mains derrière sa chevelure brillante, et lui lança un regard de derrière ses longs cils recourbés.

« Eh bien ? » demanda-t-il. « Que fais-tu ? Où est Thutothmes ? »

« Ne sois pas si pressé » répondit-elle paresseusement. « Qu'est-ce qu'une heure – un jour, un an ou un siècle ? Ôte ton masque. Laisse-moi voir ton visage. »

Avec un grognement d'impatience, Conan enleva l'encombrant masque, et la femme sembla apprécier cette face balafrée et ces yeux flamboyants.

« Il y a de la force en toi – une grande force ; tu pourrais étrangler un bœuf. »

Il s'agitait, de plus en plus suspicieux. La main sur la garde de son épée, il plongeait son regard au-delà des arches sombres qui s'ouvraient sur la pièce. « Si tu m'as amené dans un piège » dit-il, « tu ne vivras pas assez pour te réjouir de ton œuvre. Vas-tu te lever de ce divan et tenir ta promesse, sinon je devrai – »

Soudain, sa voix défaillit. Il regardait le sarcophage, sur lequel était gravée dans l'ivoire l'image de l'être qui l'occupait, avec un réalisme saisissant qui venait d'un art oublié. Il y avait quelque chose de familier dans le visage qui y était gravé, et avec un choc, il comprit de quoi il s'agissait : ce visage ressemblait étonnamment à celui de la fille qui se prélassait sur le divan d'ébène. Elle aurait pu être le modèle à partir duquel il avait été gravé, mais il savait que le portrait était vieux de plusieurs siècles. Des hiéroglyphes archaïques étaient gravés sur le couvercle laqué. Fouillant dans ses connaissances, grappillés ici et là durant sa vie d'aventures, il parvint à les déchiffrer, et dit tout haut : « Akivasha ! »

« Tu as entendu parler de la Princesse Akivasha ? » demanda la fille étendue sur le divan.

« Qui ne la connaît ? » grogna-t-il. Le nom de cette belle princesse, ancienne et maléfique, vivait toujours dans les chansons et les légendes du monde d'en haut, bien que dix mille années se soient écoulées depuis le temps où la fille de Tuthamon s'adonnait à des orgies sauvages derrière les murs noirs de l'ancienne Luxur.

« Son seul péché était d'aimer la vie, et tous les aspects de la vie » dit la Stygienne. « Pour obtenir la vie, elle courtisa la mort. Elle ne pouvait imaginer devenir vieille et ridée et usée, pour finir par mourir comme meurent les vieilles femmes. Elle courtisa les Ténèbres comme les aurait courtisées un prétendant, et le présent qu'elle reçut fut la vie – une vie qui, n'étant pas la vie telle que la connaissent les mortels, ne pouvait jamais faire l'expérience de la vieillesse ou de la décrépitude. Elle entra dans les ombres pour tromper la vieillesse et la mort – »

Conan se mit à la regarder avec des yeux qui étaient soudain devenus des fentes brûlantes. Il se retourna, et souleva le couvercle du sarcophage. Il était vide. Derrière lui, la jeune femme riait, et le son de ce rire glaça le sang dans ses veines. Il se retourna vers elle, et ses cheveux se hérissaient sur sa nuque. « Tu es Akivasha ! » grinça-t-il.

Elle rit, rejeta en arrière ses boucles brillantes, et ouvrit sensuellement les bras.

« Je suis Akivasha ! Je suis la femme qui n'est jamais morte, et n'a jamais vieilli ! Celle dont les fous disent qu'elle fut arrachée de la terre par les dieux, dans la pleine fleur de sa jeunesse et de sa beauté, pour régner sur l'univers depuis quelque domaine céleste ! Non, c'est dans les ombres que les mortels trouvent l'immortalité ! Il y a dix mille ans, je suis morte afin de vivre pour toujours ! Donne-moi tes lèvres, homme fort ! » Et se levant avec agilité, elle vint à lui, se dressa sur ses orteils, et passa les bras autour du cou massif du Cimmérien. Il abaissa son regard vers le magnifique visage de la femme, et il était conscient de la terrible fascination et de la peur glaciale qu'il éprouvait.

« Aime-moi ! » murmura-t-elle, la tête rejetée en arrière, les yeux fermés et les lèvres entrouvertes. « Donne-moi ton sang pour renouveler ma jeunesse et perpétuer ma vie éternelle ! Je te rendrai toi aussi immortel ! Je t'enseignerai la sagesse issue de tous les âges, je t'enseignerai tous les secrets que j'ai découverts durant ces éons de ténèbres sous ces temples noirs. Je ferai de toi le roi de cette horde ténébreuse qui hante les tombes des anciens lorsque la nuit voile le désert, quand les chauve-souris volettent devant la lune. Je suis lasse des prêtres et des magiciens, et des jeunes captives hurlantes auxquelles on fait franchir de force les portes de la mort. Je désire un homme. Aime-moi, barbare ! »

Elle pressait sa tête noire contre sa puissante poitrine, et il sentit une vive douleur à la base de sa gorge. Avec un juron, il la repoussa et l'envoya s'étaler sur le divan.

« Maudit vampire ! » Le sang perlait d'une petite blessure à sa gorge. Elle se cabra sur son lit comme un serpent prêt à frapper, et tous les feux dorés de l'enfer brillaient dans ses grands yeux. Ses lèvres se retroussèrent, révélant des dents pointues. « Fou ! » cria-t-elle. « Penses-tu pouvoir m'échapper ? Tu vivras et mourras dans les ténèbres ! Je t'ai amené loin dans les profondeurs du temple. Tu ne pourras jamais retrouver ton chemin seul. Tu ne pourras jamais parvenir à éviter ceux qui gardent les tunnels. Pour me protéger, les fils de Set t'auront avalé avant peu. Pauvre fou, je vais maintenant boire ton sang ! »

« Ne t'approche pas de moi, ou je t'abats sur-le-champ » grogna-t-il. Toute sa chair vibrait de répulsion. « Peut-être es-tu immortelle, mais l'acier peut te démembrer. »

Et tandis qu'il retournait vers l'arche par laquelle il était entré, la lumière disparut soudain. Tous les cierges s'étaient éteints en même temps, il ne savait comment, car Akivasha ne les avait pas touchés. Mais le rire moqueur du vampire s'éleva derrière lui, comme un doucereux poison, comme les violes de l'enfer, et Conan transpirait tandis qu'il tâtonnait dans l'obscurité à la recherche de l'arche, dans un état proche de la panique. Ses doigts rencontrèrent enfin une ouverture, et il y plongea. Était-ce celle par laquelle il était entré, il l'ignorait, mais il n'en avait cure. Son unique pensée était de quitter cette chambre hantée où se tenait cette belle, cette hideuse démone, depuis tant de siècles.

Ses errances dans les noirs et tortueux tunnels furent un épuisant cauchemar. Devant lui et autour de lui, il entendait de légers bruits de frottements et de glissements, et une fois, il perçut l'écho du doux, du démoniaque rire qu'il avait entendu dans la chambre d'Akivasha. Il donnait de féroces coups d'épée dans les ténèbres chaque fois qui entendait ou croyait entendre des sons ou des mouvements près de lui, et une fois, son épée traversa une substance tendre qui pouvait n'être une toile d'araignée. Il avait le sentiment désespéré qu'on se moquait de lui, qu'on l'attirait toujours plus profondément dans une nuit ultime, pour finir mis en pièces par des griffes et des crocs démoniaques.

Et à cette peur, s'ajoutait la profonde répulsion que lui inspirait sa découverte. La légende d'Akivasha était si ancienne ! Et tous les contes maléfiques qu'on racontait sur elle parlaient de beauté et d'un idéal de jeunesse éternelle. Pour tant de rêveurs, de poètes et d'amants, elle n'était pas seulement la princesse maléfique des légendes Stygiennes, mais un symbole de jeunesse et de beauté éternelles, brillant pour toujours en quelque lointain royaume des dieux. Et pourtant, voici quelle était la monstrueuse réalité. Cette abominable perversion était la réalité de cette vie éternelle. Au-delà de sa répulsion physique, Conan comprenait que c'était aussi le rêve brisé de l'idolâtrie de l'homme, dont l'or brillant se changeait en une poussière cosmique. Un sentiment de futilité l'envahit, une vague peur que tous les rêves et toutes les idolâtries des hommes ne soient que mensonges.

Mais maintenant, il savait que ses oreilles ne lui jouaient pas de tours. Il était suivi, et ses poursuivants étaient proches de lui. Dans l'obscurité, il entendait des bruits trainants et glissants qui ne pouvaient être produits par des pieds humains, ni même par des pattes d'animaux. Ce monde souterrain avait peut-être lui aussi sa vie animale. Ils étaient derrière lui. Il se retourna pour leur faire face, bien qu'il ne pût rien voir, et recula lentement. Alors les sons cessèrent, avant même qu'il ne tourne la tête, et il vit, quelque part au bout du long couloir, un rayon de lumière.

Chapitre 19 – Dans la salle des morts.

Conan se dirigea avec précaution vers la lumière qu'il avait aperçue, l'oreille aux aguets, mais il n'entendit plus aucun bruit de poursuite, même s'il avait la sensation que les ténèbres bruissaient d'une vie intelligente.

La lueur n'était pas stationnaire ; elle bougeait et dansait étrangement. Puis il en vit la source. Le tunnel qu'il empruntait en croisait un autre, plus large, à quelque distance devant lui. Et le long de ce plus grand tunnel défilait une étrange procession : quatre grands hommes maigres vêtus de robes noires à capuchon, et s'appuyant sur des bâtons. Celui qui marchait en premier portait une torche au-dessus de sa tête – une torche qui brûlait avec une lueur étrangement régulière. Comme des fantômes, ils passèrent devant son champ de vision puis disparurent, et seule une lueur déclinante témoignait qu'ils étaient passés par là. Leur apparence était indescriptiblement surnaturelle. Ce n'étaient pas des Stygiens, ni quoi que ce soit que Conan avait déjà vu. Il doutait même qu'ils fussent humains. Ils ressemblaient à des fantômes noirs, arpentant sinistrement les tunnels hantés.

Mais sa position ne pouvait pas devenir plus désespérée qu'elle ne l'était. Avant que les formes inhumaines derrière lui aient pu reprendre leur reptation, Conan se mit à courir dans le couloir dès que la lointaine lueur eut disparu. Il plongea dans l'autre tunnel et vit au loin l'étrange procession qui avançait dans la sphère de lumière. Il se lança silencieusement à leur suite, puis se recroquevilla soudain contre le mur quand il les vit s'arrêter et se rassembler comme pour discuter entre eux. Ils firent demi-tour, comme pour retourner sur leurs pas, et il se jeta dans le passage le plus proche. Tâtonnant dans l'obscurité, à laquelle il s'était si bien habitué qu'il pouvait presque y voir, il découvrit que le tunnel n'allait pas en ligne droite, mais faisait des méandres. Conan s'arrêta, et se retourna juste après le premier coude, afin que la lumière des étrangers ne vienne pas l'éclairer tandis qu'ils passeraient.

Mais tandis qu'il restait là, il prit conscience d'un léger bruit quelque part derrière lui, comme un murmure de voix humaines. Descendant le couloir dans cette direction, il en eut la confirmation. Il abandonna alors sa première intention, qui était de suivre la monstrueuse procession vers la destination qui était la sienne, et il se dirigea dans la direction des voix.

Maintenant il distinguait une vague lueur devant lui, et, tournant dans le couloir d'où elle provenait, il vit un large passage voûté d'où émanait la lumière. A sa gauche un étroit escalier de pierre montait, et une prudence instinctive l'incita à monter les marches. Les voix qu'il entendait venaient d'au-delà du passage éclairé.

Les sons devinrent moins distincts tandis qu'il montait, et il émergea par une basse porte voûtée dans un vaste espace ouvert, qui irradiait une étrange lumière.

Il se tenait dans une galerie sombre, d'où il dominait une grande salle à demi-éclairée, de proportions colossales. C'était là une de ces salles des morts, que peu d'hommes avaient vu, à part les silencieux prêtres de Stygie. Le long des murs noirs s'élevaient, étage après étage, des sarcophages gravés et peints. Chacun se trouvait dans une niche creusée dans la pierre noire, et les étages se suivaient jusqu'à se perdre dans les noires profondeurs au-dessus de lui. Des milliers de masques gravés regardaient impassiblement le groupe qui se trouvait au milieu de la salle, et qui semblait futile et insignifiant au milieu de la vaste assemblée des morts.

De ce groupe, dix étaient les prêtres que Conan avait accompagnés jusqu'à la pyramide, et qui avaient ôté leurs masques. Ils se tenaient devant un homme grand, à la face de faucon, à côté d'un autel noir sur lequel était déposée une momie entourée de bandelettes pourrissantes. Et l'autel semblait être le cœur d'un feu vivant qui pulsait et chatoyait, et répandait sur la pierre noire la lumière de flammes dorées et frémissantes. Cette fascinante lueur émanait d'un grand joyau rouge qui était posé sur l'autel, et elle donnait l'impression que les

visages des prêtres étaient cendreux et cadavériques. Tandis qu'il regardait, Conan ressentit la fatigue des nombreuses lieues qu'il avait parcourues depuis le début de sa longue quête, et des nuits et des journées épuisantes, et il tremblait d'impatience à l'idée de bondir au milieu de ces prêtres silencieux, de se frayer un passage à la force de l'acier nu de son épée, et d'empoigner la gemme rouge de sa main avide. Mais il garda le contrôle de lui-même, et se coucha dans les ombres de la balustrade de pierre. Un regard lui permit de constater qu'un escalier descendait de la galerie vers la grande salle, longeant le mur et à demi dissimulé dans les ténèbres. Il scruta les ombres de l'immense salle, y cherchant d'autre prêtres ou acolytes, mais ne vit personne d'autre que le groupe devant l'autel.

Dans le vaste silence, la voix de l'homme qui se tenait près de l'autel résonna comme celle d'un spectre :

« Et ainsi la nouvelle est parvenue jusque dans le sud. Le vent de la nuit la murmurait, les corbeaux la croassaient tout en volant, et les chauve-souris la répétèrent aux hiboux et aux serpents qui errent dans les ruines anciennes. Les loups garous et les vampires la connurent, et aussi les démons au corps d'ébène qui rôdent la nuit. La Nuit du Monde s'éveilla et secoua son abondante chevelure, et alors les tambours lancinants commencèrent à se faire entendre dans les profondes ténèbres, et les échos de cris sauvages et lointains terrifièrent les hommes qui marchaient dans le crépuscule. Car le Cœur d'Ahriman était revenu au monde pour accomplir ses desseins mystérieux.

Ne me demandez pas comment moi, Thutothmes de Khemi et de la Nuit, j'ai appris la nouvelle avant Thoth-Amon, qui se fait appeler prince des magiciens. Ce sont là des secrets que ne peuvent entendre des oreilles telles que les vôtres, et Thoth-Amon n'est pas le seul Seigneur du Cercle Noir.

Je sus, et j'allai au-devant du Cœur qui allait vers le sud. C'était comme si un aimant m'attirait, infailliblement. De mort en mort il s'approchait, flottant sur une rivière de sang humain. Le sang le nourrit, et le sang l'attire. Sa puissance est la plus forte quand il y a du sang sur les mains qui le tiennent, et quand celui-ci provient des massacres commis par le porteur du joyau. Où que celui-ci brille, le sang est répandu et les royaumes vacillent, et les forces de la nature sont en émoi.

Et je me tiens devant vous, moi, le maître du Cœur, et je vous ai conviés à venir en secret, vous qui m'êtes fidèles, pour être à mes côtés dans le sombre royaume qui va naître. Cette nuit, vous allez assister à la destruction des chaînes par lesquelles Toth-Amon nous tient en esclavage, et à la naissance d'un empire. Qui suis-je, même moi, Thutothmes, pour savoir quels pouvoirs rôdent et rêvent dans ces profondeurs pourpres ? Elles abritent des secrets perdus depuis trois mille ans. Mais j'apprendrai. Eux me le diront ! » et il désigna de la main les formes silencieuses alignées sur les murs.

« Voyez comme ils dorment, nous observant à travers leurs masques gravés ! Rois, reines, généraux, prêtres, magiciens, les dynasties et la noblesse de la Stygie depuis dix mille ans ! Le contact du Cœur les éveillera de leur long sommeil. Pendant longtemps, très longtemps, le Cœur a palpité et pulsé dans l'ancienne Stygie. Ici était sa demeure pendant des siècles avant qu'il ne voyage vers Achéron. Les anciens connaissaient ses pouvoirs, et ils me les enseigneront quand par sa magie je les ramènerai à la vie afin qu'ils œuvrent pour moi.

« Je vais les réveiller, j'apprendrai leur sagesse oubliée, et je saurai toutes les connaissances scellées à l'intérieur de ces crânes blanchis. Grâce au savoir des morts, nous enchaînerons les vivants ! Oui, les rois, les généraux et les magiciens des temps anciens seront nos serviteurs et nos esclaves. Qui osera se dresser devant nous ?

Regardez ! Cette chose sèche et ratatinée sur l'autel fut jadis Thoth-Mekri, un grand prêtre de Set, qui mourut il y a trois mille ans de cela. C'était un adepte du Cercle Noir. Il connaissait le Cœur. Il nous parlera de ses pouvoirs. »

Et, levant le grand joyau, l'orateur le posa sur la poitrine atrophiée de la momie, et leva la main tandis qu'il commençait une incantation. Mais l'incantation ne fut jamais terminée. La main levée et les lèvres entrouvertes,

il se figea soudain, regardant derrière ses acolytes, et ceux-ci se retournèrent dans la direction où se portait son regard.

A travers une arche noire, quatre silhouettes émaciées vêtues de robes noires étaient entrées dans la grande salle. Leurs visages étaient des ovales jaunâtres indistincts dans l'ombre de leur capuche.

« Qui êtes-vous ? » s'exclama Thutothmes, d'une voix aussi lourde de menace que le sifflement d'un cobra. « Etes-vous fous, d'envahir ainsi le saint temple de Set ? »

Le plus grand des étrangers parla, et sa voix était aussi atone que la cloche d'un temple de Khitaï. « Nous suivons Conan d'Aquilonie. »

« Il n'est point ici » répondit Thutothmes, relevant en arrière son manteau de la main droite d'un geste étrangement menaçant, comme une panthère sortant ses griffes.

« Tu mens. Il est dans ce temple. Nous avons suivi sa trace depuis un cadavre caché derrière la porte de bronze du portail extérieur, puis à travers un labyrinthe de couloirs. Nous suivions sa piste tortueuse lorsque nous avons découvert cette assemblée. Nous allons nous remettre à sa poursuite. Mais avant, donne-nous le Cœur d'Ahriman. »

« La mort est ce que les fous auront en partage » murmura Thutothmes, s'approchant de celui qui parlait. Les prêtres s'approchaient à pas de félins, mais les étrangers ne semblaient pas s'en soucier.

« Qui peut le voir sans éprouver de désir ? « dit l'homme de Khitaï. « En Khitaï nous avons entendu parler de lui. Il nous donnera le pouvoir de vaincre ceux qui nous ont exilés. Gloire et rêves de merveilles dans ses profondeurs pourpres. Donne-le-nous, avant que je te tue. »

Un cri sauvage retentit tandis qu'un prêtre bondissait dans un reflet d'acier. Mais avant qu'il puisse frapper, un bâton écailleux jaillit et toucha sa poitrine, et il tomba comme tombe un homme mort. Un instant plus tard, les momies contemplaient une scène de carnage et d'horreur. Des épées courbées étincelaient et se couvraient d'écarlate, des bâtons jaillissaient comme des serpents, et chaque fois qu'ils touchaient un homme, celui-ci hurlait et mourait.

Dès le premier coup, Conan avait bondi et commencé à dévaler les marches. Il ne voyait que par intermittence ce combat rapide et diabolique – il vit des hommes chanceler dans la mêlée et saigner, il vit un homme de Khitaï littéralement mis en pièces, et pourtant toujours sur ses pieds et dispensant la mort, jusqu'à ce que Thutothmes le frappe à la poitrine de sa seule main ouverte, et alors il tomba mort, alors que l'acier n'avait pu venir à bout de son étrange vitalité.

Au moment où les pieds bondissants de Conan quittaient les escaliers, le combat était presque terminé. Trois des hommes de Khitaï étaient à terre, tailladés et éventrés, mais Thutothmes était le seul Stygien encore debout.

Il se rua sur son dernier adversaire, sa main nue dressée comme une arme, et cette main était aussi noire que celle d'un homme Noir. Mais avant qu'il pût frapper, le bâton dans la main du grand Khitan se détendit, semblant s'allonger tandis que l'homme à la peau jaune se jetait en avant. La pointe toucha la poitrine de Thutothmes qui chancela, et deux fois encore le bâton jaillit, jusqu'à ce que Thutothmes s'écroule mort, les traits desséchés et noircis, comme si toute sa personne avait pris la même coloration que sa main enchantée.

L'homme de Khitaï se tourna vers le bijou qui brûlait sur la poitrine de la momie, mais Conan le devança.

Pendant un moment de vive tension, tous deux se firent face, au beau milieu du massacre, sous le regard des momies sculptées.

« Je t'ai suivi fort loin, Ô roi d'Aquilonie » dit calmement le Khitan. « En descendant la longue rivière, par-delà les montagnes, et à travers Poitain et Zingara, puis à travers les collines d'Argos et le long de la côte. Il ne fut pas facile de suivre tes traces depuis Tarantia, car les prêtres d'Asura sont habiles. Nous t'avons perdu à Zingara mais nous avons retrouvé ton casque dans les bois derrière les collines, là où tu as combattu les goules de la forêt. Nous avons failli perdre ta trace ce soir dans ce labyrinthe. »

Conan se dit qu'il avait eu de la chance de revenir de la chambre du vampire par un autre chemin que celui par lequel il y avait été conduit. Sinon il aurait foncé tête baissée sur eux, au lieu de les apercevoir de loin tandis qu'ils reniflaient sa piste comme des chiens de chasse humains, usant de leurs dons maléfiques.

L'homme de Khitaï secoua légèrement la tête, comme s'il lisait dans ses pensées. « C'est inutile ; la longue route s'arrête ici. »

« Pourquoi m'avez-vous pourchassé ? » demanda Conan, prêt à bondir à toute vitesse dans n'importe quelle direction.

« Une dette à payer » répondit le Khitan. « A toi qui es sur le point de mourir, je ne cacherai pas la vérité. Nous sommes des vassaux du roi d'Aquilonie, Valerius. Longtemps nous l'avons servi, mais nous sommes libérés de ce service désormais – mes frères, par la mort, et moi, par l'accomplissement de mes obligations. Je vais rentrer en Aquilonie avec deux cœurs : pour moi, le Cœur d'Ahriman, et pour Valerius, le cœur de Conan. Un baiser du bâton qui fut taillé dans l'arbre de la mort – »

Le bâton se détendit en avant comme une vipère, mais la lame de Conan fut plus rapide. Le bâton retomba en deux morceaux qui se tortillèrent au sol ; puis il y eut un autre reflet d'acier qui fut comme un éclair foudroyant, et la tête du Khitan roula sur le sol. Conan se retourna et tendit la main vers le joyau – puis il recula, les cheveux hérissés sur la tête, et le sang se glaçant dans ses veines.

Ce n'était plus une forme brune et desséchée qui se trouvait sur l'autel. Le joyau brillait sur la poitrine gonflée d'un homme vivant, nu, qui était étendu au milieu des bandelettes pourrissantes. Vivant ? Conan n'en savait rien. Les yeux étaient comme du verre sombre et glauque sous lequel brillaient des feux inhumains et plus sombres encore.

Lentement, l'homme se leva, prenant le joyau dans la main. Il se tint debout devant l'autel, nu, la peau brune, avec un visage qui ressemblait à une image sculptée. Sans dire un mot il tendit vers Conan sa main où le joyau palpitait comme un cœur vivant. Le Cimmérien le prit, avec la sensation de recevoir un présent de la main d'un mort. Il réalisa confusément que les incantations adéquates n'avaient pas été prononcées entièrement – la conjuration n'avait pas été complète, et la vie n'avait pas été pleinement restaurée dans ce cadavre.

« Qui es-tu ? » demanda Conan.

La réponse vint sur un ton monotone, comme l'eau s'écoule des stalactites dans les cavernes souterraines. « J'étais Toth-Mekri ; je suis mort. »

« Eh bien, mène-moi hors de ce temple maudit, veux-tu ? » demanda Conan, qui avait la chair de poule.

D'un pas mécanique et mesuré, l'homme mort marcha jusqu'à une arche noire. Conan le suivit. Un regard en arrière lui montra une dernière fois la salle vaste et ténébreuse avec ses étages de sarcophages, les cadavres éparpillés autour de l'autel, et la tête du Khitan qu'il avait tué, qui regardait sans les voir les ombres qui s'épaississaient. La lueur du joyau illuminait d'un feu doré les sombres tunnels, comme une lampe ensorcelée. A un moment, Conan aperçut dans les ombres un reflet de chair d'une blancheur d'ivoire, et crut voir le vampire qui était Akivasha reculer devant l'éclat du joyau. Et avec elle, d'autres formes moins humaines titubaient et reculaient dans les ténèbres.

L'homme mort allait droit à son but, ne regardant ni à droite ni à gauche, et son pas était aussi régulier que celui du destin. Une sueur froide couvrait les chairs de Conan. Des doutes glaçants l'assaillaient. Comment pouvait-il être sûr que cette terrible silhouette surgie du passé le conduisait bien vers la liberté ? Mais il savait bien que, livré à lui-même, il n'aurait jamais pu se sortir de ce maudit labyrinthe de couloirs et de tunnels. Il suivit donc son monstrueux guide à travers l'obscurité qui s'étendait devant et derrière eux, et il fut pénétré par les images d'horreur rampante et de folie qui émanaient de la lueur aveuglante du Cœur.

Puis la porte de bronze fut devant lui, et Conan sentit le vent de la nuit qui soufflait à travers le désert, et il vit les étoiles, et le désert qui s'étendait sous elles, et sur lequel la pyramide projetait sa grande ombre noire. Thoth-Mekri désigna silencieusement le désert, puis il retourna aux ténèbres sans le moindre bruit. Conan observa sa silhouette qui disparaissait dans le noir, s'en retournant d'un pas silencieux et inexorable vers un destin inévitable, ou un sommeil éternel.

Avec un juron, le Cimmérien bondit à l'extérieur et s'enfuit dans le désert comme poursuivi par des démons. Il ne se retourna pas pour regarder la pyramide, ou les tours noires de Khemi qui s'élevaient sinistrement au-dessus des sables. Il alla droit vers la côte au sud, et il courut comme court un homme en proie à une panique incontrôlable. Cet exercice violent nettoya son cerveau des sombres toiles d'araignées qui l'obscurcissaient, et le revigorant vent du désert chassa les cauchemars de son âme. Sa répulsion s'était déjà changée en une puissante vague d'exaltation avant que le désert n'ait cédé la place aux enchevêtrement des plantes des marais. A travers celles-ci, il aperçut enfin les eaux noires, et l'Aventurier à l'ancre.

Il s'engagea dans les sous-bois ; l'eau des marécages montait jusqu'à ses hanches, puis il plongea la tête la première dans l'eau profonde, sans se soucier des requins ou des crocodiles, et nagea jusqu'à la galère. Lorsque le guetteur le vit, il se hissait déjà le long de la chaîne, et il bondit sur le pont, ruisselant et exultant.

« Debout, chiens ! » rugit Conan, écartant la lance que l'homme de quart sidéré pointait sur sa poitrine. "Levez l'ancre ! Aux rames ! Donnez à ce pêcheur un casque plein d'or et déposez-le sur la côte ! L'aube se lèvera bientôt, et avant le lever du soleil, nous devons être en route vers le port le plus proche de Zingara ! »

Et il fit tournoyer au-dessus de sa tête le grand joyau, dont la lumière répandait sur le pont un feu doré.

Chapitre 20 – Que l'Achéron renaisse de ses cendres

L'hiver avait quitté l'Aquilonie. Les feuilles jaillissaient des branches des arbres, et l'herbe tendre souriait sous la caresse des chaudes brises du sud. Mais beaucoup de champs restaient vides, beaucoup d'amas de cendres marquaient les endroits où s'étaient tenues de fières villas ou des villes prospères. Les loups rôdaient ouvertement le long des routes envahies d'herbe, et des compagnies d'hommes sinistres et sans maître parcouraient les forêts. A Tarantia seulement, il y avait des fêtes, de la richesse et des cérémonies.

Valerius régnait comme un homme frappé de folie. Même ceux des barons qui avaient accueilli favorablement son retour, le regrettaient désormais. Ses collecteurs d'impôt écrasaient le riche aussi bien que le pauvre, et tous les produits du pillage du royaume convergeaient vers Tarantia, qui était maintenant plus une garnison de conquérants en terre conquise, que la capitale d'un royaume. Les marchands de la ville prospéraient, mais c'était une richesse précaire, car personne ne pouvait savoir quand il serait accusé de trahison sur la base de preuves falsifiées, avant d'être, une fois ses propriétés confisquées, jeté en prison, ou trainé sur le billot.

Valerius ne faisait aucun effort pour se concilier ses sujets. Il se maintenait au pouvoir grâce à ses soldats Némédiens, et à des mercenaires sans foi ni loi. Il savait qu'il n'était que la marionnette d'Amalric. Il savait qu'il ne régnait qu'en vertu de la tolérance des Némédiens. Il savait qu'il ne lui serait jamais possible d'unifier l'Aquilonie pour son compte et de se débarrasser du joug de ses maîtres, car les provinces extérieures lui résisteraient tant qu'il leur resterait une goutte de sang. Et les Némédiens le renverseraient s'il faisait la moindre tentative pour consolider son royaume. Il était pris à son propre piège. Un sentiment de fierté outragée rongeait son âme, et il se lança à corps perdu dans un règne de débauche, vivant au jour le jour, sans souci ni pensée du lendemain.

Et pourtant, il y avait de la subtilité dans sa folie, mais si profondément enfouie que même Amalric n'en devina rien. Peut-être ses années difficiles et chaotiques passées en exil avaient-elles développé chez lui une amertume qui était au-delà de la conception humaine. Peut-être son dégoût pour sa présente position changeait-il même son amertume en une sorte de folie. En tout cas il n'avait qu'un seul désir : causer la ruine de ceux à qui il s'était associé. Il savait que son règne se terminerait à l'instant même où il aurait fini de servir les desseins d'Amalric ; il savait aussi que tant qu'il continuerait à opprimer son royaume natal, les Némédiens le laisseraient régner, car Amalric voulait soumettre totalement l'Aquilonie, détruire sa plus petite parcelle d'indépendance, pour finalement s'en emparer pour lui-même, la rebâtir à sa propre manière grâce à son immense richesse, et utiliser ses hommes et ses ressources pour ravir à Tarascus la couronne de Némédie. Car l'ambition ultime d'Amalric, c'était un trône d'empereur, et Valerius le savait. Il ne savait pas si Tarascus lui-même le soupçonnait, mais en tout cas, le roi de Némédie approuvait le gouvernement impitoyable de Valerius.

Tarascus détestait l'Aquilonie, d'une haine qui trouvait sa source dans les anciennes guerres. Il ne voulait rien d'autre que la destruction du royaume de l'ouest.

Et Valerius entendait ruiner le pays si complètement que même la fortune d'Amalric serait incapable de le reconstruire. Il haïssait le baron tout autant qu'il haïssait les Aquiloniens, et il espérait seulement vivre assez longtemps pour voir le jour où l'Aquilonie serait en ruines, et Tarascus et Amalric engagés dans une guerre civile sans espoir qui détruirait aussi complètement la Némédie.

Il pensait que la conquête des provinces encore rebelles du Gunderland et du Poitain, ainsi que des Marches Bossoniennes, marqueraient la fin de son règne. Il aurait alors servi les desseins d'Amalric, et pourrait être sacrifié. Ainsi, il retardait le plus possible la conquête de ces provinces, se bornant à des incursions et des raids sans intérêt stratégique, et répondant aux demandes pressantes d'action de la part d'Amalric par toutes sortes d'objections plausibles et de procrastinations.

Sa vie était une succession de fêtes et de folles débauches. Il remplissait son palais des plus belles filles du royaume, consentantes ou non. Il blasphémait les dieux, et s'affalait ivre-mort sur le sol de la salle des banquets, le front ceint de la couronne d'or, souillant ses robes de pourpre royal du vin qu'il répandait. Parfois, il était la proie d'accès de sauvagerie, et garnissait les gibets de la place du marché de corps qui se balançaient, abreuvait les haches des bourreaux, et envoyait ses cavaliers Némédiens ravager, piller et brûler le pays. Poussée à bout, l'Aquilonie était constamment la proie de révoltes sauvages, violemment réprimées. Valerius pilla, viola, détruisit, jusqu'à ce qu'Amalric lui-même proteste, l'avertissant qu'il allait plonger le pays dans une pauvreté sans retour. Il ignorait que tel était justement le but que Valerius s'était fixé.

Ainsi, dans les deux royaumes, on parlait de la folie du roi d'Aquilonie. Mais en Némédie, on parlait plus encore de Xaltotun, l'homme masqué. Et pourtant rares étaient ceux qui le croisaient dans les rues de Belverus. On disait qu'il passait plus de temps dans les collines, et participait à d'étranges assemblées avec les survivants d'une ancienne race : des gens sombres et silencieux qui affirmaient descendre d'un ancien royaume. On murmurait que des tambours se faisaient entendre au loin dans les collines oubliées, on parlait de feux brillant dans la nuit, de chants étranges portés par les vents, des chants et des formules oubliées depuis des siècles, mais qui se murmuraient encore comme des formules dépourvues de sens au coin du feu dans les villages de la montagne, dont les habitants différaient étrangement de ceux des vallées.

Personne ne connaissait la raison d'être de ces assemblées, à l'exception d'Orastes, qui accompagnait fréquemment le Pythonien, et dont le visage montrait de plus en plus de signes d'épuisement.

Mais en plein milieu du printemps, une soudaine rumeur se répandit dans le royaume perdu d'Aquilonie, qui le réveilla de sa torpeur. Elle vint comme un murmure porté par le vent du sud, et réveilla les hommes qui sombraient dans l'apathie du désespoir. Mais par quel moyen elle arriva, personne ne sut le dire au juste. Certains parlaient d'une étrange et inquiétante vieille femme qui était descendue des montagnes, les cheveux au vent, avec un grand loup gris qui la suivait comme un chien. D'autres évoquaient les prêtres d'Asura, qui se glissaient comme des fantômes depuis le Gunderland jusqu'aux marches du Poitain, et jusqu'aux villages forestiers des Bossoniens.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle arriva, et la révolte se répandit comme un incendie le long des frontières. Les Némédiens en garnison furent balayés et passés par le fil de l'épée ; les expéditions fourragères furent mises en pièces ; l'ouest prit les armes, et cette fois il y avait quelque chose de différent dans la façon dont les provinces se soulevaient : c'était une résolution farouche et une colère inspirée, plutôt que le désespoir frénétique qui avait motivé les précédentes révoltes. Il ne s'agissait pas seulement du petit peuple : les barons fortifiaient leurs châteaux, et défiaient les gouverneurs des provinces. Des bandes de Bossoniens avaient été aperçues sur les frontières des Marches : des hommes trapus et résolus, vêtus de brigandines et de casques d'acier, et armés d'arcs longs. Le royaume se réveillait soudain, vif et dangereux, et sortait de son apathique stagnation dans la désolation et la ruine. Alors Amalric se hâta d'en appeler à Tarascus, qui vint avec une armée.

Dans le palais royal de Tarantia, les deux rois et Amalric discutaient de cette révolte. Ils n'avaient pas invité Xaltotun, qui était absorbé dans les investigations mystérieuses qu'il menait dans les collines. Depuis cette journée sanglante dans la vallée de la Valkia, ils ne lui avaient plus demandé l'aide de sa magie, et il était resté à part, ne communiquant que rarement avec eux, et apparemment indifférent à leurs intrigues.

Ils n'avaient pas non plus invité Orastes, mais il vint, et il était aussi pâle que l'écume poussée par la tempête. Lorsqu'il entra dans la pièce au dôme d'or où les rois étaient assemblés, ils virent avec effarement ses yeux hagards, où ils pouvaient lire une peur qu'ils n'auraient jamais pensé rencontrer dans le regard du prêtre.

« Tu es épuisé, Orastes » dit Amalric. « Assieds-toi sur ce divan, et je vais ordonner à un esclave de te servir du vin. Tu as beaucoup chevauché – »

Orastes balaya d'une main cette invitation. « J'ai tué trois chevaux sous moi sur la route depuis Belverus. Je ne peux ni boire ni me reposer avant d'avoir dit ce que j'ai à dire. »

Il allait et venait comme si un feu intérieur l'empêchait de rester immobile, puis, s'arrêtant devant ses compagnons interloqués : « Lorsque nous avons employé le Cœur d'Ahriman pour ramener à la vie un homme mort, manipulant les noires cendres du passé » dit-il abruptement, « nous n'avons pas bien mesuré les conséquences de nos actes. La faute m'en incombe, ainsi que le péché. Nous pensions uniquement à nos propres ambitions, oubliant quelles ambitions pouvait avoir cet homme. Et nous avons lâché un démon sur la terre, une malveillance telle qu'elle ne peut être imaginée par le commun des mortels. Je me suis plongé profondément dans les arts diaboliques, mais il y a une limite que ne peut franchir un homme comme moi, ou n'importe quel homme de ma race vivant en cet âge. Mes ancêtres étaient des hommes purs, sans aucun penchant démoniaque. Je fus le seul à me plonger dans ces gouffres. Mais derrière Xaltotun, se tiennent mille siècles de magie noire et de diableries, une très ancienne tradition du mal. Il est au-delà de notre compréhension, pas seulement parce qu'il est lui-même un magicien, mais aussi parce qu'il est le fils d'une race de magiciens.

J'ai vu des choses qui ont brisé mon âme. Au cœur de collines de cauchemar, j'ai regardé Xaltotun communier avec les âmes des damnés, et invoquer les anciens démons d'Achéron l'oubliée. J'ai vu les descendants maudits de cet empire maudit le vénérer, et lui donner le nom d'archiprêtre. Et j'ai vu ce qu'il complote – et je vous dis que ce n'est rien moins que la restauration de l'ancien et épouvantable royaume noir d'Achéron ! »

« Que veux-tu dire ? » demanda Amalric. « Achéron n'est plus que poussière. Il ne compte pas assez de survivants pour en faire un empire. Même Xaltotun est incapable de redonner forme à une poussière vieille de trois mille ans. »

« Vous ne savez que peu de choses de ses pouvoirs diaboliques » répondit sinistrement Orastes. « J'ai vu les collines elles-mêmes prendre un aspect ancien et étrange pendant ses incantations. J'ai aperçu, comme des ombres derrière le voile de la réalité, les formes et les contours imprécis de vallées, de forêts, de montagnes et de lacs qui ne ressemblaient pas à ce qu'ils sont actuellement, mais à ce qu'ils étaient dans cet obscur passé – et j'ai même senti, plutôt que vu, les tours pourpres de Pithon l'oubliée, qui brillaient comme des visions de brume au crépuscule.

Et lors de la dernière assemblée où je l'ai accompagné, tandis que les tambours résonnaient et que ses fidèles hurlaient comme des bêtes en se plongeant la tête dans la poussière, j'ai enfin réalisé ce qu'était cette sorcellerie. Je vous dis qu'il restaurera Achéron par sa magie, par l'enchantement d'un gigantesque sacrifice humain tel que le monde n'en a jamais vu. Il va réduire le monde en esclavage ; il va balayer le présent dans un déluge de sang, et restaurer le passé ! »

« Tu es fou ! » s'exclama Tarascus.

« Fou ? » Orastes tourna vers lui des yeux hagards. « Quel homme peut voir ce que j'ai vu et rester complètement sain d'esprit ? Et pourtant je dis la vérité. Il prépare le retour d'Achéron, avec ses tours et ses magiciens et ses rois et ses horreurs, comme cela fut dans les temps anciens. Les descendants d'Achéron le serviront, comme un noyau autour duquel il bâtira, mais ce sont le sang et les corps des hommes du monde d'aujourd'hui qui fourniront le mortier et les pierres qui permettront cette reconstruction. Je ne puis vous dire comment. Mon propre cerveau défaille lorsque j'essaie de comprendre. Mais je l'ai vu ! Achéron sera Achéron de nouveau, et même les collines, les forêts et les rivières reprendront leur ancien aspect. Et pourquoi pas ? Si moi-même, avec ma petite parcelle de savoir, j'ai pu ramener à la vie un homme mort depuis trois mille ans, pourquoi le plus grand magicien de l'univers ne pourrait-il ramener à la vie un royaume mort depuis trois mille ans ? Achéron se relèvera de ses cendres selon le bon vouloir de Xaltotun !

« Comment pouvons-nous le contrer ? » demanda Tarascus, impressionné.

« Il n'y a qu'un seul moyen » répondit Orastes, « nous devons lui voler le Cœur d'Ahriman ! »

« Mais j'ai – » commença Tarascus involontairement, avant de se taire bien vite. Personne n'avait rien remarqué, et Orastes continua : « C'est là un pouvoir qui peut être utilisé contre lui. Si je l'ai entre mes mains, je pourrai le défier. Mais comment le voler ? Il est caché dans quelque endroit secret, d'où même un voleur Zamorien ne pourrait l'extraire. Je ne puis apprendre l'endroit où il est dissimulé. S'il voulait seulement sombrer à nouveau dans les vapeurs du lotus noir – mais il n'a dormi ainsi qu'après la bataille de la Valkia, alors qu'il était épuisé par la haute magie qu'il avait accomplie, et – »

La porte était verrouillée et barrée, mais elle s'ouvrit silencieusement, et Xaltotun se tint devant eux, calme, tranquille, caressant sa barbe patriarcale. Mais les feux brûlants des enfers brillaient dans son regard.

« Je t'en ai trop appris » dit-il calmement, pointant vers Orastes un doigt qui était comme le doigt du destin. Et avant que quiconque puisse bouger, il avait jeté une poignée de poussière sur le sol aux pieds du prêtre, qui se tenait immobile, comme changé en statue de marbre. La poussière s'enflamma, et une fumée bleue s'éleva et s'enroula autour d'Orastes en une mince spirale. Et lorsqu'elle parvint au niveau de ses épaules, elle s'enroula autour de son cou avec la soudaineté d'une lanière de fouet, aussi rapide que la morsure d'un serpent. Le cri que poussa Orastes se changea en un gargouillement. Il porta les mains à son cou, ses yeux se révulsèrent, et sa langue jaillit hors de sa bouche, puis la fumée s'estompa et disparut, et Orastes s'écroua au sol, mort.

Xaltotun frappa dans ses mains, et deux hommes entrèrent – des hommes qu'on voyait souvent avec lui – petits, noirs, repoussants, avec des yeux rouges obliques et des dents pointues comme celles des rats. Ils ne parlaient pas. Ils soulevèrent le corps et l'emportèrent.

Ecartant ce sujet d'un geste de la main, Xaltotun d'assit à la table d'ivoire où étaient installés les rois, qui étaient fort pâles.

« Pourquoi vous êtes-vous réunis ? » demanda-t-il.

« Les Aquiloniens se soulèvent dans l'ouest » répondit Amalric, qui se remettait du terrible choc que lui avait causé la mort d'Orastes. « Ces fous croient que Conan est en vie, et arrive à la tête d'une armée de Poitaniens pour reprendre son royaume. S'il était revenu juste après la Valkia, ou si une rumeur avait annoncé qu'il était vivant, les provinces centrales ne se seraient pas soulevées, tant elles craignent vos pouvoirs. Mais sous le règne absurde de Valerius, ils sont si désespérés qu'ils sont prêts à suivre n'importe quel homme capable de les unir contre nous. Ils préfèrent risquer la mort que de vivre en proie à une torture et à une misère perpétuelle.

Bien sûr, ce n'est pas la première fois que la nouvelle que Conan n'avait pas été réellement tué à Valkia circule dans le pays, mais cela ne fait que peu de temps que le peuple y ajoute foi. Pallantides est de retour de son exil en Ophir, et il jure que le roi était malade sous sa tente ce jour-là, et qu'un soldat portait son armure. Un écuyer, qui vient de se remettre d'un coup de massue reçu à Valkia, confirme cette histoire – ou du moins il le prétend.

Une vieille femme suivie d'un loup apprivoisé parcourt le pays, proclamant que le roi Conan vit encore, et reviendra bientôt pour réclamer sa couronne. Et depuis peu, ces maudits prêtres d'Asura chantent la même chanson. Ils proclament que la nouvelle est parvenue jusqu'à eux, par quelque voie mystérieuse, que Conan revient pour reprendre son domaine. Je n'ai pu mettre la main sur aucun de ceux-là. Bien sûr, c'est un tour de Trocero. Mes espions m'informent qu'il y a des preuves évidentes que les Poitaniens se rassemblent pour envahir l'Aquilonie. Je suppose que Trocero mettra en avant quelque prétendant dont il affirmera qu'il est le roi Conan. »

Tarascus éclata de rire, mais ce rire manquait de conviction. Subrepticement, il passa la main sur la cicatrice qu'il avait à l'épaule. Il se souvint des corbeaux qui croassaient à la poursuite du fugitif, et du corps de son écuyer, Arideus, atrocement mutilé ramené de la frontière, et dont ses soldats affirmaient qu'il avait été tué par un grand

loup gris. Mais il se souvint aussi d'un joyau rouge dérobé dans un coffret en or pendant le sommeil d'un magicien, et il ne dit rien.

Et Valerius, lui, se souvenait d'un noble mourant qui bredouillait une histoire terrifiante, et il se souvenait aussi de quatre hommes de Khitaï qui avaient disparu dans les labyrinthes du sud, et n'avaient jamais reparu. Mais il tint sa langue, car la haine et la suspicion qu'il éprouvait envers ses alliés lui rongeait le cœur, et tout ce qu'il désirait, c'était voir les rebelles et les Némédiens s'entre-tuer dans une étreinte mortelle.

Mais Amalric s'exclama : « C'est absurde d'imaginer que Conan puisse encore être vivant ! »

Pour toute réponse, Xaltotun lança un rouleau de parchemin sur la table. Amalric s'en empara et l'examina. Et de ses lèvres jaillit un cri furieux et incohérent. Il lut à haute voix :

« A Xaltotun, grand fakir de Némédie : Chien d'Achéron, je reviens en mon royaume, et j'ai bien l'intention de pendre ta peau sur un arbre. Conan. »

« C'est un faux ! » s'exclama Amalric.

Xaltotun secoua la tête. « Le message est authentique. Je l'ai comparé avec les signatures qui figurent sur des documents royaux dans la bibliothèque de la cour. Personne ne pourrait imiter ce gribouillage énergique. »

« Alors si Conan vit » marmonna Amalric, « Ce soulèvement ne sera pas comme les autres, car il est le seul homme vivant capable d'unir les Aquiloniens. Mais » protesta-t-il, « Cela ne ressemble pas à Conan. Pourquoi nous mettre sur nos gardes avec ces rodomontades ? On s'attendrait plutôt à ce qu'il frappe sans prévenir, à la façon des barbares. »

« Nous sommes déjà avertis » fit remarquer Xaltotun. « Nos espions nous ont parlé des préparatifs de guerre en Poitain. Il ne pourrait traverser les montagnes sans que nous le sachions, alors il m'envoie cette provocation d'une façon si caractéristique. »

« Et pourquoi à vous ? » demanda Valerius. Pourquoi pas à moi, ou à Tarascus ? »

Xaltotun tourna son regard impénétrable vers le roi. « Conan est plus sage que vous » dit-il enfin. « Il sait déjà ce que vous, rois, avez encore à apprendre – que ce n'est ni Tarascus, ni Valerius, non, ni même Amalric, mais Xaltotun, qui est le véritable maître des nations occidentales. »

Ils ne répondirent pas ; ils restaient là, assis à le regarder, atterrés, tandis qu'ils comprenaient la réalité de cette assertion.

« Il n'y a aucune autre voie pour moi que celle qui mène au trône impérial » dit Xaltotun. Mais d'abord, nous devons écraser Conan. Je ne sais pas comment il a fait pour m'échapper à Belverus, car la connaissance de ce qui se passe lorsque je repose dans le sommeil du lotus noir m'est refusée. Mais il est dans le sud, et il rassemble une armée. C'est son dernier coup, un coup désespéré, et qui n'est possible que parce que le peuple souffre sous le joug de Valerius. Qu'ils se soulèvent ; je les tiens tous dans la paume de ma main. Nous allons attendre qu'il fasse mouvement vers nous, et alors, nous l'écraserons pour de bon.

Puis nous écraserons le Poitain et le Gunderland, et ces stupides Bossoniens. Puis après eux Ophir, Argos, Zingara, Koth – toutes les nations du monde, que nous unirons en un vaste empire. Vous règnerez comme mes satrapes, et en tant que mes capitaines, vous serez plus grands que les rois que vous êtes maintenant. Je suis invincible, car le Cœur d'Ahriman est dissimulé là où aucun homme ne pourra jamais le brandir devant moi. »

Tarascus évita son regard, de crainte que Xaltotun ne pût lire dans ses pensées. Il sut que le magicien n'avait pas regardé dans le coffret en or gravé de serpents assoupis depuis qu'il y avait déposé le Cœur. Aussi étrange que cela puisse paraître, Xaltotun ne savait pas que le Cœur avait été volé ; l'étrange bijou était au-delà, ou en dehors

du cercle de son noir savoir, et ses talents maléfiques ne l'avertissaient pas que le coffret était vide. Tarascus ne croyait pas que Xaltotun connût toute l'étendue des révélations d'Orastes, car le Pythonien n'avait pas mentionné la restauration d'Achéron, mais seulement la fondation d'un nouvel empire terrestre. Selon Tarascus, Xaltotun n'était pas encore complètement sûr de son pouvoir. En tout cas si eux avaient besoin de l'aide du magicien pour réaliser leurs ambitions, lui aussi avait besoin d'eux. La magie après tout, dépendait elle aussi des coups d'épée et de lance. Le roi saisit un regard furtif d'Amalric et comprit qu'ils partageaient la même pensée : laissons le magicien utiliser ses pouvoirs pour nous aider à vaincre notre plus dangereux ennemi. Il y aura peut-être ensuite un moyen de mettre en échec ce sombre pouvoir qu'ils avaient invoqué.

Chapitre 21 – Les tambours de la mort

La confirmation de la guerre vint quand l'armée du Poitain, forte de dix mille hommes, traversa les passes du sud avec force déploiements de bannières et miroitements d'acier. Et les espions juraient qu'à sa tête chevauchait un géant en armure noire, avec le lion royal d'Aquilonie brodé d'or sur la poitrine de son riche surcot de soie. Conan vivait ! Il n'y avait plus aucun doute à ce sujet maintenant dans l'esprit des hommes, amis ou ennemis.

En même temps qu'on apprenait l'invasion du sud, la nouvelle fut apportée par des courriers galopant à bride abattue qu'une armée de Gundermen faisait mouvement vers le sud, renforcée par les barons du nord-ouest et les Bossoniens du nord. Tarascus marcha avec trente et un mille hommes sur Galparan, sur la rivière Shirki, que les Gundermen devaient franchir pour frapper les villes toujours tenues par les Némédiens. Le Shirki était une rivière rapide et turbulente, qui coulait vers le sud-ouest à travers des gorges rocheuses et des canyons, et il y avait peu d'endroits où une armée pouvait le franchir à cette époque de l'année, la fonte des neiges menaçant de la faire déborder. Tout le pays à l'est du Shirki était aux mains des Némédiens, et il était logique de penser que les Gundermen tenteraient de passer soit à Galparan, soit à Tanasul, plus au sud. Des renforts étaient attendus d'un jour à l'autre de Némédie. Mais soudain, on apprit que le roi d'Ophir faisait des démonstrations d'hostilité à la frontière sud de la Némédie. Envoyer plus de troupes aurait signifié exposer la Némédie à une invasion venue du sud.

Amalric et Valerius quittèrent Tarantia à la tête de vingt-cinq mille hommes, laissant derrière eux une forte garnison afin de décourager les révoltes dans la cité en leur absence. Ils voulaient rencontrer Conan et l'écraser avant qu'il puisse faire jonction avec les forces rebelles du royaume.

Le roi et ses Poitaniens avaient franchi les montagnes, mais il n'y avait eu aucune confrontation, aucune attaque de ville ou de forteresse. Conan était apparu, puis il avait disparu. A priori il avait pris vers l'ouest, à travers les collines sauvages et peu peuplées, et avait gagné les marches Bossoniennes, rassemblant de nouvelles recrues tandis qu'il avançait. Amalric et Valerius, avec leur armée de Némédiens, de renégats Aquiloniens, et de féroces mercenaires, parcouraient le pays en écumant de rage, à la recherche d'un ennemi introuvable.

Amalric ne parvenait pas à recueillir autre chose que de vagues indications sur les mouvements de Conan. Les groupes d'éclaireurs avaient la fâcheuse habitude de partir pour ne jamais revenir, et il n'était pas rare de découvrir un espion crucifié à un chêne. Les campagnes s'étaient soulevées, et faisaient la guerre à son armée à la manière des paysans et des hommes des campagnes ; ils étaient sauvages, meurtriers et furtifs. Tout ce que savait Amalric avec certitude, c'était qu'une importante force de Gundermen et de Bossoniens du nord se trouvait quelque part au nord de sa position, de l'autre côté du Shirki, et que Conan, à la tête d'une plus petite armée de Poitaniens et de Bossoniens du sud, se trouvait au sud-ouest.

Amalric commençait à penser qu'en s'enfonçant plus avant dans les collines sauvages, Valerius et lui prenaient le risque que Conan ne leur échappe complètement ; il pourrait alors les contourner et envahir les provinces centrales dans leur dos. Amalric remonta donc vers la vallée du Shirki, et campa dans la plaine à une journée de cheval de Tanasul. Là, il attendit. Tarascus maintenait sa position à Galparan, car il craignait que les manœuvres de Conan n'aient d'autre but que de l'attirer vers le sud, afin qu'il laisse le champ libre aux Gundermen, leur permettant alors de pénétrer dans le royaume par le gué le plus au nord.

Xaltotun se rendit au camp d'Amalric, dans son chariot tiré par ses étranges chevaux qui n'étaient jamais fatigués, et il entra dans la tente où le baron conférait avec Valerius, consultant une carte qui était étendue sur une table de camp en ivoire.

Xaltotun froissa la carte et la jeta à terre. « Ce que vos éclaireurs ne peuvent vous apprendre » dit-il, « Mes espions me le rapportent, même si leurs informations sont étrangement vagues et imparfaites, comme si des forces invisibles étaient à l'œuvre contre moi.

Conan avance le long du Shirki avec dix mille Poitaniens, trois mille Bossoniens, et les barons de l'ouest et du sud et leurs vassaux, au nombre de cinq mille. Une armée de trente mille Gundermen et Bossoniens file vers le sud pour les rejoindre. Ils sont en contact par le biais de moyens de communication secrets utilisés par ces maudits prêtres d'Asura, qui semblent vouloir s'opposer à moi, et que je donnerai à manger à un serpent quand la bataille sera finie – je le jure, par Set !

Les deux armées se dirigent vers le passage de la rivière à Tanasul, mais je ne crois pas que les Gundermen la franchiront. Je crois que Conan, lui, la passera plutôt, et qu'il les rejoindra. »

« Pourquoi Conan traverserait-il la rivière ? »

« Parce qu'il a intérêt à retarder la bataille. Plus il attend, plus il devient fort et plus notre position devient précaire. Les collines de l'autre côté de la rivière grouillent d'hommes passionnément dévoués à sa cause – des réfugiés, des hommes brisés qui ont fui la cruauté de Valerius. Dans tout le royaume, des hommes se pressent de rejoindre son armée, seuls ou par compagnies entières. Chaque jour, des unités de notre armée tombent dans des embuscades et sont mises en pièces par les habitants du pays. La révolte gronde dans les provinces centrales, et elle éclatera bientôt en une rébellion ouverte. Les garnisons que nous y avons laissées sont insuffisantes, et nous ne pouvons attendre aucun renfort de Némédie pour l'instant. Je vois la main de Pallantides dans cette agitation à la frontière d'Ophir. Il a des parents en Ophir.

Si nous ne parvenons pas à trouver et écraser Conan rapidement, les provinces s'embraseront derrière nous. Nous n'aurons plus alors qu'à nous replier sur Tarantia pour défendre ce que nous avons pris, et nous devrons peut-être nous frayer un passage dans un pays en pleine rébellion, avec les forces de Conan sur les talons, et subir un siège dans la ville elle-même, avec des ennemis à l'intérieur aussi bien qu'à l'extérieur. Non, nous ne pouvons attendre. Nous devons écraser Conan avant que son armée ne se renforce trop, et avant le soulèvement des provinces centrales. Une fois la tête de Conan fichée sur un pieu au-dessus des portes de Tarantia, vous verrez avec quelle rapidité la rébellion se débandera. »

« Pourquoi ne jetez-vous pas un sort à son armée pour tous les tuer ? » demanda Valerius, à demi moqueur.

Xaltotun observa l'Aquilonien comme s'il prenait toute la mesure de la folie railleuse qui se cachait derrière son regard. « Ne vous faites pas de souci » dit-il enfin. « Mon Art écrasera finalement Conan comme un lézard d'un coup de talon. Mais même la sorcellerie a besoin de l'aide des piques et des épées. »

« S'il traverse la rivière et prend position dans les collines Goraliennes, il sera peut-être difficile à déloger » dit Amalric. « Mais si nous l'attaquons dans la vallée de ce côté-ci de la rivière, nous pouvons l'anéantir. A quelle distance se trouve Conan de Tanasul ? »

« A l'allure qui est la sienne, il devrait atteindre le passage à peu près demain soir. Ses hommes sont robustes et il les mène à marches forcées. Il sera là-bas au moins un jour avant les Gundermen. »

« Bien ! » Amalric frappa la table du poing. « Je peux rejoindre Tanasul avant lui. Je vais envoyer un messager à Tarascus, pour lui demander de me rejoindre là-bas. Le temps qu'il arrive, nous aurons coupé le passage à Conan, et je l'aurai écrasé. Ensuite, nos forces combinées traverseront la rivière et s'occuperont des Gundermen. »

Xaltotun secoua impatiemment la tête. « Un bon plan si vous aviez affaire à quelqu'un d'autre que Conan. Mais vos vingt-cinq mille hommes ne suffiront pas à détruire ses dix-huit mille avant l'arrivée des Gundermen. Ils se battront avec autant de détermination qu'une panthère blessée. Et supposez que les Gundermen arrivent alors

que les deux armées sont engagées dans la bataille ? Vous serez pris entre deux feux, et détruit avant l'arrivée de Tarascus. Il arrivera à Tanasul trop tard pour pouvoir vous aider. »

« Alors quoi ? » demanda Amalric.

« Engagez toutes vos forces contre Conan » répondit l'homme d'Achéron. « Envoyez un cavalier demander à Tarascus de nous rejoindre ici. Nous attendrons sa venue. Puis nous marcherons tous ensemble sur Tanasul. »

« Mais pendant que nous attendrons » protesta Amalric, « Conan traversera la rivière et rejoindra les Gundermen. »

« Conan ne traversera pas la rivière » répondit Xaltotun.

Amalric releva brusquement la tête et fixa les énigmatiques yeux noirs. « Que voulez-vous dire ? »

« Supposez qu'il y ait loin au nord des pluies torrentielles, à la source du Shirki ? Supposez que la rivière enfle d'une telle crue que sa traversée à Tanasul devienne impossible ? Ne pourrions-nous pas alors rassembler nos forces en toute tranquillité, puis tomber sur Conan de ce côté-ci de la rivière, écraser son armée, puis ensuite, une fois la crue passée, c'est-à-dire je pense le lendemain, traverser la rivière et détruire les Gundermen ? Ainsi, nous pourrions utiliser la totalité de nos forces successivement contre deux plus petites armées. »

Valerius éclata de rire, comme toujours à la perspective de la ruine d'un ami ou d'un ennemi, et passa une main agitée et nerveuse dans ses boucles blondes indisciplinées. Amalric fixait l'homme d'Achéron avec un mélange de peur et d'admiration. « Si nous acculons Conan dans la vallée du Shirki avec les collines escarpées à sa droite et la rivière en crue à sa gauche » admit-il, « et avec toutes nos forces, nous pouvons l'annihiler. Pensez-vous – êtes-vous sûr – croyez-vous que de telles pluies peuvent survenir ? »

« Je vais sous ma tente » répondit Xaltotun en se levant. « La nécromancie ne s'accomplit pas en faisant simplement des gestes avec un bâton. Envoyez un cavalier à Tarascus. Et ne laissez personne approcher de ma tente. »

Ce dernier ordre n'était pas nécessaire. Aucun homme dans l'armée n'aurait pu être convaincu, même pour de l'or, de s'approcher de la tente de soie noire, dont l'entrée était toujours soigneusement fermée. Seul Xaltotun y entrait, et pourtant on y entendait souvent des voix, et la tente se gonflait parfois alors qu'aucun vent ne soufflait, et une étrange musique s'en échappait. Parfois, au plus profond de la nuit, ses parois de soie étaient éclairées par des flammes rouges vacillantes, qui dessinaient des silhouettes difformes se déplaçant à l'intérieur.

Etendu sous sa tente cette nuit-là, Amalric entendit au milieu des ténèbres le battement régulier d'un tambour dans la tente de Xaltotun ; et de temps à autre, le Némédien aurait pu jurer qu'une voix coassante venait se mêler au battement lancinant du tambour. Et il frémissait, car il savait que cette voix n'était pas celle de Xaltotun. Le tambour résonnait puis se taisait, comme un puissant tonnerre entendu de très loin. Avant l'aube Amalric, frissonnant sous sa tente, aperçu, loin derrière l'horizon du nord, les lueurs rougeâtres des éclairs, alors que dans toutes les autres parties du ciel, les étoiles blanches scintillaient. Mais au nord, les éclairs striaient le ciel sans cesse, comme le reflet écarlate des flammes sur une lame tournoyante.

Le lendemain, au coucher du soleil, Tarascus arriva avec son armée, couverte de poussière et épuisée par sa marche forcée, les cavaliers précédant de plusieurs heures les fantassins. Ils campèrent dans la plaine près du camp d'Amalric, et à l'aube, les deux armées combinées firent mouvement vers l'ouest.

Amalric était précédé par des groupes d'éclaireurs, et il attendait impatiemment leur retour pour qu'ils confirment que les Poitaniens s'étaient retrouvés piégés par une crue furieuse de la rivière. Mais quand ils arrivèrent, ce fut avec la nouvelle que Conan avait traversé !

« Quoi ? » s'exclama Amalric. « A-t 'il traversé avant la crue ? »

« Il n'y a pas eu de crue » répondit l'éclaireur, interloqué. « La nuit dernière, il est arrivé à Tanasul, et a fait franchir les eaux par son armée. »

« Pas de crue ? » s'exclama Xaltotun, qu'Amalric voyait surpris pour la première fois à sa connaissance. « Impossible ! Il y a eu des pluies torrentielles en amont du Shirki la nuit dernière, et la nuit précédente ! »

« Peut-être, Seigneur » répondit l'éclaireur. « Il est vrai que l'eau était boueuse, et les gens de Tanasul ont dit que le niveau de l'eau avait monté de peut-être un pied hier, mais ce n'était pas assez pour empêcher Conan de traverser. »

Ainsi, la sorcellerie de Xaltotun avait échoué ! Cette idée s'abattit comme un coup de marteau sur le cerveau d'Amalric. L'horreur qu'il éprouvait pour cet homme étrange surgi du passé n'avait cessé de croître depuis cette nuit à Belverus où il avait vu une momie brune et recroquevillée, reprendre la forme d'un homme vivant. Et la mort d'Orastes avant changé cette horreur indistincte en une véritable peur. Dans son cœur, il avait une sinistre certitude que cet homme, ou ce démon, était invincible. Et maintenant, il avait une preuve indiscutable de son échec.

Et pourtant, même le plus grand des nécromanciens pouvait parfois connaître l'échec, pensa le baron. En tout cas, il n'osait pas s'opposer à l'homme d'Achéron – pas encore. Orastes était mort, et se tordait de douleur dans un enfer sans nom connu de Mitra seul, et Amalric savait que son épée aurait du mal à triompher, là où le sombre savoir du prêtre renégat avait échoué. Quelles monstrueuses abominations Xaltotun pouvait-il bien préparer, seul l'avenir imprévisible le lui apprendrait. Conan et son armée constituaient la menace du moment, contre laquelle la magie de Xaltotun pouvait être nécessaire avant que la pièce ne soit entièrement jouée.

Ils arrivèrent à Tanasul, un petit village fortifié qui se tenait à un endroit où un amas de rochers constituait un pont naturel au-dessus de la rivière, et qui était praticable en permanence, sauf lors des crues les plus violentes. Les éclaireurs rapportaient que Conan avait pris position dans les collines Goraliennes, qui se trouvaient à quelques miles de la rivière. Et les Gundermen avaient rejoint son camp juste avant le coucher du soleil. Amalric regarda Xaltotun, qui se tenait impénétrable et énigmatique à la lumière des torches ardentes. La nuit était tombée.

« Et maintenant ? Votre magie a échoué. Conan va nous affronter avec une armée presque aussi forte que la nôtre, et avec l'avantage de sa position. Nous avons le choix entre deux maux : camper ici et attendre son attaque, ou nous replier à Tarantia dans l'attente de renforts. »

« Nous sommes perdus si nous attendons » répondit Xaltotun. « Traversez la rivière et campez dans la plaine. Nous attaquerons à l'aube. »

« Mais sa position est trop forte ! » s'exclama Amalric.

« Imbéciles ! » Un accès de passion avait fait craquer le vernis de calme du magicien. « Avez-vous oublié Valkia ? Parce que quelque obscur principe élémentaire a empêché la crue, pensez-vous que je sois sans ressources ? J'avais prévu que vos lances extermineraient nos ennemis, mais n'ayez crainte : ce sont maintenant mes arts qui vont les écraser. Conan est piégé. Il ne verra plus le soleil se lever. Traversez la rivière ! »

Et ils traversèrent à la lueur des torches. Les sabots des chevaux résonnaient sur le passage de pierre et éclaboussaient quand ils franchissaient un endroit plus profond. La lueur des torches sur les boucliers et les plastrons se reflétait rouge sur l'eau noire. Le passage de pierres sur lequel ils traversaient était large, mais ce ne fut qu'après minuit que l'armée put dresser le camp dans la plaine qui se trouvait de l'autre côté. Au-dessus d'eux, ils pouvaient voir des feux qui rougeoyaient au loin. Les troupes de Conan faisaient face à l'ennemi dans les collines Goraliennes, qui avaient plus d'une fois servi de dernier refuge aux rois Aquiloniens.

Amalric quitta sa tente et se mit à arpenter nerveusement le camp. Une lueur étrange dansait sous la tente de Xaltotun, et parfois, un cri démoniaque déchirait le silence, ainsi que le sourd et sinistre murmure d'un tambour, qui bruissait plus qu'il ne grondait.

Amalric, dont les instincts étaient aiguisés par la nuit et par les circonstances, sentait que Xaltotun se heurtait à autre chose que des forces physiques. Des doutes quant aux pouvoirs du magicien l'assaillaient. Il regarda les feux dans les collines au-dessus de lui, et ses traits se firent maussades. Lui et son armée avaient pénétré profondément dans un pays hostile. Là-haut dans ces collines, rôdaient des milliers de loups dont le cœur et l'âme avaient été vidés de tout espoir et de toute émotion ; seule demeurait une haine furieuse envers leurs conquérants, et une soif féroce de vengeance. La défaite signifiait l'annihilation, et la retraite à travers un pays plein d'ennemis ivres de sang. Et le lendemain, il devait lancer son armée contre le plus terrible guerrier des nations de l'ouest, et sa horde désespérée. Si Xaltotun leur faisait défaut maintenant… »

Une demi-douzaine d'hommes d'armes surgirent des ombres. La lumière du feu luisait sur leurs armures et sur leurs casques à cimier. Parmi eux, tiré autant que poussé, s'avançait un homme maigre en haillons. Après avoir salué, les soldats dirent : « Seigneur, cet homme s'est présenté aux avant-postes en disant qu'il désirait parler au Roi Valerius. Il est Aquilonien. »

Il ressemblait à un loup – un loup blessé par des pièges. De vieilles marques que seules des chaînes avaient pu laisser se montraient sur ses poignets et ses chevilles. Son visage était défiguré par une grande marque faite au fer rouge. Ses yeux brillaient sous les boucles de ses cheveux emmêlés, tandis qu'il se couchait à demi devant le baron.

« Qui es-tu, chien puant ? » demanda le Némédien.

« Appelez-moi Tiberias », répondit l'homme, et ses dents s'entrechoquèrent dans un spasme involontaire. « Je suis venu vous indiquer comment capturer Conan. »

« Un traitre, hein ? » gronda le baron.

« On dit que vous avez de l'or » dit l'homme, tremblant sous ses guenilles. « Donnez-moi de l'or ! Donnez-moi de l'or et je vous montrerai comment vaincre le roi ! » Ses yeux s'écarquillaient, et ses mains ouvertes, paumes vers le haut, étaient comme des serres frémissantes.

Amalric haussa les épaules de dégoût. Mais aucun instrument n'était trop vil pour être utilisé.

« Si tu dis la vérité, tu auras plus d'or que tu ne peux en porter » dit-il. « Si tu es un menteur et un espion, je te ferai crucifier la tête en bas. Amenez-le. »

Dans la tente de Valerius, le baron désigna l'homme qui était accroupi, et qui, tremblant devant eux, rassemblait ses haillons autour de lui.

« Il dit qu'il connaît un moyen de nous aider demain. Et nous aurons besoin d'aide, si les plans de Xaltotun ne fonctionnent pas mieux que jusqu'ici. Parle, chien. »

Le corps de l'homme était la proie d'étranges convulsions. Les mots virent en se bousculant : « Conan campe à l'entrée de la Vallée des Lions. Celle-ci a la forme d'un éventail, avec des falaises escarpées de chaque côté. Si vous l'attaquez demain, vous allez devoir remonter la vallée. Vous ne pouvez pas franchir les falaises ni d'un côté ni de l'autre. Mais si le Roi Valerius daigne accepter mes services, je le guiderai à travers les collines, et lui montrerai comment il peut prendre le Roi Conan à revers. Mais si cela doit être fait, ce doit être rapide. Il faut chevaucher longuement, faire des miles vers l'ouest, puis des miles vers le nord, et tourner vers l'est pour pénétrer dans la Vallée des Lions par l'arrière, tout comme l'ont fait les Gundermen. »

Amalric hésita, se frottant en menton. En ces temps chaotiques, il n'était pas rare de trouver des hommes désireux de vendre leur âme pour quelques pièces d'or.

« Si tu cherches à m'égarer, tu mourras » dit Valerius. « Tu en es conscient, n'est-ce pas ? »

L'homme frissonna, mais son regard ne faiblit pas.

« Si je vous trahis, tuez-moi ! »

« Conan ne divisera pas ses forces » médita Amalric. « Il aura besoin de tous ses hommes pour repousser notre attaque. Il ne peut pas les utiliser pour tendre des embuscades dans les collines. De plus, ce gars-là sait que sa peau dépend du respect de sa promesse. Un chien comme lui irait-il se sacrifier ? Impossible ! Non, Valerius, je crois que l'homme est honnête. »

Valerius éclata de rire : « Ou le pire bandit qui soit, car il nous vend son libérateur ! Très bien. Je vais suivre ce chien. Combien d'hommes peux-tu me donner ? »

« Cinq mille devraient suffire » répondit Amalric. « Une attaque surprise sur leurs arrières les jettera dans la confusion, et cela suffira. J'attendrai cette attaque vers midi. »

« Vous saurez quand je frapperai » répondit Valerius.

Tandis qu'Amalric retournait vers sa tente, il nota avec satisfaction que Xaltotun était toujours dans la sienne, à en juger par les cris à glacer le sang qui se faisaient entendre de temps en temps dans l'air nocturne. Quand il entendit les cliquetis de l'acier et des harnachements des chevaux dans les ténèbres, il sourit sinistrement. Valerius avait bien servi ses intérêts. Le baron savait que Conan était comme un lion blessé qui déchire ses proies même dans les convulsions de l'agonie. Quand Valerius attaquerait par derrière, les coups désespérés du Cimmérien pourraient bien éliminer son rival avant que lui-même ne succombe. Amalric pensait qu'il pourrait bien se passer de Valerius une fois que celui-ci aurait préparé le terrain pour une victoire Némédienne.

Les cinq mille cavaliers qui accompagnaient Valerius étaient pour la plupart des renégats Aquiloniens endurcis. Sous les étoiles immobiles, ils sortirent du camp endormi, suivant vers l'ouest les grandes masses sombres qui se dressaient vers les étoiles devant eux. Valerius chevauchait en tête, accompagné de Tiberias, une lanière de cuir passée autour du poignet, et tenue par un homme d'armes. Les autres les suivaient de près, épées sorties.

« Joue-nous un tour, et tu mourras sur-le-champ » lança Valerius. « Je ne connais pas tous les sentiers de chèvres de ces collines, mais j'en sais assez sur la configuration générale du pays pour savoir quelle direction nous devons prendre pour arriver au fond de la Vallée des Lions. Veille à ne pas nous égarer. »

L'homme approuva d'un signe de tête, et il claquait des dents lorsqu'il assura avec volubilité son ravisseur de sa loyauté, tout en regardant stupidement la bannière qui flottait au-dessus de lui, le serpent d'or de la vieille dynastie.

Contournant les extrémités des collines qui fermaient la Vallée des Lions, ils exécutèrent un large arc de cercle vers l'ouest. Après une heure de cheval, ils obliquèrent vers le nord, traversant des collines sauvages et escarpées, par des chemins étroits et des sentiers tortueux. Lorsque le soleil se leva, ils étaient à quelques miles au nord-ouest des positions de Conan. Là, le guide tourna à l'est, et les mena à travers un labyrinthe de rochers escarpés. Valerius approuvait de la tête, jugeant de sa position au vu de certains pics qui dépassaient des autres. Il parvenait toujours à s'orienter d'une manière générale, et il savait qu'ils allaient toujours dans la bonne direction.

Mais soudain, sans aucune signe avant-coureur, une masse grise et floconneuse se mit à descendre du nord, couvrant les pentes, et se répandant dans les vallées. Elle voilà le soleil, et le monde devint un gouffre aveugle

et gris où l'on ne voyait pas au-delà de quelques pas. La progression devint une pagaille titubante et aveugle. Valerius jura. Il ne pouvait plus voir les pics qui lui permettaient de s'orienter. Il devait s'en remettre entièrement à ce guide renégat. Le serpent d'or pendait dans l'air immobile.

Puis Tiberias lui-même sembla être en pleine confusion. Il s'arrêtait, et regardait autour de lui d'un air dubitatif.

« Es-tu perdu, chien ? » demanda agressivement Valerius.

« Ecoute ! »

Quelque part devant eux, une légère vibration se fit entendre ; le grondement lancinant d'un tambour.

« Les tambours de Conan ! » s'exclama l'Aquilonien.

« Si nous sommes assez près pour entendre le tambour » dit Valerius, « Pourquoi n'entendons-nous pas la clameur de la bataille ? Sûrement, celle-ci a déjà commencé. »

« Les gorges et les vents jouent parfois d'étranges tours » répondit Tiberias, qui claquait des dents, en proie à une de ces fièvres dont sont coutumiers ceux qui ont passé beaucoup de temps dans d'humides cachots souterrains. « Ecoute ! »

« Il y a une bataille en bas dans la vallée ! » cria Tiberias. « Le tambour résonne sur les hauteurs. Hâtons-nous ! »

Et il s'élança droit dans la direction d'où provenait le lointain tambour, comme s'il avait enfin retrouvé son chemin. Valerius le suivit, maudissant le brouillard. Puis il se dit que celui-ci pourrait aussi masquer leur progression. Conan ne pourrait le voir arriver. Il atteindrait les arrières du Cimmérien avant que le soleil de midi ait dissipé les brumes. Mais pour le moment, il ne pouvait pas dire ce qui se trouvait d'un côté ou de l'autre : collines, bosquets ou gorges. Le tambour résonnait sans discontinuer, devenant plus distinct tandis qu'ils avançaient, mais ils n'entendirent plus rien de la bataille. Valerius n'avait aucune idée de la direction vers laquelle ils se dirigeaient. Il sursauta lorsqu'il vit à travers les volutes de brouillard des murs de pierre grise se dresser de chaque côté, et qu'il réalisa qu'ils chevauchaient au fond d'un étroit défilé. Mais le guide ne montrait aucun signe de nervosité, et Valerius poussa un soupir de soulagement lorsque les murs s'éloignèrent et devinrent invisibles dans le brouillard. Ils avaient passé le défile : si une embuscade avait été préparée, c'était là qu'elle aurait eu lieu.

Mais à nouveau, Tiberias s'arrêta. Le grondement du tambour se faisait plus proche, mais Valerius ne pouvait déterminer de quelle direction il provenait. Parfois cela semblait venir de devant lui, parfois de derrière, ou de la droite ou de la gauche. Valerius regardait autour de lui avec impatience, assis sur son cheval de guerre ; des lambeaux de brume s'enroulaient autour de lui, et l'humidité brillait sur son armure. Derrière lui, les longues rangées de cavaliers bardés de fer se perdaient dans le brouillard comme une armée de fantômes.

« Pourquoi t'attardes-tu, chien ? » demanda-t-il. L'homme semblait écouter le mystérieux tambour. Lentement, il se redressa sur sa selle, tourna la tête pour regarder en face Valerius, et le sourire qui se dessina sur ses lèvres était terrible à voir.

« Le brouillard se lève, Valerius » dit-il d'une voix soudain changée, tendant un doigt osseux. « Regarde ! »

Le tambour s'était tu. Le brouillard se levait. D'abord, les crêtes des falaises devinrent visibles au-dessus des nuées grises, hautes et spectrales. Le brouillard rampait de plus en plus bas, s'effilochant et disparaissant. Valerius sursauta dans ses étriers en poussant un cri auquel les cavaliers firent écho. Tout autour d'eux, s'élevaient de hautes falaises. Ils n'étaient pas dans une vallée large et ouverte comme il le supposait. Ils étaient

dans une gorge sombre, entourée de falaises abruptes hautes de plusieurs centaines de pieds. La seule entrée ou sortie était l'étroit défilé qu'ils avaient emprunté.

« Chien ! » Valerius frappa Tiberias en plein sur la bouche de sa main gantée de fer. « Quel tour du diable est-ce là ? » Tiberias cracha du sang, et éclata d'un rire terrifiant. « Un tour qui va débarrasser le monde d'une bête malfaisante ! Regarde, chien ! »

Et à nouveau, Valerius poussa un cri, qui était plus un cri de rage que de peur. Le défilé était bloqué par une bande d'hommes, terribles et sauvages, qui se tenaient immobiles et silencieux – des hommes trapus, les cheveux en bataille, et qui portaient des lances – il y en avait des centaines. Et en haut des falaises apparurent d'autres visages – des milliers de visages – terribles, sinistres, féroces, marqués par le feu et l'acier et la famine. « Un tour de Conan ! » enragea Valerius.

Tiberias éclata de rire. « Conan ne sait rien de tout cela. C'est là le plan d'hommes brisés, d'hommes que tu as ruinés et changés en bêtes. Amalric avait raison. Conan n'a pas divisé son armée. Nous sommes la populace qui le suit, les loups qui rôdent dans ces collines, les hommes sans demeure, les hommes sans espoir. C'était notre plan, et les prêtres d'Asura nous ont aidé avec leur brouillard. Regarde-les, Valerius ! Chacun porte la marque de ta main, sur son corps ou dans son âme !

Regarde-moi ! Tu ne me reconnais pas, n'est-ce pas, avec cette cicatrice que ton bourreau a marquée au fer rouge sur mon visage ? Pourtant jadis tu me connaissais. Jadis, j'étais le Seigneur d'Amilius, l'homme dont les fils furent assassinés, dont la fille a été enlevée et tuée par tes mercenaires. Tu disais que je ne me sacrifierais pas pour te prendre au piège ? Dieux tout-puissants, si j'avais mille vies, je les donnerais toutes en échange de ta perte !

Et j'ai réussi ! Regarde ces hommes que tu as brisés, homme mort qui a joué au roi. Leur heure est venue ! Cette gorge sera ton tombeau. Essaie d'escalader les falaises : elles sont raides, elles sont hautes. Essaie de te frayer un passage à travers le défilé : les lances te barreront le passage, et des rochers jetés d'en haut t'écraseront ! Chien ! Je t'attendrai en enfer ! »

Rejetant la tête en arrière, il se mit à rire à faire vibrer les rochers. Valerius se pencha sur sa selle et abattit sa grande épée qui s'enfonça profondément dans l'épaule et la poitrine de Tiberias, qui s'écroula sur le sol ; il continuait à rire horriblement, gargouillant dans un jaillissement de sang.

Les tambours avaient repris, encerclant la gorge d'un tonnerre grondant ; des rochers commencèrent à s'écraser au fond, tandis que les flèches jaillissaient des nuées en haut des collines, et leur sifflement couvrait les cris des hommes agonisants.

Chapitre 22 – La Route d'Achéron

L'aube se levait à l'est lorsqu'Amalric positionna son armée à l'entrée de la Vallée des Lions. Cette vallée était entourée de collines basses mais escarpées, et le sol s'étageait en une série de terrasses irrégulières d'origine naturelle. Sur la plus élevée de ces terrasses, l'armée de Conan était en position, attendant l'attaque. L'armée qui l'avait rejointe en provenance de Gunderland n'était pas uniquement composée de lanciers. Avec elle étaient venus sept mille archers Bossoniens, ainsi que quatre mille hommes, barons du nord et de l'ouest et leurs vassaux, qui renforçaient les rangs de la cavalerie.

Les piquiers s'étaient disposés en une formation triangulaire compacte à l'entrée étroite de la vallée. Ils étaient dix-neuf mille. Ils provenaient essentiellement du Gunderland, mais quatre mille d'entre eux étaient des Aquiloniens d'autres provinces. Ils étaient soutenus, sur chaque flanc, par cinq mille archers Bossoniens. Derrière les rangs des piquiers, se trouvaient les chevaliers, montures immobiles et lances dressées, dix mille cavaliers du Poitain, et neuf mille Aquiloniens, barons et leurs vassaux.

L'armée de Conan occupait une solide position. Ses flancs ne pouvaient être tournés, car il eût fallu pour cela escalader les collines boisées et escarpées sous les flèches des Bossoniens. Son camp s'étendait juste derrière lui, dans une vallée étroite et encaissée, qui était en réalité la continuation de la Vallée des Lions vers des niveaux plus élevés. Il ne craignait aucune surprise sur ses arrières, car les collines derrière lui fourmillaient de réfugiés et d'hommes brisés dont la loyauté envers lui était au-dessus de tout soupçon.

Mais s'il était difficile de le déloger de sa position, il lui était aussi difficile de s'en extirper. Pour les défenseurs, il s'agissait aussi bien d'un piège que d'une forteresse, la dernière position d'hommes désespérés qui n'espéraient pas survivre s'ils n'étaient pas victorieux. La seule voie de retraite possible était l'étroite vallée sur leurs arrières.

Xaltotun gravit une colline sur le côté ouest de la vallée, près de l'endroit où elle s'ouvrait largement sur la plaine. Cette colline était plus haute que les autres, et on l'appelait l'Autel du Roi, pour une raison depuis longtemps oubliée, mais connue de Xaltotun, dont la mémoire remontait à trois mille ans.

Il n'était pas seul. Ses deux acolytes aux longs cheveux, silencieux, furtifs et sombres, étaient avec lui, et ils portaient une jeune captive Aquilonienne, mains et pieds attachés. Ils la posèrent sur une antique pierre, qui avait curieusement la forme d'un autel, et qui couronnait le sommet de la colline. Depuis de longs siècles la pierre se tenait là, usée par les éléments, et la plupart des hommes pensaient qu'il ne s'agissait que d'un roc à la forme curieuse. Mais ce qu'elle était, et pourquoi elle se trouvait là, Xaltotun lui s'en souvenait. Les acolytes repartirent, le dos voûté comme des gnomes silencieux, et Xaltotun resta seul, debout à côté de l'autel de pierre, sa barbe noire flottant au vent, dominant la vallée.

Il pouvait clairement voir les boucles du Shirki, et vers le haut, les collines au-delà de l'entrée de la vallée. Il pouvait voir le triangle d'acier brillant, dressé sur la première des terrasses, et les casques des archers cachés parmi les rochers et les bosquets, les chevaliers immobiles sur leurs montures, leurs étendards flottant au vent au-dessus de leurs casques, leurs lances hérissées. Regardant dans l'autre direction, il voyait les longues lignes serrées des Némédiens progressant en rangées d'acier brillant vers l'entrée de la vallée. Derrière eux, les tentes bigarrées des seigneurs et chevaliers, et les tentes ternes des simples soldats, s'étendaient presque jusqu'à la rivière.

Comme un fleuve d'acier en fusion, l'armée Némédienne s'écoulait dans la vallée, et le grand dragon écarlate se déployait au-dessus d'elle. D'abord allaient les arbalétriers, alignés, leur arme à moitié levée, carreaux en position, et le doigt sur la détente. Ensuite venaient les piquiers, et derrière eux, la force véritable de l'armée –

les chevaliers montés, bannières déployées dans le vent, lances levées, faisant avancer leurs grandes montures comme s'ils se rendaient à un banquet.

En haut de la pente, l'armée Aquilonienne, plus petite, conservait un silence menaçant.

Il y avait trente mille chevaliers Némédiens, et chez la plupart des nations Hyboriennes, c'était la chevalerie qui était le fer de lance de l'armée. Les fantassins ne servaient qu'à dégager le terrain pour la charge des chevaliers en armure. Ils étaient vingt-et-un mille, piquiers et archers.

Les arbalétriers commencèrent à tirer en avançant, sans rompre leur formation, lâchant leurs carreaux avec une parfaite coordination. Mais les projectiles retombaient trop courts, ou rebondissaient inoffensifs contre les larges boucliers des Gundermen. Et avant que les arbalétriers arrivent à portée utile, les arcs recourbés des Bossoniens faisaient des ravages dans leurs rangs.

Cela continua quelque temps, puis, après une futile tentative de riposte, les arbalétriers Némédiens reculèrent dans le plus grand désordre. Ils portaient une armure légère, et leurs armes ne pouvaient rivaliser avec les grands arcs des Bossoniens. Les archers venus de l'ouest étaient protégés par des buissons et des rocs. De plus, les fantassins Némédiens n'avaient pas le même moral que les cavaliers, car ils savaient bien qu'ils n'étaient là que pour ouvrir la voie aux chevaliers.

Les arbalétriers refluèrent donc, et entre leurs lignes avancèrent les piquiers. Ils étaient essentiellement des mercenaires, et leurs maîtres n'avaient aucun scrupule à les sacrifier. Ils étaient censés masquer l'avance des chevaliers jusqu'à ce que ceux-ci soient à bonne distance pour frapper. Ainsi normalement, tandis que les arbalétriers faisaient pleuvoir une grêle de carreaux au loin depuis l'un et l'autre flanc, les piquiers allaient au contact, et derrière eux, les chevaliers s'avançaient.

Lorsque les piquiers commencèrent à faiblir sous la terrible pluie de mort qui descendait sur eux en sifflant depuis les pentes, une trompette sonna. Leurs compagnies se regroupèrent alors sur les côtés, et au milieu, les chevaliers en armure s'engouffrèrent dans un fracas de tonnerre. Ils se jetaient dans une forêt de pointes hérissées et mortelles. Les longues lances trouvaient le moindre défaut de leurs armures et des caparaçons de leurs montures. Des chevaux lancés à l'assaut des verdoyantes terrasses ruaient et plongeaient en arrière, emmenant leur cavalier avec eux. Des corps vêtus d'acier couvraient les pentes. La charge faiblit et recula. En bas dans la vallée, Amalric reforma ses rangs. Tarascus se battait à l'épée sous le dragon écarlate, mais c'était le Baron de Tor qui commandait ce jour-là. Amalric jurait tandis qu'il voyait la forêt de lances au-dessus des casques des Gundermen. Il avait pensé que sa retraite allait peut-être attirer les chevaliers dans une poursuite en dévalant la pente, et qu'ils seraient massacrés par ses archers positionnés des deux côtés, et débordés par le nombre de ses propres cavaliers. Mais ils n'avaient pas bougé. Des serviteurs ramenaient des outres d'eau depuis la rivière ; les chevaliers enlevaient leurs casques et rafraîchissaient leurs têtes en sueur. Les blessés sur la pente réclamaient en vain de l'eau. Dans le haut de la vallée, des sources ravitaillaient en eau les défenseurs. Ils n'auraient pas soif durant cette longue et chaude journée de printemps.

Sur l'Autel du Roi, à côté de l'ancienne pierre gravée, Xaltotun contemplait la marée d'acier qui refluait. Puis les chevaliers avancèrent à nouveau, plumes au vent et lances baissées. Ils se lancèrent dans un nuage de flèches, pour se briser comme une vague grondante sur un mur de boucliers hérissé de lances. Les haches se levaient et retombaient au-dessus des casques à cimier, les lances jaillissaient, culbutant montures et cavaliers. L'orgueil des Gundermen n'était pas moindre que celui des chevaliers ; ils n'étaient pas que des porteurs de lances, tout juste bons à se sacrifier pour la gloire d'hommes supérieurs. Ils constituaient la meilleure infanterie du monde, avec une tradition qui leur conférait un moral inébranlable. Les Rois d'Aquilonie connaissaient depuis longtemps la valeur d'une infanterie solide. Les Gundermen conservaient leur formation ; au-dessus de leurs rangs brillants flottait la grande bannière au lion, et à la pointe de leur formation, un géant en armure noire rugissait et frappait comme un ouragan, et sa hache dégoulinante de sang tranchait l'acier aussi bien que l'os.

Les Némédiens combattirent aussi vaillamment que l'exigeaient leurs traditions de grand courage. Mais ils ne pouvaient briser cette pointe de fer, et depuis les collines boisées de part et d'autre, les flèches hachaient sans merci leurs rangs serrés. Leurs propres arbalétriers étaient impuissants, et leurs piquiers étaient incapables d'escalader les pentes et d'engager un combat au corps à corps avec les Bossoniens. Lentement, désespérément, les chevaliers vidaient leurs étriers ou se repliaient, maussades. Au-dessus d'eux, les Gundermen ne poussaient aucun cri de triomphe. Ils resserraient les rangs, comblant les espaces laissés par ceux qui étaient tombés. La sueur leur coulait dans les yeux depuis leurs casques d'acier. Ils empoignaient leurs lances et attendaient, leurs cœurs farouches gonflés de fierté qu'un roi combatte à pied à leurs côtés. Derrière eux, les chevaliers Aquiloniens n'avaient pas bougé. Ils restaient sur leurs selles, sinistres et immobiles.

Un chevalier Némédien poussa un cheval couvert de sueur en haut de la colline qu'on appelait l'Autel du Roi, et lança à Xaltotun un regard amer. « Amalric m'envoie te dire qu'il est temps d'utiliser tes pouvoirs, magicien » dit-il. « Nous tombons comme des mouches en bas dans la vallée. Nous ne pouvons briser leurs lignes. »

Xaltotun sembla se déployer, et devenir grand et formidable et terrible. « Retourne auprès d'Amalric » dit-il. « Dis-lui de reformer ses rangs pour une charge, mais d'attendre mon signal. Avant que ce signal n'arrive, il verra quelque chose qu'il n'oubliera pas jusqu'au jour où il sera étendu dans l'immobilité de la mort ! »

Le chevalier salua, comme s'il y était forcé contre sa volonté, et dévala la pente à une allure à se rompre le cou.

Xaltotun se tenait à côté de l'autel de pierre noire et contemplait la vallée, les morts et les blessés sur les plateaux, et la terrible troupe couverte de sang en haut de la pente, et les rangées d'hommes bardés d'acier et couverts de poussière qui se mettaient en formation en bas dans la vallée. Il regarda le ciel, puis baissa les yeux sur la silhouette blanche et mince sur la pierre noire. Puis, levant une dague gravée de hiéroglyphes archaïques, il entonna une invocation immémoriale :

« Set, dieu des ténèbres, Seigneur des ombres couvert d'écailles, par le sang d'une vierge et du symbole septuple, j'en appelle à tes fils qui sont sous la terre noire ! Enfants des profondeurs, sous la terre rouge, sous la terre noire, éveillez-vous et secouez vos abominables crinières ! Que les collines s'effondrent et que les pierres écrasent mes ennemis ! Que le ciel devienne noir au-dessus d'eux, que la terre tremble sous leurs pieds ! Qu'un vent venu des profondeurs des terres noires souffle sous leurs pieds, qu'il les noircisse et les consume – »

Il s'arrêta soudain, la dague levée. Dans le silence tendu qui suivit, la rumeur de la bataille s'éleva autour de lui, portée par le vent.

De l'autre côté de l'autel, se tenait un homme en robe noire. Dans l'ombre de sa coiffe, son visage aux traits délicats était pâle, et ses yeux noirs calmes et méditatifs.

« Chien d'Asura ! » souffla Xaltotun, et sa voix était comme le sifflement d'un serpent en colère. « Es-tu fou, de chercher ainsi ta perte ! Ho, Baal ! Chiron ! »

« Appelle-les encore, chien d'Achéron ! » dit l'autre en riant. « Invoque-les plus fort. Ils n'entendront pas, à moins que les échos de tes cris ne parviennent jusqu'en enfer ! »

D'un fourré au bord de la crête, sortit une sombre vieille femme vêtue en paysanne. Sa chevelure retombait sur ses épaules, et elle était suivie par un loup gris.

« Sorcière, prêtre et loup » murmura Xaltotun sinistrement, avant d'éclater de rire. « Fous que vous êtes, d'opposer vos tours de charlatans à mes Arts magiques ! D'un geste de la main, je vous écarterai de mon chemin ! »

« Tes Arts ne sont qu'une brindille emportée par le vent, chien de Python » répondit le serviteur d'Asura. « T'es-tu demandé pourquoi le Shirki n'a pas débordé et bloqué Conan sur l'autre rive ? Lorsque j'ai vu les éclairs dans

la nuit, j'ai compris ton plan, et mes sorts ont dispersé les nuages que tu avais invoqués, avant qu'ils n'aient pu se vider de leurs pluies torrentielles. Tu ne savais même pas que tes sorts de pluie avaient échoué. »

« Tu mens ! » cria Xaltotun, mais au son de sa voix, on sentait que sa confiance avait été ébranlée. « J'ai senti l'impact d'une puissante sorcellerie qui s'opposait à la mienne – mais aucun homme sur terre ne peut mettre fin à la magie de la pluie une fois qu'elle est à l'œuvre, à moins qu'il ne maîtrise les plus profonds arcanes de la sorcellerie. »

« Mais cette crue que tu avais prévue n'est pas venue » répondit le prêtre. « Regarde tes alliés dans la vallée, Pythonien ! Tu les as envoyés au massacre ! Ils sont pris au piège, et tu ne peux pas les aider. Regarde ! »

Il désigna du doigt, sortant de la gorge étroite qui commandait la vallée supérieure, derrière les Poitaniens, un cavalier qui descendait à toute vitesse, faisant tourner autour de sa tête un objet qui brillait au soleil. Oubliant toute prudence, le cavalier dévala la pente, et traversa les rangs des Gundermen, qui poussèrent un profond rugissement et frappèrent leurs lances contre leurs boucliers, faisant gronder le tonnerre dans les collines. Sur le plateau qui séparait les deux armées, le cheval couvert de sueur rua et s'agita, et son cavalier cria sauvagement et brandit la chose dans ses mains comme un dément. C'étaient les restes déchirés d'une bannière écarlate, et le soleil se reflétait, éblouissant, sur les écailles d'or du reptile qui y était brodé.

« Valerius est mort ! » clama Hadrathus. Un brouillard et un tambour l'ont conduit à sa perte ! J'ai invoqué ce brouillard, chien de Python, puis je l'ai dispersé ! Moi, à l'aide de ma magie, qui est plus puissante que ta magie ! »

« Que m'importe ? » rugit Xaltotun, qui, les yeux brillants et les traits convulsés, offrait un spectacle terrible. « Valerius était un imbécile. Je n'ai pas besoin de lui. Je n'ai besoin d'aucune aide humaine pour écraser Conan ! »

« Alors pourquoi as-tu attendu ? » se moqua Hadrathus. « Pourquoi as-tu permis que tant de tes alliés soient percés de flèches ou empalés sur des lances ? »

« Parce que le sang nourrit la Haute Sorcellerie ! » tonna Xaltotun, d'une voix qui faisait trembler les rochers. Son terrifiant visage était nimbé d'un halo éclatant. « Parce qu'aucun magicien ne gaspille inconsidérément son énergie. Parce que je conserve mes pouvoirs pour les grands jours qui sont encore à venir, plutôt que de les employer pour régler une vulgaire bagarre dans les collines. Mais maintenant, par Set, je vais les utiliser dans toute leur étendue ! Regarde, chien d'Asura, faux prêtre d'un dieu oublié, et contemple ce qui va briser ta raison à jamais ! »

Hadrathus rejeta la tête en arrière et éclata de rire, et l'enfer tout entier était dans son rire. « Regarde, noir démon de Python ! »

Et il sortit la main de dessous sa robe, et il portait quelque chose qui flamboyait et brûlait au soleil, changeant la lumière du soleil en une pulsation dorée qui faisait ressembler la chair de Xaltotun à la celle d'un cadavre.

Xaltotun cria comme si on l'avait frappé. « Le Cœur ! Le Cœur d'Ahriman ! »

« Oui ! Le seul pouvoir qui soit plus grand que le tien ! »

Xaltotun sembla se dessécher et vieillir. D'un seul coup, sa barbe fut constellée de neige, et ses cheveux de boucles grises. « Le Cœur ! » marmonna-t-il. « Tu l'as volé ! Chien ! Voleur ! »

« Pas moi ! Il a fait un long voyage, loin vers le sud. Mais maintenant il est entre mes mains, et tes noirs talents ne peuvent rivaliser contre lui. Tout comme il t'a ressuscité, il peut te renvoyer dans la nuit d'où il t'a tiré. Tu redescendras la sombre route d'Achéron, qui est la route du silence et de la nuit. L'empire ténébreux ne renaîtra pas ; il restera une légende et un sombre souvenir. Conan va régner de nouveau. Et le Cœur d'Ahriman va

retourner dans les cavernes sous le temple de Mitra, afin d'y brûler comme un symbole de la puissance de l'Aquilonie pour un millier d'années ! »

Xaltotun poussa un cri inhumain, et contourna l'autel, la dague levée, mais soudain jaillit de quelque part – du ciel, peut-être, ou du grand joyau qui brillait dans la main d'Hadrathus – un rayon aveuglant de lumière bleue. Il frappa Xaltotun en plein milieu de la poitrine, avec un bruit de tonnerre auquel les collines firent écho. Le magicien d'Achéron s'écroula comme s'il avait été frappé par un éclair, mais avant même qu'il ne touche le sol, son apparence s'était horriblement transformée. A côté de l'autel de pierre, ce n'était plus un corps de chair, mais une momie recroquevillée, une carcasse brune et sèche, impossible à identifier, qui était étendue parmi des bandelettes pourrissantes.

La vieille Zelata le regarda d'un air sombre. « Le Cœur lui conférait une fausse apparence de vie qui le trompait même lui-même. Pour ma part je ne l'ai jamais vu autrement que sous la forme d'une momie. »

Hadrathus se pencha pour libérer la jeune fille évanouie sur l'autel. Au même moment, une étrange apparition surgit des arbres – le char de Xaltotun, tiré par ses énigmatiques chevaux. En silence, ils s'avancèrent jusqu'à l'autel puis s'y arrêtèrent, la roue du chariot touchant presque la chose brune et ratatinée qui se trouvait sur l'herbe. Hadrathus souleva le corps du magicien et le déposa dans le char. Et sans aucune hésitation, les montures maudites firent demi-tour et prirent la direction du sud, descendant la colline. Et Hadrathus et Zelata et le loup gris les regardèrent descendre la longue route vers Achéron, qui se trouve au-delà de l'entendement humain.

En bas, dans la vallée, Amalric s'était raidi sur sa selle en voyant cet audacieux cavalier caracoler et descendre la pente en brandissant la bannière au serpent souillée de sang. Alors son instinct lui fit lever la tête vers la colline connue sous le nom d'Autel du Roi, et il resta bouche bée. Tous les hommes dans la vallée le virent – un arc de lumière éblouissante qui jaillissait du sommet de la colline, répandant un feu doré. Au-dessus des deux armées, ce fut un embrasement aveuglant qui fit pâlir les rayons du soleil.

« Ce n'est pas le signal de Xaltotun ! » rugit le baron.

« Non ! » cria Tarascus. « C'est un signal pour les Aquiloniens ! Regardez ! »

Au-dessus d'eux, les rangées immobiles de l'armée Aquilonienne faisaient enfin mouvement, et un rugissement rauque retentit à travers la vallée.

« Xaltotun a échoué ! » hurla Amalric, furieux. « Valerius a échoué ! Nous avons été conduits dans un piège ! Que Mitra maudisse Xaltotun qui nous a amenés ici ! Sonnez la retraite ! »

« Trop tard ! » cria Tarascus. « Regardez ! »

Plus haut, la forêt de lances s'abaissa, et les rangs des Gundermen s'écartèrent à droite et à gauche comme un rideau qui s'ouvre. Et, dans un bruit de tonnerre qui était comme le souffle d'un ouragan, les chevaliers d'Aquilonie s'élancèrent le long de la pente.

La force de cette charge était irrésistible. Les carreaux envoyés par les arbalétriers démoralisés rebondissaient sur les boucliers, et sur les visières des casques. Plumes et pennons flottant au vent derrière eux, lances baissées, les chevaliers Aquiloniens franchirent les lignes des piquiers hésitants et déferlèrent dans la vallée comme une vague. Amalric ordonna en hurlant une contre-charge, et les Némédiens, avec le courage du désespoir, lancèrent leurs chevaux dans la montée. Ils étaient toujours les plus nombreux. Mais c'étaient des hommes épuisés, sur des chevaux fatigués, et chargeant vers le haut. Les cavaliers qui déferlaient n'avaient pas donné un coup d'épée de la journée. Leurs chevaux étaient frais. Ils descendaient avec la vitesse de l'éclair. Et comme un éclair, ils frappèrent les rangs désorganisés des Némédiens – il les percutèrent, les séparèrent, et poursuivirent ceux qui restaient en dévalant la pente. Derrière eux venaient les Gundermen, ivres de carnage, et les Bossoniens qui dévalaient des collines tout en décochant des flèches à tous les ennemis qui bougeaient encore. La vague de la

bataille déferla en bas de la pente, emportant sur sa crête les Némédiens hébétés. Les arbalétriers avaient jeté leur arme à terre et prenaient la fuite. Les piquiers qui avaient survécu à la charge dévastatrice des chevaliers étaient taillés en pièces par des Gundermen sans pitié.

Dans une terrible confusion, la bataille déborda de la large entrée de la vallée pour s'étendre dans la plaine au-delà. Partout se répandaient les guerriers qui fuyaient et ceux qui les poursuivaient, s'éparpillant en combats singuliers ou en en petits groupes. Les chevaliers frappaient et pourfendaient, et leurs montures ruaient et se cabraient. Les Némédiens étaient brisés, démoralisés, incapables de se remettre en formation ou de faire front. Par centaines ils s'enfuyaient vers la rivière. Beaucoup parvinrent à l'atteindre et à la traverser, puis chevauchèrent vers l'est. Les campagnes s'étaient soulevées et les gens les chassèrent comme des loups. Peu d'entre eux parvinrent à rejoindre Tarantia.

La défaite finale ne vint qu'avec la chute d'Amalric. Le baron, s'efforçant en vain de rallier ses hommes, chevaucha tout droit vers le groupe de chevaliers commandés par un géant en armure noire dont le surcot arborait le lion royal, et au-dessus duquel flottait la bannière au lion d'or, à côté du léopard écarlate du Poitain. Un grand guerrier en armure étincelante abaissa sa lance et chargea vers le seigneur de Tor. Il y eut comme un coup de tonnerre lorsqu'ils se rencontrèrent. La lance du Némédien, frappant le casque de son adversaire, en arracha les fixations et rivets, révélant les traits de Pallantides. Mais la pointe de la lance de l'Aquilonien, elle, avait traversé le bouclier et le plastron du baron pour lui transpercer le cœur.

Une grande clameur s'éleva lorsqu'Amalric fut éjecté de sa selle, entraînant avec lui la lance qui l'avait empalé, et les Némédiens rompirent, comme une digue qui cède sous l'impact d'un raz-de-marée. Ils s'élancèrent vers la rivière en une folle débandade qui se répandit sur la plaine comme un tourbillon.

L'heure du Dragon était passée.

Tarascus ne s'était pas enfui. Amalric était mort, ainsi que le porteur de la bannière royale de Némédie, et celle-ci gisait dans le sang et la poussière. La plupart de ses chevaliers étaient en fuite, et les Aquiloniens les poursuivaient à cheval. Tarascus savait que la bataille était perdue, mais avec une poignée de fidèles, il continuait à se battre férocement dans la mêlée, n'ayant qu'un seul désir – rencontrer Conan, le Cimmérien. Et enfin, il le trouva.

Les hommes avaient totalement perdu leur formation, et s'étaient égaillés en tous sens. Sur les casques, le cimier de Trocero se voyait sur une partie de la plaine, et ceux de Prospero et Pallantides s'agitaient ailleurs. Conan était seul. Les compagnons de Tarascus étaient tombés l'un après l'autre. Les deux hommes allaient s'affronter, d'homme à homme.

Tandis qu'ils chevauchaient l'un contre l'autre, le cheval de Tarascus hennit et s'écroula sous lui. Conan bondit de sa propre monture et courut vers lui, tandis que le roi de Némédie se dégageait et se relevait. L'acier étincela vivement au soleil, et s'abattit pesamment dans un jaillissement d'étincelles bleutées. Puis il y eut un bruit métallique lorsque l'épée de Conan frappa l'armure de Tarascus d'un coup formidable, et l'envoya s'étaler à terre. Le Cimmérien immobilisa son ennemi en plaçant son pied chaussé de métal sur sa poitrine, et il leva son épée. Il avait perdu son casque ; il rejeta en arrière sa tignasse noire, et ses yeux bleus brillèrent à nouveau de leur ancien feu.

« Te rends-tu ? »

« Me feras-tu quartier ? » demanda le Némédien.

« Oui. Je serai plus généreux que tu ne l'aurais été, chien. La vie pour toi et tous ceux de tes hommes qui déposeront les armes. Même si j'aimerais t'ouvrir le crâne en deux, infernal bandit » ajouta le Cimmérien.

Tarascus releva la tête et parcourut du regard la plaine. Les restes de l'armée Némédienne fuyaient à travers le passage de pierres sur la rivière, harcelés par des groupes d'Aquiloniens victorieux sur leurs arrières, qui les frappaient avec furie, assouvissant ainsi leur vengeance. Les Bossoniens et les Gundermen envahissaient le camp ennemi, et mettaient en pièces les tentes à la recherche de butin, s'emparaient de prisonniers, déchiraient les bagages et pillaient les chariots.

Tarascus jura amèrement, puis il haussa les épaules, du moins autant qu'il le pouvait compte tenu des circonstances. « Très bien. Je n'ai pas le choix ? Quelles sont tes exigences ? »

« Remets-moi toutes tes possessions actuelles en Aquilonie. Ordonne à tes garnisons de quitter les châteaux et les villes qu'elles occupent, sans armes, et fais sortir tes infernales armées d'Aquilonie aussi vite que possible. De plus, tu feras revenir tous les Aquiloniens vendus comme esclaves, et tu paieras une indemnité qui sera précisée plus tard, quand les dommages causés par l'occupation du pays auront été correctement estimés. Tu resteras ici en tant qu'otage jusqu'à ce que ces termes aient été exécutés. »

« Très bien » capitula Tarascus. « Je rendrai tous les châteaux et toutes les villes occupées par mes garnisons sans résistance, et tout le reste sera fait comme tu le demandes. Quelle rançon pour moi-même ? »

Conan rit et retira son pied de la poitrine recouverte d'acier de son ennemi, l'attrapa par les épaules et le remit sur pied. Il commença à parler, puis se tourna, voyant Hadrathus s'approcher de lui. Le prêtre était aussi calme et maître de lui qu'habituellement, se frayant un passage parmi les hommes et les chevaux morts.

Conan essuya la sueur mêlée de poussière qui couvrait son visage, d'une main couverte de sang. Il avait combattu toute la journée, d'abord à pied avec les piquiers, puis à cheval, menant la charge. Il avait perdu son surcot, son armure était éclaboussée de sang et bosselée suite aux coups d'épée, de masse et de hache qu'il avait reçus. Il dominait, gigantesque, un paysage de sang et de massacre, comme le sinistre héros d'une mythologie païenne.

« Bien joué, Hadrathus ! » souffla-t-il. « Par Crom, j'étais heureux de voir ton signal ! Mes chevaliers étaient presque fous d'impatience et se rongeaient le cœur à l'idée de sortir leurs épées. Je n'aurais pas pu les retenir plus longtemps. Et qu'est devenu le magicien ? »

« Il redescend la triste route qui mène en Achéron » répondit Hadrathus. « Et quant à moi – je retourne à Tarantia. Mon travail est terminé ici, et j'ai à faire au temple de Mitra. Nous n'avons plus rien à faire ici. Sur ce champ de bataille, nous avons sauvé l'Aquilonie – et bien plus que l'Aquilonie. Votre chevauchée vers la capitale sera une procession triomphale à travers un royaume fou de bonheur. Toute l'Aquilonie se réjouira du retour de son roi. Ainsi, en attendant de nous retrouver dans la grande salle royale – Adieu ! »

Conan resta debout, à regarder silencieusement le prêtre qui s'éloignait. Depuis divers endroits du champ de bataille, des chevaliers se dirigeaient vers lui. Il vit Pallantides, Trocero, Prospero, Servius Gallanus, et leurs armures étaient écarlates. Le fracas de la bataille laissait place à un rugissement de triomphe et d'acclamation. Tous les yeux, brillants d'exultation et de la ferveur de la bataille, étaient tournés vers la grande silhouette noire du roi, et des bras couverts de mailles brandissaient des épées teintées de rouge. Une clameur confuse s'éleva, profonde et grave comme celle de l'océan : « Salut à toi, Conan, Roi d'Aquilonie ! »

Tarascus lui demanda : « Tu n'as pas dit quel serait le montant de ma rançon. »

Conan éclata de rire, et rengaina son épée dans son fourreau. Il croisa ses bras puissants, et fit courir ses doigts couverts de sang à travers ses épais cheveux noirs, comme s'il pouvait déjà sentir sur sa tête sa couronne reconquise.

« Il y a une jeune femme dans ton sérail qui se nomme Zénobie. »

« Eh bien, oui, c'est vrai. »

« Très bien. » Le roi sourit, comme s'il se remémorait des souvenirs particulièrement agréables. « Elle sera ta rançon, elle et rien d'autre. Je retournerai à Belverus pour elle, comme je le lui ai promis. Elle était une esclave en Némédie, mais je ferai d'elle la reine d'Aquilonie ! »

Carte

Territoires Pictes
Cimmérie
Borée
Marches Bossoniennes
Rivière Noire
Frontière
Rivière Tonnerre
Gunderland
Galparan
Tanagul
Tauran
Shirki
Aquilonie
Valkia
Némédie
Belverus
Tarantia
Poitain
Ophir
Zingara
Khorotas
Koth
Argos
Messantia
Îles Bachara
Shem
Khemi aux
Noires murailles
Stygie
Carte des mondes Hyboriens
L'heure du Dragon
Itinéraire de Conan
Carte établie par Vincent de l'Epine
2022 - LitteratureAudio.com